

SENATE



SÉNAT

CANADA

Second Session
Forty-first Parliament, 2013-14

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

FOREIGN AFFAIRS AND
INTERNATIONAL TRADE

Chair:

The Honourable A. RAYNELL ANDREYCHUK

Wednesday, March 5, 2014
Thursday, March 6, 2014

Issue No. 7

Eleventh and twelfth meetings on:

Study on security conditions and economic developments in the Asia-Pacific region, the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters

WITNESSES:
(See back cover)

Deuxième session de la
quarante et unième législature, 2013-2014

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

AFFAIRES ÉTRANGÈRES
ET DU COMMERCE
INTERNATIONAL

Présidente :

L'honorable A. RAYNELL ANDREYCHUK

Le mercredi 5 mars 2014
Le jeudi 6 mars 2014

Fascicule n° 7

Onzième et douzième réunions concernant :

L'étude sur les conditions de sécurité et les faits nouveaux en matière d'économie dans la région de l'Asie Pacifique, leurs incidences sur la politique et les intérêts du Canada dans la région, et d'autres questions connexes

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

The Honourable A. Raynell Andreychuk, *Chair*

The Honourable Percy E. Downe, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Ataullahjan	Housakos
* Carignan, P.C. (or Martin)	Johnson
* Cowan (or Fraser)	Oh
Dawson	Poirier
Fortin-Duplessis	Robichaud, P.C.
	Smith, P.C. (<i>Cobourg</i>)
	Verner, P.C.

* Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 12-5, membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Poirier replaced the Honourable Senator Demers (*March 5, 2014*).

The Honourable Senator Demers replaced the Honourable Senator Mockler (*March 5, 2014*).

The Honourable Senator Oh replaced the Honourable Senator Wells (*March 5, 2014*).

The Honourable Senator Mockler replaced the Honourable Senator Demers (*March 5, 2014*).

The Honourable Senator Wells replaced the Honourable Senator Oh (*March 3, 2014*).

The Honourable Senator Johnson replaced the Honourable Senator McInnis (*February 25, 2014*).

The Honourable Senator McInnis replaced the Honourable Senator Johnson (*February 25, 2014*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU
COMMERCE INTERNATIONAL

Présidente : L'honorable A. Raynell Andreychuk

Vice-président : L'honorable Percy E. Downe

et

Les honorables sénateurs :

Ataullahjan	Housakos
* Carignan, C.P. (ou Martin)	Johnson
* Cowan (ou Fraser)	Oh
Dawson	Poirier
Fortin-Duplessis	Robichaud, C.P.
	Smith, C.P. (<i>Cobourg</i>)
	Verner, C.P.

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 12-5 du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénatrice Poirier a remplacé l'honorable sénateur Demers (*le 5 mars 2014*).

L'honorable sénateur Demers a remplacé l'honorable sénateur Mockler (*le 5 mars 2014*).

L'honorable sénateur Oh a remplacé l'honorable sénateur Wells (*le 5 mars 2014*).

L'honorable sénateur Mockler a remplacé l'honorable sénateur Demers (*le 5 mars 2014*).

L'honorable sénateur Wells a remplacé l'honorable sénateur Oh (*le 3 mars 2014*).

L'honorable sénatrice Johnson a remplacé l'honorable sénateur McInnis (*le 25 février 2014*).

L'honorable sénateur McInnis a remplacé l'honorable sénatrice Johnson (*le 25 février 2014*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, March 5, 2014
(15)

[English]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 4:45 p.m., in room 160-S, Centre Block, the deputy chair, the Honourable Percy E. Downe, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Ataullahjan, Dawson, Downe, Fortin-Duplessis, Housakos, Johnson, Mockler, Robichaud, P.C., Smith, P.C. (*Cobourg*), Verner, P.C., and Wells (11).

In attendance: Natalie Mychajlyszyn and Brian Hermon, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, November 21, 2013, the committee continued its study on security conditions and economic developments in the Asia-Pacific region, the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters. (*For the complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

As an individual:

Manuel Litalien, Assistant Professor, Department of Social Welfare and Social Development, Nipissing University (by video conference).

Saskatchewan Trade and Export Partnership (STEP):

Lionel LaBelle, President and CEO (by video conference).

The chair made an opening statement.

Messrs. Litalien and LaBelle each made a statement and answered questions.

At 6:10 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, March 6, 2014
(16)

[English]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 10:30 a.m., in room 160-S, Centre Block, the chair, the Honourable A. Raynell Andreychuk, presiding.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 5 mars 2014
(15)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui, à 16 h 45, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Percy E. Downe (*vice-président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Ataullahjan, Dawson, Downe, Fortin-Duplessis, Housakos, Johnson, Mockler, Robichaud, C.P., Smith, C.P. (*Cobourg*), Verner, C.P., et Wells (11).

Également présents : Natalie Mychajlyszyn et Brian Hermon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 21 novembre 2013, le comité poursuit son étude sur les conditions de sécurité et les faits nouveaux en matière d'économie dans la région de l'Asie Pacifique, leurs incidences sur la politique et les intérêts du Canada dans la région, et d'autres questions connexes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Manuel Litalien, professeur adjoint, Département de développement social, Université Nipissing (par vidéoconférence).

Saskatchewan Trade and Export Partnership (STEP) :

Lionel LaBelle, président et premier dirigeant (par vidéoconférence).

Le président ouvre la séance.

MM. Litalien et LaBelle font chacun une déclaration, puis répondent aux questions.

À 18 h 10, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 6 mars 2014
(16)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable A. Raynell Andreychuk (*présidente*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Ataullahjan, Dawson, Downe, Fortin-Duplessis, Housakos, Johnson, Oh, Poirier, Robichaud, P.C., Smith, P.C. (Cobourg) and Verner, P.C. (12).

In attendance: Natalie Mychajlyszyn and Brian Hermon, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, November 21, 2013, the committee continued its study on security conditions and economic developments in the Asia-Pacific region, the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters. (*For the complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

As an individual:

Dominique Caouette, Associate Professor, Department of Political Science, Director, CETASE (centre for East Asian studies), Coordinator, REDTAC (network for studies in transnational issues and collective action), University of Montréal (by video conference).

Canadian Council for International Co-operation:

Denis Côté, Coordinator, Asia-Pacific Working Group.

Canadian Bureau for International Education:

Karen McBride, President and CEO.

As an individual:

Pitman Potter, Professor of Law, HSBC Chair in Asian Research, University of British Columbia (by video conference).

Building Markets:

Scott Gilmore, Chief Executive Officer.

The chair made an opening statement.

Messrs. Caouette, Côté and Ms. McBride each made a statement and answered questions.

At 11:36 a.m., the committee suspended.

At 11:39 a.m., the committee resumed.

Messrs. Potter and Gilmore each made a statement and answered questions.

It was agreed, that the document entitled *Advancing Canada's Engagement with Asia on Human Rights*, presented by Pittman Potter, be filed as an exhibit (Exhibit 1120-04-02-2.41/AEFA SS-2, 7 "1").

At 12:25 p.m., the committee considered a draft budget.

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Ataullahjan, Dawson, Downe, Fortin-Duplessis, Housakos, Johnson, Oh, Poirier, Robichaud, C.P., Smith, C.P. (Cobourg) et Verner, C.P. (12).

Également présents : Natalie Mychajlyszyn et Brian Hermon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 21 novembre 2013, le comité poursuit son étude sur les conditions de sécurité et les faits nouveaux en matière d'économie dans la région de l'Asie-Pacifique, leurs incidences sur la politique et les intérêts du Canada dans la région, et d'autres questions connexes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Dominique Caouette, professeur agrégé, Département de science politique; directeur, Centre d'études de l'Asie de l'Est (CETASE); coordonnateur du Réseau d'études des dynamiques transnationales et de l'action collective (REDTAC), Université de Montréal (par vidéoconférence).

Conseil canadien pour la coopération internationale :

Denis Côté, coordonnateur, Groupe de travail de l'Asie-Pacifique.

Bureau canadien de l'éducation internationale :

Karen McBride, présidente et chef de la direction.

À titre personnel :

Pitman Potter, professeur de droit, titulaire de la chaire HSBC de recherche sur l'Asie, Université de la Colombie-Britannique (par vidéoconférence).

Building Markets :

Scott Gilmore, chef de la direction.

Le président prend la parole.

MM. Caouette et Côté, et Mme McBride font chacun une déclaration, puis répondent aux questions.

À 11 h 36, la séance est suspendue.

À 11 h 39, la séance reprend.

MM. Potter et Gilmore font chacun une déclaration, puis répondent aux questions.

Il est convenu que le document intitulé *Advancing Canada's Engagement with Asia on Human Rights*, présenté par Pittman Potter, soit déposé auprès du greffier du comité (pièce 1120-04-02-2.41/AEFA SS-2, 7 « 1 »).

À 12 h 25, le comité examine une ébauche de budget.

It was agreed that the following special study budget application for its study on security conditions and economic developments in the Asia-Pacific region, the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters, for the fiscal year ending March 31, 2015, be approved, for submission to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration:

Activity 1:	
Vancouver, Indonesia and Singapore	\$ 297,566
TOTAL	\$ 297,566

At 12:29 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Il est convenu que le budget de l'exercice se terminant le 31 mars 2015 pour l'étude spéciale sur les conditions de sécurité et les faits nouveaux en matière d'économie dans la région de l'Asie Pacifique, leurs incidences sur la politique et les intérêts du Canada dans la région, et d'autres questions connexes soit approuvé et présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration :

Activité 1 :	
Vancouver, Indonésie et Singapour	297 566 \$
TOTAL	297 566 \$

À 12 h 29, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, March 5, 2014

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 4:45 p.m. to study security conditions and economic developments in the Asia-Pacific region, the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters.

Senator Percy E. Downe (*Deputy Chair*) in the chair.

[*English*]

The Deputy Chair: Colleagues, today the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade is continuing its study on security conditions and economic developments in the Asia-Pacific region, the implications for Canadian policy and interest in the region, and other related the matters.

By video conference, we have two witnesses: Professor Manuel Litalien and, from the Saskatchewan Trade and Export Partnership, Mr. Lionel LaBelle, President and CEO.

Professor Litalien, would you like to start with a brief presentation, and then we'll turn to Mr. LaBelle. The senators normally have questions afterwards.

Manuel Litalien, Assistant Professor, Department of Social Welfare and Social Development, Nipissing University, as an individual: Thank you very much for this invitation. It's a pleasure to be in front of you, and I welcome this opportunity to share some observations and reflections on the topic of economy and security in Southeast Asia. I would like to underline that Southeast Asia, as an object of study, presents a challenge in itself no matter what the topic involved. Modesty is required, and I will have plenty on trying to cover these complex questions.

First, let me underline that I'm speaking in my private capacity as an assistant professor from Nipissing University in North Bay. Second, I will be providing my testimony in English and will be glad to accommodate your question in English or in French to the best of my capacity.

My presentation will start by looking broadly at the security conditions and the economic development in the Asia-Pacific region. Despite the committee's straightforward questions, I'm afraid the topics on the agenda today are delicate matters, and the answers encompass serious issues related to wealth redistribution, the question of social inequality, the impact of social policies, the role of the military, respect of human rights, justice system and rule of law, modes of governance, process of democratization, transparency issues and level of economic freedom and development. The list is not exhaustive.

Security and economic development can be here related to various topics, each with its own extensive literature. Some of these underline the population factor in general, while other studies focus on external military threat, regional economic

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 5 mars 2014

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui, à 16 h 45, pour étudier les conditions de sécurité et les faits nouveaux en matière d'économie dans la région de l'Asie-Pacifique, leurs incidences sur la politique et les intérêts du Canada dans la région, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Percy E. Downe (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le vice-président : Chers collègues, le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international poursuit aujourd'hui son étude sur les conditions de sécurité et les faits nouveaux en matière d'économie dans la région de l'Asie-Pacifique, leurs incidences sur la politique et les intérêts du Canada dans la région, et d'autres questions connexes.

Nous accueillons deux témoins par vidéoconférence : le professeur Manuel Litalien et M. Lionel LaBelle, qui est président et premier dirigeant du Saskatchewan Trade and Export Partnership.

Monsieur Litalien, auriez-vous l'obligeance de commencer avec un court exposé? Ce sera ensuite au tour de M. LaBelle. Les sénateurs ont normalement des questions après les déclarations.

Manuel Litalien, professeur adjoint, Département de développement social, Université Nipissing, à titre personnel : Merci beaucoup de m'avoir invité. Je suis heureux de comparaître devant vous et d'avoir l'occasion de vous présenter des observations et des réflexions sur l'économie et la sécurité en Asie du Sud-Est. J'aimerais préciser qu'étudier cette région est un défi en soi, peu importe le sujet abordé. Il faut faire preuve de modestie, et je n'en manquerai pas dans le cadre de cette étude complexe.

J'aimerais d'abord souligner que je m'adresse à vous à titre personnel en tant que professeur adjoint de l'Université Nipissing à North Bay. Je vais prononcer ma déclaration en anglais, mais je suis disposé à faire de mon mieux pour répondre à vos questions dans les deux langues officielles.

Je vais commencer mon exposé avec un survol des conditions de sécurité et du développement économique dans la région de l'Asie-Pacifique. Votre comité veut des réponses précises, mais il s'agit de questions délicates qui portent sur de graves enjeux concernant la distribution de la richesse, les inégalités sociales, l'incidence des politiques sociales, le rôle de l'armée, le respect des droits de la personne, le système de justice et la primauté du droit, les mécanismes de gouvernance, le processus de démocratisation, la transparence ainsi que le degré de liberté économique et de développement. La liste n'est pas exhaustive.

La sécurité et le développement économique peuvent être liés à diverses questions ayant toutes fait l'objet de nombreuses études. Certaines portent sur le facteur démographique en général, tandis que d'autres mettent l'accent sur la menace militaire externe, les

tensions, access to national resources, territorial sovereignty — and again, the list is pretty long. All of these perspectives can be found in Southeast Asia to a certain extent. I will mainly emphasize demographic and population factors in trying to understand security and economic development in the region.

I would like to emphasize here that class and ethnicity are critical forces that shape and penetrate structure and policies of Southeast Asian states and affect their economic development. This is despite the fact that it's been categorized very often as one of the most state-centric regions in the world. Diversity does matter in Southeast Asia.

I'll be looking at data from the World Bank, APEC, the ASEAN, and the World Development Bank as well all throughout my presentation. According to the World Bank, they don't specify Southeast Asia. They actually cover the East Asia and Pacific region. To the World Bank, this region has been growing as an economy as much as 7.5 per cent and contributes to 40 per cent of global growth in 2012. The number of people living in poverty, \$1.25 a day, has been declining in the region, but I would like to underline that the income inequality gap has been rising, suggesting possible social and political instability as society becomes more polarized.

Parallel to this, East Asia and the Pacific has the second highest number of fragile and conflict-affected states in the world. The World Bank reports that it is also the most disaster-stricken region in the world, sustaining 61 per cent of global losses from disasters in the past 20 years. It's therefore likely that economic and security issues will play a primary role and will cause concern for the political authorities. In this environment, Canada will have to adjust and measure its policies and interaction accordingly in order to play a crucial role and to benefit from involvement in Southeast Asia.

In trying to understand further the region and its economic realities, an important characteristic of the region must be underlined: More than 50 per cent of the population is urban. Future challenges to stability are not only in the area of farming and proper land management in rural areas but also in proper urbanization planning. When one considers that more than 40 per cent of the GDP in Thailand comes from Bangkok, questions remain on the Southeast Asian government's capacity for income redistribution and labour access.

I would like to underline that Southeast Asia is not an easy topic to discuss and presents a challenge on so many levels: first, the diversity present in the region; second, the political dynamism; and third, the economic vitality of the region, which Mr. LaBelle's presentation will underline as well. Overall, Southeast Asia is heterogeneous and sometimes quoted as being disunited, despite the fact that I will talk about the upcoming

tensions économiques régionales, l'accès aux ressources nationales, la souveraineté territoriale et ainsi de suite. Une fois de plus, la liste est assez longue. Dans une certaine mesure, toutes ces questions ont de l'importance en Asie du Sud-Est, mais je vais surtout miser sur les facteurs démographiques pour tenter d'expliquer la situation en matière de sécurité et de développement économique dans la région.

Je tiens à souligner que les classes sociales et l'origine ethnique sont des éléments déterminants qui façonnent la structure et les politiques des États de l'Asie du Sud-Est en plus d'avoir une incidence sur le développement économique de la région. Tout cela en dépit du fait qu'on dit très souvent qu'il s'agit d'une des régions les plus centrées sur l'État au monde. Bref, la diversité joue un rôle important en Asie du Sud-Est.

Dans le cadre de mon exposé, je vais examiner des données de la Banque mondiale, de l'APEC, de l'ANASE et de la Banque asiatique de développement. La Banque mondiale ne parle pas d'Asie du Sud-Est, mais plutôt de la région Asie orientale et Pacifique. Selon elle, cette région s'est développée en tant qu'économie à un rythme de 7,5 p. 100, ce qui aurait représenté 40 p. 100 de la croissance mondiale en 2012. Le nombre de personnes pauvres, qui vivent avec 1,25 \$ par jour, a diminué, mais je tiens à mentionner que l'inégalité des revenus s'est accentuée, ce qui laisse supposer une éventuelle instabilité politique et sociale attribuable à la polarisation de plus en plus marquée de la société.

De plus, la région Asie orientale et Pacifique occupe le deuxième rang pour ce qui est du nombre d'États fragiles et touchés par des conflits. La Banque mondiale affirme que c'est aussi la région la plus souvent frappée par des catastrophes avec 61 p. 100 des pertes mondiales subies au cours des 20 dernières années. Il est donc probable que les questions d'économie et de sécurité joueront un rôle de premier plan et soulèveront des préoccupations chez les autorités politiques. Dans ce contexte, le Canada devra adapter et évaluer ses politiques et ses relations en conséquence pour pouvoir jouer un rôle crucial et tirer avantage de son engagement en Asie du Sud-Est.

Pour mieux comprendre la région et ses réalités économiques, il faut tenir compte d'une de ses importantes caractéristiques : plus de 50 p. 100 de la population vit dans les villes. Par conséquent, la stabilité de la région dépendra non seulement de l'agriculture et de la gestion convenable des terres dans les zones rurales, mais aussi d'une planification urbaine adéquate. Si l'on tient compte du fait que plus de 40 p. 100 du PIB en Thaïlande est généré par Bangkok, il y a lieu de se poser des questions sur la capacité du gouvernement de ce pays sud-asiatique à redistribuer les revenus et à améliorer l'accès au marché du travail.

J'aimerais préciser que l'Asie du Sud-Est est un sujet de discussion difficile à bien des égards, notamment pour ce qui est de la diversité, du dynamisme politique et de la vitalité économique, dont parlera également M. LaBelle dans son exposé. En gros, l'Asie du Sud-Est est une région hétérogène qui est parfois considérée comme étant désunie, malgré la création de la communauté de l'ANASE qui doit avoir lieu en 2015. Je vais

2015 ASEAN community. Southeast Asia is also hard to delimit. I've seen in previous interventions, for example, the idea that Indonesia or Singapore is quoted as being South Asia, which is a little controversial.

For example, when the Association of Southeast Asian Nations, ASEAN, was established in 1967, it was mainly to cooperate in such fields as population control precisely because of diversity. It was created also for the prevention of drug abuse. As well, it wanted to promote scientific research in the region. Politics have evolved, but any predications are futile in a region that is populated by more than 600 million people. The population has doubled since 1972, mainly because of declining mortality rates in the region, which points to another emerging concern: a decline in fertility rates. The Philippines might be tossed aside here as its population is on the increase, but generally in some countries in Southeast Asia, people are aging. Countries with high population density are listed as being the Philippines, Vietnam and Indonesia, where migration policies have been enacted for security reasons.

Another characteristic of the region is that it has no major interstate war and is not expected to have in the near future. For the past few decades, the region has focused on creating an economic block to compete with other international economic entities, such as the European Union. The upcoming establishment of the ASEAN as a political, economic and security community by 2015 is a good example of these economic initiatives. I would suggest that government legitimacies in Southeast Asia have usually been intertwined with economic development. I would say this but for a few exceptions like Myanmar or Burma. Mainly I will be using the word Myanmar for Burma in my presentation as just a matter of personal usage — no political ideas behind this usage.

The income inequality gap has been growing in the region, and, as a result, democratization processes have been questioned and disputed. An example of an unequal distribution of wealth can be illustrated by the fact that in East Asia and the Pacific, a larger area than Southeast Asia, about 660 million people do not have access to sanitation services out of a population that is nearly 2 billion. The question of sanitation is indicative of social development challenges that are key issues if governments want to preserve their legitimacy and stability.

Southeast Asia can be defined as an ever-changing region economically, socially and politically. No one could have predicted, and I'm trying to illustrate here, that Indonesia would be an example of a striving democracy in the region since 1999 and that Thailand would be faced with ongoing political unrest since 2006. Who could have foreseen Myanmar's recent political reforms and the liberation of Aung San Suu Kyi in 2010 after a 15-year house arrest or that Myanmar would become the chair of the ASEAN in 2014? Myanmar took the rotating

en parler tout à l'heure. L'Asie du Sud-Est est également difficile à délimiter. Par exemple, dans des interventions antérieures, on a parlé de l'Indonésie ou de Singapour comme s'ils en faisaient partie, ce qui est un peu controversé.

Lorsque l'Association des nations de l'Asie du Sud-Est, l'ANASE, a été créée en 1967, c'était surtout pour coopérer dans des domaines comme le contrôle démographique, justement à cause de la diversité de la région, mais aussi pour prévenir la toxicomanie. De plus, l'ANASE voulait promouvoir la recherche scientifique. Les politiques ont évolué, mais les prédictions sont inutiles dans une région habitée par plus de 600 millions de personnes. La population a doublé depuis 1972, surtout en raison de la baisse du taux de mortalité, ce qui nous amène à une nouvelle source de préoccupation : la diminution des taux de fécondité. Les Philippines ne sont peut-être pas concernées, car on y a enregistré une hausse, mais en général, la population est vieillissante dans certains pays d'Asie du Sud-Est. Les pays à grande densité démographique sont les Philippines, le Vietnam et l'Indonésie, dans lesquels des politiques migratoires ont été adoptées pour des raisons de sécurité.

La région se caractérise également par l'absence de guerre importante entre États et le fait qu'on ne s'attend pas à ce qu'il y en ait dans un avenir rapproché. Au cours des dernières décennies, on a misé sur la création d'un regroupement économique pour faire concurrence à d'autres entités économiques internationales telles que l'Union européenne. La création imminente par l'ANASE en 2015 d'une communauté axée sur la politique, l'économie et la sécurité est un bon exemple d'initiative économique en cours. À mon avis, la légitimité des gouvernements en Asie du Sud-Est est normalement liée au développement économique, à quelques exceptions près, comme le Myanmar ou la Birmanie. Je vais surtout employer le terme Myanmar dans mon exposé. Ce n'est qu'une préférence personnelle qui n'a rien à voir avec la politique.

Dans la région, l'inégalité des revenus s'est accentuée, et on a donc remis en question et contesté le processus de démocratisation. En Asie de l'Est, une région plus vaste que celle de l'Asie orientale et du Pacifique, ils sont 660 millions parmi une population d'environ 2 milliards à ne pas avoir accès à des services d'hygiène. C'est la preuve que la richesse n'est pas répartie de manière équitable. La situation sanitaire nous indique qu'il est essentiel que les gouvernements s'attaquent aux problèmes de développement social s'ils veulent préserver leur caractère légitime et assurer la stabilité de la région.

On peut définir l'Asie du Sud-Est comme une région qui ne cesse de changer sur le plan économique, social et politique. Par exemple, personne n'aurait pu prédire la consolidation soutenue de la démocratie indonésienne depuis 1999, ni l'instabilité politique qui sévit en Thaïlande depuis 2006. Qui aurait pu voir venir les récentes réformes politiques au Myanmar et la libération d'Aung San Suu Kyi en 2010 après 15 ans de détention à domicile, ou le fait que ce pays assumera la présidence tournante de l'ANASE en 2014 pour la première fois depuis qu'il est devenu

chair of the ASEAN for the first time after joining the ASEAN in 17 years. Economic development has been somewhat maintained, despite these changes and the world economic crises.

Diversity and geography is another theme that I'm going to be looking at. Another feature of the structure of the economic profile of the region is its geographical location and access to rich natural resources by land and sea routes. The Indonesian archipelago, for example, has roughly more than 17,000 islands, of which 6,000 are inhabited. It is one of the most culturally diverse nations in the world. The country contains one of the most active volcanos in the world as well. Whether in 2010 or 2014, eruptions leave an economic impact locally or regionally. The archipelago contrasts with Myanmar's location, which stands between Bangladesh, India, China, Laos and Thailand. The question of diversity in Myanmar is definitely not the same as the one in Indonesia, although both come with their own sets of challenges.

What I'm getting at is that a one-size-fits-all policy approach to economic collaboration in the region would be impossible because of the important political and geographical variations. With the diversity in geographic locations also come specific economic needs and products. When Canada invests in the region, it must remember that floods, severe droughts, tsunamis, earthquakes, volcanos, forest fires and typhoons are possible. Again, we can think of the Philippines and the devastating impact of Typhoon Haiyan in 2013, which killed more than 6,000 people and is still creating a humanitarian crisis. Canada actually sent \$40 million in aid, I believe.

We can also think of the important flood in Burma in 2013 or the flood that affected Thailand's economy in 2011, which cost the country more than US\$45 billion in damage. The Thai manufacturing industry and seven major industrial estates were inundated by as much as three metres of water during the floods. This had an impact not only in Thailand but also on the factory production of Toyota and Honda parts in Canada and the U.S. The manufacturing plants were in areas affected by the flood.

Environmental issues are numerous: deforestation, water pollution from industrial waste, sewage, air pollution in urban areas, smoke and haze from forest fires, et cetera. As you are well aware, deforestation is an important part since it's directly related to flooding issues. As of 2010, 53 per cent of the region's land area is covered by forest. This is 5 percentage points lower than the proportion registered in 1990.

Despite the overall decline in the proportion of land covered by forest, some countries in the region have started to post increases in the proportion. This was taken from the ASEAN documents. The Philippines, for example, has the lowest proportion of land

membre il y a 17 ans? Malgré ces changements et les crises subies par l'économie mondiale, le développement économique a été plutôt stable.

La diversité et les caractéristiques géographiques sont un autre thème que je vais aborder. L'emplacement géographique de la région et l'accès à ses abondantes richesses naturelles par les terres et la mer représentent une autre facette de son profil économique. Par exemple, l'archipel indonésien est formé d'environ 17 000 îles, parmi lesquelles 6 000 sont habitées. C'est une des nations les plus diversifiées au monde sur le plan culturel. On trouve également dans le pays la plupart des volcans actifs de la planète. Qu'elles aient lieu en 2010 ou en 2014, les éruptions ont des répercussions économiques à l'échelle locale ou régionale. Les caractéristiques géographiques de l'archipel contrastent avec celles du Myanmar, qui se trouve entre le Bangladesh, l'Inde, la Chine, le Laos et la Thaïlande. La diversité géographique du Myanmar n'a rien à voir avec celle de l'Indonésie, mais les deux pays ont des difficultés qui leur sont propres.

Là où je veux en venir, c'est qu'il est impossible d'adopter dans la région une approche stratégique universelle de collaboration économique étant donné que les pays diffèrent grandement sur le plan politique et géographique. La diversité géographique se traduit également par des besoins et des produits économiques particuliers. Lorsque le Canada investit dans la région, il doit se rappeler que les inondations, les grandes sécheresses, les tsunamis, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les feux de forêt et les typhons sont possibles. Une fois de plus, nous n'avons qu'à penser aux Philippines et aux répercussions dévastatrices du typhon Haiyan en 2013, qui a tué 6 000 personnes et créé une crise humanitaire qui se poursuit encore. Si je ne m'abuse, le Canada a fourni une aide financière de 40 millions de dollars.

Nous pouvons également penser à l'importante inondation qui a frappé la Birmanie en 2013, ou à celle qui a eu une incidence sur l'économie thaïlandaise en 2011 et qui a coûté au pays plus de 45 milliards de dollars américains en dégâts. Jusqu'à trois mètres d'eau ont recouvert les installations de l'industrie manufacturière thaïlandaise et sept grands domaines industriels. Cette catastrophe a eu des répercussions non seulement en Thaïlande, mais aussi au Canada et aux États-Unis étant donné que Toyota et Honda avaient des usines de fabrications de pièces dans les zones touchées.

Il y a beaucoup d'enjeux environnementaux : la déforestation, la pollution de l'eau causée par les déchets industriels, la gestion des eaux usées, la pollution de l'air dans les régions urbaines, la fumée des feux de forêt et ainsi de suite. Comme vous le savez, il est important de tenir compte de la déforestation, car elle est directement liée aux inondations. En 2010, 53 p. 100 des terres étaient recouverts de forêts, ce qui représente une diminution de 5 p. 100 par rapport à 1990.

Malgré la diminution globale de la superficie boisée, certains pays de la région ont commencé à afficher une tendance à la hausse selon des documents publiés par l'ANASE. Par exemple, les Philippines ont la plus petite proportion de zones boisées.

covered by forest, followed by Thailand and Vietnam. Recently, Thailand and Vietnam have achieved some progress in reversing the loss of forest resources as manifested by an increasing trend in the proportion of forest cover, particularly in the last decade.

Defining Southeast Asia can be quite puzzling, considering that diversity in the region adopts multiple forms: economic, social and political. Southeast Asia's other element of diversity is the multiple ethnic groups found in the region. The impacts of the modern nation state and its economic development on ethnic groups have been devastating in some cases. Of the three types of minorities that exist in Southeast Asia, the first one is ethnic and linguistic minorities, the second is religious minorities, and the third is the indigenous peoples.

The political recognition of indigenous people has been at best a work-in-progress in the region or at worst non-existent. Again, Indonesia will be used as an example since the archipelago is home to more than 300 ethnic groups that speak roughly 240 diverse languages. Myanmar has a similar diversity since it has borders with China, Bangladesh, India, Thailand and Laos, and the region has historically acted as a cultural crossroads. I'm getting at the fact that many of these minority groups in Southeast Asia have been left out of the developing free market economy.

The contrast between the social development and the economic inclusion of minority groups is important and is currently the concern of Southeast Asian governments. The Muslim minorities can serve as an example of this marginalization. I know the committee has heard of the case of the Rohingya in Myanmar, but little has been said about the Thai ethnic Malay population in Thailand or the Moros in the Philippines, who just signed a peace agreement in 2012. But they have been fighting for the past 40 years, so it's an ongoing, recurrent issue.

Why is the emphasis on diversity so important to our topic today — that of economic development and security in Southeast Asia? It is precisely because state cohesion, the very idea of national unity or national belonging, has proven to be a challenge for the Southeast Asian political authorities. National unity and national identity are serious business in the region where separatist groups are perceived as a threat to the integrity of the modern nation. Despite recent peace talks and signed treaties with minority groups, whether in Thailand or the Philippines, history has demonstrated that the situation with minority groups in the region can easily backtrack. In some cases, it's not so much minority issues, but disputed territorial demarcation associated with transnational issues and past colonial history.

The region has a few examples of unsettled transnational disputes that can trigger social unrest and diplomatic tensions. An example of such a case is that of Cambodia and Thailand regarding the Preah Vihear temple. It is still an ongoing diplomatic tension between the two countries. Another

Viennent ensuite la Thaïlande et le Vietnam, qui ont récemment accompli certains progrès et renversé la vapeur, particulièrement au cours des 10 dernières années.

Tenter de définir l'Asie du Sud-Est peut rendre plutôt perplexe, car la diversité de la région se manifeste sur le plan économique, social et politique. Les nombreux groupes ethniques qu'elle abrite constituent l'autre aspect de sa diversité, et les effets de l'État moderne et de son développement économique ont été dévastateurs pour certains d'entre eux. Les trois types de minorités que l'on retrouve en Asie du Sud-Est sont les minorités ethniques et linguistiques, les minorités religieuses et les peuples autochtones.

La reconnaissance des peuples autochtones sur le plan politique est dans le meilleur des cas un travail en cours, ou tout simplement inexistante. Je vais encore une fois donner l'Indonésie en exemple, étant donné que l'archipel abrite plus de 300 groupes ethniques qui parlent environ 240 langues différentes. La diversité au Myanmar est semblable à cause de ses frontières communes avec la Chine, le Bangladesh, l'Inde, la Thaïlande et le Laos, et la région a de tout temps servi de carrefour culturel. Là où je veux en venir, c'est que beaucoup de ces minorités de l'Asie du Sud-Est ont été tenues à l'écart de l'économie de libre marché qui se développe.

Les gouvernements de la région sont d'ailleurs préoccupés par le contraste marqué entre l'inclusion économique des minorités et celle des majorités. La marginalisation des minorités musulmanes en est un exemple. Je sais que votre comité a entendu parler du cas des Rohingyas au Myanmar, mais on a peu parlé des Malaisiens de souche en Thaïlande et des Moros aux Philippines, qui viennent tout juste de signer en 2012 un accord de paix. Cela dit, ils mènent un combat depuis 40 ans, et le problème est donc persistant et récurrent.

Pourquoi la diversité est-elle si importante dans le cadre du sujet à l'étude, c'est-à-dire le développement économique et la sécurité en Asie du Sud-Est? C'est précisément parce que la cohésion des États, l'idée même de l'unité ou de l'appartenance nationales, s'est révélée difficile pour les autorités politiques de la région. L'unité et l'identité nationales sont des questions très graves dans une région où des groupes séparatistes sont considérés comme une menace à l'intégrité d'un pays moderne. Malgré des pourparlers de paix et la signature de traités avec des minorités, que ce soit en Thaïlande ou aux Philippines, l'histoire a montré que l'on fait souvent faire marche arrière dans ces dossiers. Dans certains cas, l'enjeu n'est pas tant les questions minoritaires que la démarcation de territoires contestés en se basant sur des questions transnationales ou l'histoire coloniale.

La région a quelques conflits transnationaux non réglés qui pourraient mener à des troubles sociaux ou à des tensions diplomatiques, comme celui qui oppose le Cambodge et la Thaïlande au sujet de la zone du temple Preah Vihear. C'est encore une source de tensions diplomatiques entre les deux pays.

illustration would be the 2012 disagreement on wording related to a communiqué on the South China Sea by the ASEAN community members.

I'll talk briefly about the ASEAN and diversity and what a challenge that is. Then I will conclude.

Myanmar has now just started as chair of the ASEAN, and they have come up with the idea of a catchy sentence to describe what they want their agenda to look like. It is "moving forward in unity to a peaceful and prosperous community."

Because diversity is such a sensitive issue, it's possible to conceive why becoming a full political, economic and security community by 2015 by the Association of Southeast Asian Nations, the ASEAN, is posing a challenge. In other words, it is asking Canadian decision makers to follow this regional development closely. In that I will also actually support Mr. LaBelle's presentation that will come after this.

The Canadian decision makers have to follow this regional development closely if they want to play a role in the region. The concerns are real, and Southeast Asian governments are actively trying to engage in a dialogue with their minorities and their neighbours to become an international economic force in 2015.

I'm going to close my presentation by saying that some of Southeast Asia's high growth was maintained despite global economic crises. A major challenge in the mid-term is ensuring sustainable and inclusive growth. Climate change and disaster risk, rapid urbanization, improving governance and institutions, and encouraging private-sector-led growth to create jobs are critical to produce political stability, reduce poverty and build a shared prosperity in the region.

Any bilateral or multilateral ententes taking place in the region — I would urge you to look at diversity and also look at working closely with civil society organizations that are already in place there.

I'm going to leave it at that. I don't know what the usual format is, whether it's questions now or afterwards.

The Deputy Chair: Thank you for that presentation. We'll hear from Mr. LaBelle, and then we have a list of senators who will want to ask questions.

Mr. LaBelle, if you could go ahead, please.

Lionel LaBelle, President and CEO, Saskatchewan Trade and Export Partnership (STEP): Thank you for this opportunity. I apologize that I can't be there in person, but I am very pleased to be here today.

Il y a également eu en 2012 la mésentente entre les membres de la communauté de l'ANASE au sujet du libellé d'un communiqué sur la mer de Chine méridionale.

Avant de conclure ma déclaration, je vais parler brièvement de l'ANASE et de la diversité ainsi que du problème que cela représente.

Le Myanmar commence tout juste à assumer la présidence de l'ANASE et a eu l'idée de trouver un thème accrocheur pour décrire ce à quoi devrait ressembler son programme : « Faire front commun pour une communauté paisible et prospère. »

La diversité étant une question très délicate, on peut s'imaginer pourquoi devenir pleinement une communauté en matière de politique, d'économie et de sécurité d'ici 2015 est un défi de taille pour l'Association des nations de l'Asie du Sud-Est. Autrement dit, l'ANASE demande aux décideurs canadiens de suivre de près le développement de la région, ce qui va dans le sens de l'exposé que nous présentera M. LaBelle après ma déclaration.

Les décideurs canadiens doivent suivre de près le développement de la région s'ils veulent y jouer un rôle. Les préoccupations sont réelles, et les gouvernements d'Asie du Sud-Est tentent activement d'engager un dialogue avec leurs minorités et leurs voisins pour devenir une force économique internationale en 2015.

Je vais terminer ma présentation en disant qu'une partie des régions de l'Asie du Sud-Est ont continué à se développer rapidement malgré les crises économiques mondiales. À moyen terme, assurer une croissance viable et inclusive est un enjeu important. Les changements climatiques et les risques de catastrophe, l'urbanisation rapide, l'amélioration de la gouvernance et des institutions ainsi que les mesures visant à encourager la croissance mue par le secteur privé pour créer des emplois sont des éléments dont il faut absolument tenir compte si l'on veut assurer la stabilité politique, réduire la pauvreté et favoriser une prospérité commune dans la région.

Dans le cadre des ententes bilatérales ou multilatérales établies dans la région, je vous encourage à tenir compte de la diversité et à travailler en étroite collaboration avec les organisations de la société civile existantes.

Je vais m'arrêter ici. Je ne sais pas de quelle façon vous procédez habituellement, si vous posez vos questions maintenant ou après.

Le vice-président : Merci de votre exposé. Nous allons entendre M. LaBelle, et nous avons ensuite une liste de sénateurs qui voudront poser des questions.

Monsieur LaBelle, vous pouvez commencer, s'il vous plaît.

Lionel LaBelle, président et premier dirigeant, Saskatchewan Trade and Export Partnership (STEP) : Merci de me donner l'occasion de témoigner. Je suis désolé de ne pas pouvoir le faire en personne, mais je suis très heureux de me joindre à vous aujourd'hui.

First, a personal thank you to Adam Thompson for some of the work he's done with us; I appreciate that very much. Like you, I have a busy schedule and travel a great deal, so I was keen to be a presenter at this particular forum.

I don't know if my friend Senator Andreychuk is in the room; I don't see her, so I apologize if she is. I want to say a personal hello to her and thank her for her work in Ukraine. We just returned from Ukraine the week of February 10. We were there with a mission. We have a decade-long relationship with Ukraine, and I wanted to personally and publicly thank her for her support and work in that area.

I arranged to get a PowerPoint presentation to you. I have been part of presentations where they almost turn into a situation of paralysis for the listener, and I will do my very best to ensure that doesn't happen. I will go through it quickly with the objective of giving you some depth about Saskatchewan's footprint in the Asia-Pacific region. Then I look forward to the questions that will come from senators. My last event was three years ago, and I really enjoyed the questions that came.

There are three pieces I'll speak to. First is a short little commercial on STEP and what we do. Second is a global perspective on where we are in Asia-Pacific in regards to our exports in that market. Finally, I'll talk about Canada's role in that market and what we're doing well and where we need to get more aggressive.

I looked at some of the presentations from the CME and the Canadian Federation of Agriculture, so I will try not to duplicate some of the things they focused on.

I would ask that those who have the PowerPoint to move to page 3. Page 3 is really a commercial for STEP.

We are an anomaly in Canada. Most trade promotion is done by provincial governments and/or the federal government. In the Saskatchewan model, 17 years ago, STEP was carved out as a stand-alone corporation. We are run by the exporters; we are not run by government but we partner with government. We have approximately 470 companies that we work with, and we help them sell their goods and services around the world.

We have a simple life. We walk the aisles of STEP asking a basic question: What did Saskatchewan sell today? And that's what we focus on. I won't bore you with some of the details other than to say that our fiscal year-end is March 31, which is only a few days away. We will have delivered 41 missions around the world in this particular fiscal year. Next year we are planning 49. We are very aggressive in terms of where we want to be and how we want to move forward.

J'aimerais d'abord remercier personnellement Adam Thompson de certains travaux qu'il a faits avec nous; je lui en suis très reconnaissant. Comme vous, j'ai un horaire chargé et je voyage beaucoup, ce qui veut dire que je tenais à participer à ce forum particulier.

J'ignore si la sénatrice Andreychuk est présente; je ne la vois pas, et je m'excuse si elle est là. Je voulais personnellement la saluer et la remercier de son travail en Ukraine. Nous venons tout juste de revenir d'une mission là-bas la semaine du 10 février. Notre relation avec l'Ukraine a commencé il y a 10 ans, et je voulais remercier personnellement et publiquement la sénatrice de son soutien et de son travail dans ce dossier.

Je me suis arrangé pour avoir une présentation PowerPoint à vous remettre. J'ai déjà participé à des exposés qui se sont révélés quasi paralysants pour l'auditoire, et je vais donc faire de mon possible pour que ce ne soit pas le cas ici. Je vais procéder rapidement avec l'objectif de vous décrire de manière assez détaillée l'empreinte de la Saskatchewan dans la région de l'Asie-Pacifique. C'est avec plaisir que je répondrai ensuite aux questions des sénateurs. La dernière fois que j'ai témoigné remonte à trois ans, et j'ai beaucoup aimé les questions qu'on m'a posées.

Mon exposé se fera en trois parties. Je vais d'abord vous montrer une petite publicité sur le STEP et ce que nous faisons. Ensuite, je vais vous donner un point de vue global de nos activités dans le marché d'exportation de l'Asie-Pacifique. Enfin, je vais parler du rôle du Canada dans ce marché, de ce que nous faisons bien et des dossiers dans lesquels nous devons être plus combattifs.

J'ai parcouru certains exposés des Manufacturiers et Exportateurs du Canada et de la Fédération canadienne de l'agriculture, et je vais donc essayer de ne pas répéter certains points sur lesquels ils ont mis l'accent.

Je demanderais à ceux qui ont le PowerPoint d'aller à la page 3, qui est vraiment une publicité pour le STEP.

Nous sommes une exception à la règle au Canada. La majeure partie de la promotion du commerce est faite par les gouvernements provinciaux ou le gouvernement fédéral. Dans le modèle de la Saskatchewan, le STEP a été façonné il y a 17 ans en tant que société autonome. Ce sont les exportateurs qui tiennent la barre, pas le gouvernement, qui est un partenaire. Le STEP aide environ 470 entreprises à vendre leurs biens et leurs services partout dans le monde.

Notre travail est simple. Nous parcourons les corridors du STEP en posant une question fondamentale : qu'est-ce que la Saskatchewan a vendu aujourd'hui? Et c'est là-dessus que nous nous concentrons. Je vais vous épargner certains détails, excepté que notre exercice financier prend fin le 31 mars, c'est-à-dire dans seulement quelques jours. Nous aurons mené 41 missions partout dans le monde durant la dernière année, et nous prévoyons en faire 49 pendant la suivante. Nous n'y allons pas par quatre chemins pour arriver à nos fins et faire avancer les choses à notre façon.

As I said, page 4 really is commercial, but the reality of that document is that there are four things we focus on. It's about teaching our STEP members about currency, culture, logistics and how to get paid. If you don't get paid, all the rest doesn't really matter.

Page 5 talks about STEP membership. We have two kinds of members, those who are exporters and those who support the export community.

Last but not least, page 6 talks about STEP's — particularly Saskatchewan's — export growth over the last 15 years. I show 1998. We are at \$9 billion that year. We hit a record of \$33 billion in 2013. I will tell you that that is exciting for many but it's actually a disappointment for me. I expected us to hit \$35 billion. If you want, we can have a conversation about logistics later on and I will tell you why we didn't hit the mark. By the way, we are the only jurisdiction in all of Canada where politically our leadership has talked about doubling our exports over the next eight years, and we are focused very hard on that.

Page 7 speaks to what we export, and I've defined it in five specific areas. Energy is number one, at \$12 billion and change. We export more oil and gas to the United States than does Kuwait. We're a major player. When you think about oil and gas in Canada, everybody talks about Alberta, but Saskatchewan does pretty well along the way.

Our food exports are remarkable, at \$11 billion and change. I think that's something of substance. Potash is well talked about in many parts of this country. They do very well for us at \$5.6 billion. It was a slower year this year, but a lot of that is about pricing; nonetheless, the overall volumes have actually stayed fairly level.

I know our colleagues in Eastern Canada have a lot of discussion about manufacturing, but if you look at the growth from 2010 to 2013, we doubled our manufacturing exports from \$573 million to over \$1 billion. We're very focused on the export of manufacturing goods and services and we focus on two areas: agricultural equipment and the ancillary industry that supports the mining sector. We are very aggressive on that.

Last but not least is uranium; \$597 million may or may not sound like a big number but we got a raw deal here. The raw deal is that if you look at Canada data you will see, on trade or exports, Ontario exports \$1.2 billion in uranium. The reality is that 100 per cent of that uranium is all Saskatchewan uranium. It happens to go to Ontario and then is reshipped to other parts of the world, whether it's reprocessed or how it may be handled.

Comme je l'ai dit, la page 4 est une publicité, mais, en réalité, ce qui ressort du document, c'est que nous mettons l'accent sur quatre éléments. Le but est d'éduquer les membres du STEP sur les devises, la culture, la logistique et les moyens d'être payé. Lorsqu'on n'est pas payé, le reste n'a pas vraiment d'importance.

La page 5 concerne l'adhésion au STEP. Nous avons deux sortes de membres : les exportateurs et ceux qui les soutiennent.

Enfin, la page 6 porte sur la croissance des exportations du STEP — surtout pour ce qui est la Saskatchewan — au cours des 15 dernières années. Je montre 1998, avec une valeur de 9 milliards de dollars. Nous avons atteint le nombre record de 33 milliards en 2013. C'est excitant pour bien des gens, mais il s'agit en fait d'une déception pour moi, car je m'attendais à ce que nous atteignions 35 milliards. Si vous le désirez, nous pourrions parler de logistique plus tard, et je vous dirai pourquoi nous n'avons pas atteint cet objectif. En passant, nous sommes la seule province du Canada dont les dirigeants politiques ont parlé de doubler les exportations au cours des huit prochaines années, et nous déployons énormément d'efforts pour y arriver.

La page 7 indique ce que nous exportons. J'ai divisé le tout en cinq produits phares. L'énergie est le premier, avec 12 milliards de dollars et des poussières. Nous exportons davantage de pétrole et de gaz vers les États-Unis que le Koweït, ce qui veut dire que nous jouons un rôle de premier plan. Quand on pense au pétrole et au gaz canadiens, tout le monde parle de l'Alberta, mais la Saskatchewan s'en sort assez bien elle aussi.

Nos exportations de denrées alimentaires sont remarquables avec un montant de 11 milliards de dollars et des poussières. Je pense que c'est considérable. On dit du bien de la potasse dans de nombreuses régions du pays, et elle est très rentable pour nous avec des exportations de 5,6 milliards de dollars. C'était un peu moins intéressant pour nous cette année. Cela dit, c'est surtout attribuable au prix, et le volume des exportations est resté passablement le même.

Je sais que nos collègues dans l'est du Canada parlent beaucoup des produits manufacturés, mais si vous regardez la croissance enregistrée de 2010 à 2013, vous constaterez que nous avons doublé la valeur de nos exportations, qui est passée de 573 millions à 1 milliard de dollars. Nous accordons beaucoup d'attention aux exportations de produits manufacturés et de services, et nous nous concentrons sur deux éléments : le matériel agricole et les services auxiliaires offerts au secteur minier. Nous faisons preuve d'un grand dynamisme à cet égard.

Le dernier produit, mais non le moindre, est l'uranium. Le montant de 597 millions de dollars peut sembler élevé ou non, mais nous sommes désavantagés. En effet, si vous consultez les données du Canada sur le commerce ou les exportations, vous verrez que les exportations d'uranium de l'Ontario se chiffrent à 1,2 milliard de dollars. En réalité, 100 p. 100 de cet uranium vient de la Saskatchewan. Il est transporté en Ontario avant d'être

Nonetheless, that's the reality. By the way, all of the 19 nuclear reactors in Canada are fired by Saskatchewan uranium.

That's a quick snapshot. The last page is how we rank Saskatchewan, page 8, and I show Saskatchewan in the number five slot at \$33 billion, just below British Columbia. We're running neck and neck with British Columbia. We should have passed them entirely this year. Again, I look for a question and I will explain to you why we did not.

Depending on where British Columbia goes with their natural gas shipments, we will pass British Columbia in 2014 by a large amount, and we will continue to grow that amount until they get quite aggressive in their natural gas shipments, and then the ranking will change. On the outside of that, on a per capita basis, Saskatchewan leads the country on exports around the world.

Now I'm on page 9 and drilling down to our Saskatchewan footprint in export. There I've given you a map of the Asia-Pacific region; I've cheated a bit, I've included India as a part of that. The map is colour-coded into four different sections. Number one is the Indian-Pakistan-Bangladesh area, number two is the ASEAN area that Mr. Litalien spoke about in detail, number three is the Japan-Korea-Mongolia piece, and the last is the China piece. I want to give you a sense of growth and where Saskatchewan has gone over the last 10 years.

The next page, number 10, is the India region. If you look at the left-hand side of the spreadsheet, the bottom left-hand corner, you will see \$270 there. It's \$270 million. That was Saskatchewan's exports to those four countries in 2004, and if you extend all the way to the right-hand side of the page you can see our numbers are \$1.4 billion. For all intents and purposes that represents about a seven-fold increase, so this particular part of the world is very important to us.

If you look at the central far right-hand side of that page, you will see our exports are mostly in food and fertilizer, which are pulse crops. That's peas and lentils specifically; potash of course; grains, which is wheat; and then canola. Canola has nominal growth in India and that region, but we see some big upside.

In the red part, which is outgoing missions and incoming missions, that represents the last five years. We've been in that market eight times in the last five years, and we have had 23 incoming buyers' missions to Saskatchewan over the same period. We were just in India last week, to give you a sense of that.

When I was talking about our mission calendar, February 1 to March 31 of this year, we have 15 missions that we are in the middle of managing in 10 separate countries. We're quite aggressive.

expédié ailleurs dans le monde, qu'il soit traité de nouveau ou manipulé d'une autre façon. C'est ainsi. En passant, les 19 réacteurs nucléaires du Canada sont alimentés par de l'uranium de la Saskatchewan.

Ce n'est qu'un bref survol. La dernière page, la huitième, indique que la Saskatchewan occupe le cinquième rang avec 33 milliards, juste sous la Colombie-Britannique, avec qui elle est au coude à coude. Nous aurions dû complètement la dépasser cette année. Je vais encore une fois attendre qu'on me pose la question avant de vous expliquer pourquoi nous n'y sommes pas arrivés.

Nous allons largement dépasser la Colombie-Britannique en 2014, et l'écart continuera de s'accroître tant qu'elle ne sera pas plus dynamique en ce qui a trait à ses expéditions de gaz naturel. Si nous n'en tenons pas compte, la Saskatchewan est première au pays pour ce qui est de la valeur par habitant de ses exportations à l'échelle mondiale.

Je suis maintenant à la page 9 pour regarder de plus près l'empreinte des exportations de la Saskatchewan. Je vous ai donné une carte de l'Asie-Pacifique. J'ai triché un peu en ajoutant l'Inde. La carte est divisée en quatre sections de couleur différente. La première est la région de l'Inde, du Pakistan et du Bangladesh, la deuxième est celle de l'ANASE, dont M. Litalien a parlé en détail, la troisième regroupe le Japon, la Corée et la Mongolie, et la dernière est la Chine. Je veux vous donner une idée de la croissance enregistrée et des régions touchées par la Saskatchewan au cours des 10 dernières années.

La page suivante, la dixième, porte sur la région de l'Inde. Dans le coin inférieur gauche du tableau, vous verrez un montant de 270 millions de dollars qui représente la valeur des exportations de la Saskatchewan vers ces quatre pays en 2004, et si vous continuez jusqu'au coin droit de la page, vous verrez qu'elle se chiffre maintenant à 1,4 milliard de dollars. Tout compte fait, cela représente un chiffre à peu près sept fois plus élevé, ce qui veut dire que cette région de la planète est très importante pour nous.

À droite complètement de la page, au centre, vous verrez que nous exportons surtout de la nourriture et des engrais, des légumineuses. Plus précisément, il s'agit de pois et de lentilles; de potasse, cela va de soi; de céréales, c'est-à-dire du blé; et de canola. Le canola connaît une croissance nominale en Inde et dans cette région, mais nous assistons à des hausses importantes.

La partie rouge concerne les missions à l'étranger et les missions d'acheteurs étrangers sur cinq ans. Nous nous sommes rendus dans ce marché huit fois au cours des cinq dernières années, et nous avons accueilli 23 missions d'acheteurs étrangers pendant la même période. Pour vous donner une idée, nous étions en Inde pas plus tard que la semaine dernière.

J'ai parlé de notre calendrier de missions, et, du 1^{er} février au 31 mars de l'année en cours, nous en avons mené 15 dans 10 pays différents. Nous sommes très entreprenants.

Next is page 11, which speaks to the ASEAN region. Our growth there has not been as prolific as it has been in the India-Pakistan-Bangladesh piece, but it's quite significant. Again, the bottom line, in 2004 we did \$484 million in that region; in 2013 we did \$1.314 billion. Again, there is very aggressive growth. Quite frankly, our friends and colleagues in sister provinces don't have those same numbers to consider, and I think that's important when we think about Canada's role in the Asia-Pacific region.

On the right-hand side of the page, centre part, potash is number one in this region. This is an interesting irony of Saskatchewan. We sell potash around the world to help people grow their crops. The number one purpose for potash in the Asian region is to grow palm oil. That is the number one product. Palm oil directly competes with canola oil. It's an interesting irony that we create competition with other crops by what we do. That's the nature of our world, but I'm not complaining, I'm just articulating.

The next slide I want to talk about is number 12, which is the Japan-Korea-Mongolia area. Japan has been a long-term customer of Canada. In this particular example from 2003 we did \$600 million and in 2013 about \$1 billion. It's important on this particular diagram to note that you don't see any Saskatchewan exports to Japan for uranium, yet Saskatchewan uranium powers about 35 per cent of the nuclear facilities in Japan. That product tends to flow through to the United States and/or through Ontario or other enhancing facilities around the world.

Again, canola is number one in Japan, but I can tell you small little snippets. We're having some remarkable growth in products like honey, for example, in that marketplace, where five years ago that didn't exist.

The next page talks a little more about China and what we do in that market. That's page 13. I'm moving to page 14. I want to give you a sense of a particular map of China. I've circled 18 cities there, but I did a quick calculation with my colleagues at STEP. Over the last 30 months we've been in 32 separate cities in China. I am always frustrated when people come to Canada and they go to Toronto, Montreal and Vancouver and they go home and tell everybody they know everything about Canada. I would argue that our objective in China is to understand their market, and so we've been in extensive areas of China and have had remarkable growth in China.

I'm going to page 15 now. You can see the growth curve: 2004, \$700 million; 2013, \$2.6 billion. That's remarkable growth. We are doubling our business in China every three years. We see lots of upside. One of them is the uranium story. We sold our first shipment of yellowcake to China in September. It arrived at the Port of Shanghai. That is a 27-million pound agreement that

Nous arrivons ensuite à la page 11, qui porte sur la région de l'ANASE. Notre croissance là-bas n'a pas été aussi forte que dans la région de l'Inde, du Pakistan et du Bangladesh, mais elle est assez considérable. Une fois de plus, ce qu'il faut retenir, c'est que nous sommes passés de 484 millions de dollars en 2004 à 1,314 milliard en 2013. Il s'agit encore d'une croissance très robuste. Bien franchement, nos amis et nos collègues des provinces voisines n'ont pas obtenu les mêmes résultats, et je pense qu'il est important d'en tenir compte quand on examine le rôle du Canada dans la région de l'Asie-Pacifique.

Du côté droit de la page, au centre, on voit que la potasse arrive au premier rang dans cette région. Il est à la fois ironique et amusant de penser que la Saskatchewan vend de la potasse partout dans le monde pour aider les gens à cultiver leurs champs, mais qu'elle sert principalement en Asie à la culture de palmiers à l'huile alors que l'huile de palme entre en concurrence directe avec l'huile de canola. Nous rendons donc possible pour certains de nous livrer concurrence avec d'autres cultures, ce qui est ironique. Le monde est ainsi fait, et je ne m'en plains pas. Je ne fais qu'exprimer ma pensée.

Je veux maintenant parler de la diapositive 12, de la région du Japon, de la Corée et de la Mongolie. Le Japon est un client de longue date du Canada. Dans ce cas-ci, nous sommes passés de 600 millions de dollars en 2003 à environ 1 milliard de dollars en 2013. Il est important de noter dans ce tableau qu'on ne voit pas d'exportations d'uranium de la Saskatchewan. Pourtant, 35 p. 100 des installations nucléaires japonaises sont alimentés avec de l'uranium de la province, mais ce produit est généralement enrichi aux États-Unis, en Ontario ou ailleurs dans le monde.

Le canola occupe encore une fois le premier rang. Je peux toutefois vous donner des petites bribes d'information. Des produits comme le miel connaissent une croissance remarquable dans ce marché, qui était encore inexploité il y a cinq ans.

La page suivante donne un peu plus d'information sur le marché chinois et ce que nous y faisons. C'est à la page 13. Je passe maintenant à la page 14 pour faire un survol de la carte de la Chine qu'on y trouve. J'ai encerclé 18 villes, et j'ai fait un calcul rapide avec mes collègues du STEP. Au cours des 30 derniers mois, nous nous sommes rendus dans 32 villes chinoises. J'ai toujours trouvé frustrant que des gens viennent ici, se rendent à Toronto, à Montréal et à Vancouver pour ensuite dire à tout le monde lorsqu'ils rentrent chez eux qu'ils savent tout ce qu'il y a à savoir sur le Canada. Je dirais que notre objectif est de comprendre le marché chinois, et nous avons donc parcouru une grande partie du pays et enregistré une croissance remarquable là-bas.

Je vais maintenant passer à la page 15. Vous pouvez voir la courbe de croissance, de 700 millions de dollars en 2004 à 2,6 milliards en 2013, ce qui est remarquable. En Chine, nous doublons notre chiffre d'affaires tous les trois ans. Nous y voyons beaucoup de possibilités, notamment en ce qui concerne l'uranium. Nous avons vendu notre première cargaison de

Cameco, one of our companies here, has done with the Chinese nuclear agency. That in real terms is about \$5-billion worth of business. The growth potential is remarkable.

Again, at the centre of the page, the number one export to China is canola. I have a line below that, grains. The one that I'm most excited about is second over. It says \$228 million with a "P" around it. Those are yellow peas. If you're ever in Beijing and you're having Chinese vermicelli noodles, you need to know that is a Saskatchewan product. These are 2012 numbers. I can tell you in 2013 the number was \$450 million. We will double that again over the next 24 months. In that part of the world our yellow peas for vermicelli noodles are very popular and have been very successful.

I have a comment about grain as a snapshot. You hear a lot about grain and grain transportation. When you think about wheat that's perhaps an Eastern Canadian view of what is happening in Saskatchewan. In terms of exports, canola is the number one export in agriculture at \$4.1 billion. It's exported as a commodity, it's exported as a meal and it is also exported as an oil. Today in Saskatchewan we are crushing approximately 60 per cent of our canola and selling it as a crude oil.

By the way, canola is \$4 billion; wheat is at \$2 billion. If you look at the debate between the Canadian Wheat Board and what we have today, about 70 per cent of the product that we grow in Saskatchewan was never part of the Canadian Wheat Board., again, we have had remarkable growth in a number of crops within the paradigm of Saskatchewan.

I'm now moving to page 16, where I want to talk about the Government of Canada and some of the things they are doing and some of the things where I think they need to take a step back and understand what they can and cannot do.

First of all, we are huge, huge proponents of free trade agreements. I can't articulate a stronger view than that. We live and die by our trade capabilities on a global perspective, and what the Government of Canada has been able to do with its free trade strategy, whether they are of a bilateral or multi-country nature, they are very important to us.

I just wrote a note on the bottom of my page, if you look at Chile, Colombia and Peru as an example, 10 years ago we did about \$100 million of business in that marketplace before free trade agreements. This year we are just below \$400 million. We have very specifically followed the federal government's strategy on free trade agreements and have had remarkable success in markets because of it.

concentré d'uranium en septembre, et elle est arrivée au port de Shanghai. Cameco, une de nos entreprises au pays, a conclu une entente de 27 millions de livres avec l'agence nucléaire chinoise. Concrètement, cela représente un chiffre d'affaires de 5 milliards de dollars. Le potentiel de croissance est exceptionnel.

Encore une fois, au centre de la page, on peut voir que le canola est la principale exportation. Une ligne en dessous, il y a le grain. Le chiffre qui m'emballle le plus se trouve deux cases à côté. Il est écrit 228 millions de dollars avec « Légumineuses » entre parenthèses. Il s'agit de pois jaunes. Si jamais vous commandez des vermicelles chinois à Beijing, vous devez savoir que c'est un produit de la Saskatchewan. Ce sont les chiffres de 2012, et le montant était de 450 millions de dollars en 2013. Nous allons le doubler encore une fois au cours des 24 prochains mois. Nos pois jaunes utilisés pour les vermicelles sont très populaires et connaissent beaucoup de succès dans cette région du monde.

J'aimerais faire une observation au sujet des grains pour vous donner un aperçu de la situation. On entend beaucoup parler des grains et de leur transport. Cela dit, vous avez peut-être le point de vue d'un Canadien de l'est du pays quand il est question de la culture du blé en Saskatchewan. Le canola représente la première exportation agricole avec une valeur de 4,1 milliards de dollars. Ce produit est exporté comme matière première, comme aliment de même que sous forme d'huile. À l'heure actuelle, nous broyons environ 60 p. 100 du canola récolté en Saskatchewan pour le vendre sous forme d'huile brute.

En passant, la valeur des exportations de canola est de 4 milliards de dollars, par rapport à 2 milliards dans le cas du blé. En ce qui concerne le débat sur la Commission canadienne du blé et ce que nous avons aujourd'hui, il faut se rappeler que la commission n'a jamais accordé d'attention à près de 70 p. 100 de ce que nous cultivons en Saskatchewan. Je répète qu'un certain nombre de cultures ont connu une croissance remarquable en Saskatchewan.

Je passe maintenant à la page 16; j'aimerais parler du gouvernement du Canada, de certaines mesures qu'il a prises et de certains cas où il devrait, à mon avis, prendre du recul et comprendre ce qu'il peut et ne peut pas faire.

D'abord, nous sommes de grands partisans des accords de libre-échange. Je ne peux pas le dire plus clairement. Notre sort tient à nos capacités commerciales à l'échelle mondiale, et les mesures prises par le gouvernement du Canada dans le cadre de sa stratégie de libre-échange, qu'elles soient de nature bilatérale ou plurinationale, sont très importantes pour nous.

J'ai mis une note au bas de la page. Par exemple, il y a 10 ans, avant l'établissement des accords de libre-échange, on avait gagné environ 100 millions de dollars dans les marchés du Chili, de la Colombie et du Pérou. Cette année, nous y avons gagné un peu moins de 400 millions de dollars. Nous avons suivi avec rigueur la stratégie du gouvernement fédéral sur les accords de libre-échange et, en conséquence, nous avons connu un succès remarquable au sein de ces marchés.

We are strong proponents of being first on the ground. The Trans-Pacific Partnership we think is really an important story, and I'm hoping that there will be questions about where Saskatchewan anticipates getting its growth, because we have some specific things. We are hoping that some of the partners in the Trans-Pacific, particularly New Zealand, make some strong demands of Canada, because we think there is an array of opportunities for us there.

The next piece I have is page 17. This is very cluttered, and I don't want to bore you with it, but these are some of the issues we have.

In China, for instance, we have no market access for things like bison, seed potatoes, Saskatoon berries, lentils, camelina oil or colostrum. It's just a problem that they are not on the Government of Canada's priority list, and so consequently we haven't been able to negotiate a deal. But bison is a prime example where we just can't get enough of it; we sell it all over the world.

Seed potatoes, again this is a Canadian perspective that most people don't know, but Saskatchewan is a major provider of seed potatoes to Prince Edward Island, and the American state of Idaho is deemed to be a parallel to Prince Edward Island. They get their seed potatoes from Saskatchewan as well. We have a unique niche market. It's about our cold weather, and believe me, it's been a cold winter; but we have a series of potato products that are defined as Northern Vigor, and they have certain characteristics that make them global products, which has been very positive to us.

Non-tariff barriers, we have had great growth in organic products, but countries like China and South Korea are in the middle of redefining their organics, and all of the doors in both of those countries have been shut down from Canadian organics today, which is a problem for us.

Even little things, permits and quotas, we are always fighting with permits and quotas. We have quotas of wheat in China and Japan and South Korea. And even a small, little product that many of you may have tried called "wild rice," we sell it around the world, but we cannot sell it to Asian countries simply because they have protectionist positions on rice. Just so you know, wild rice is not really rice; it is actually a grass product, but it is defined by the scientists as rice. Consequently, that's part of the issue.

The next is honey. You can see some of the tariffs in India. It is surprising to me, but we also sell breeding stock in bees. Again, our weather helps us develop genetics that, quite frankly, are very bold, and we have had great success.

Last but not least, issues of inspection and quarantine always create regulatory challenges for us. As an example, canola is a GMO product. We sell canola all over the world. We have issues in Europe, of course, with canola, but everywhere else we sell it

Nous croyons fermement qu'il faut être les premiers sur le terrain. Le Partenariat transpacifique est, à notre avis, très important, et j'espère que vous poserez des questions sur la façon dont la Saskatchewan entend réaliser cette croissance, parce que nous avons prévu des mesures précises. Nous espérons que certaines parties prenantes du Partenariat transpacifique, surtout la Nouvelle-Zélande, exerceront une forte demande sur le Canada, car nous croyons que les possibilités y sont nombreuses pour nous.

Je passe maintenant à la page 17. Elle est très chargée, et je ne veux pas vous ennuyer, mais ce sont quelques-uns de nos défis.

En Chine, par exemple, nous n'avons pas accès aux marchés du bison, des pommes de terre de semence, des baies d'amélanchier, des lentilles, de l'huile de cameline ou du colostrum. Ces produits ne font tout simplement pas partie des priorités du gouvernement du Canada; nous n'avons donc pas pu conclure d'accord. Le bison est un excellent exemple de produit très demandé; nous en vendons partout dans le monde.

La plupart des gens ne le savent pas, mais la Saskatchewan est un important fournisseur de pommes de terre de semence de l'Île-du-Prince-Édouard. L'État de l'Idaho, aux États-Unis, est considéré comme étant semblable à l'Île-du-Prince-Édouard. Il achète aussi ses pommes de terre de semence en Saskatchewan. Nous avons un marché à créneaux unique, en raison de notre climat froid — et croyez-moi, l'hiver a été froid cette année; nous offrons une gamme de produits connue sous le nom de Northern Vigor, dont les caractéristiques en font un produit mondial, ce qui nous a beaucoup aidés.

En ce qui a trait aux barrières non tarifaires, nous avons beaucoup développé les produits biologiques, mais certains pays comme la Chine et la Corée du Sud sont en plein processus de redéfinition de ces produits, et ils ont fermé leurs portes aux produits canadiens, ce qui nous pose problème.

Nous devons nous battre pour chaque petit détail, notamment pour les permis et les contingents; c'est une lutte continuelle. Nous devons respecter des contingents pour le blé en Chine, au Japon et en Corée du Sud. Nous vendons partout dans le monde un tout petit produit que beaucoup d'entre vous ont goûté, le « riz sauvage », mais nous ne pouvons pas le vendre dans les pays d'Asie, uniquement parce qu'ils ont adopté une position protectionniste envers le riz. À titre informatif, le riz sauvage n'est pas vraiment du riz; c'est en fait un produit à base d'herbe, mais les scientifiques ont décidé que c'était du riz. Cela fait donc partie du problème.

Il y a ensuite le miel. Vous pouvez voir certains des tarifs en Inde. Cela me surprend, mais nous y vendons aussi des abeilles reproductrices. Notre climat nous aide à développer une génétique assez audacieuse, et nous avons connu un grand succès.

Enfin, et surtout, les questions relatives à l'inspection et à la quarantaine représentent toujours pour nous des défis sur le plan réglementaire. Par exemple, le canola est un produit génétiquement modifié. Nous le vendons partout dans le

and sell it well. But in Japan, when it comes to flax seed, they have a zero tolerance for GMO flax. The reality is there is no GMO flax, but any scientist with a microscope, when you have zero tolerance, can find something. So it is problematic for us. Those are some of the things we are trying to get around. I would argue that collectively, Canada needs to take a more aggressive stand on GMO.

Page 18, I want to talk about the Global Markets Action Plan. Mr. Chairman, I think you mentioned a bit about that. Frankly, I'm quite familiar with it. I have got some challenges: 22 sectors, 79 countries, and transitioning the Canadian Trade Commissioner Service from interacting with 11,000 companies to 21,000 companies.

Respectfully, there is quite a bit of difference between promotion and facilitation. At STEP, our life is focused on facilitation. What is it that we can transcribe to ensure a deal happens? I will tell you that we are missing the mark here. The idea of moving from 11,000 to 21,000 companies to interact with them, respectfully, I see that as activity-based, and that is not very specific. I think we need to be more specific in what we want to accomplish.

I'm going to page 19, and I am giving you some examples as to why I think Canada should take a stronger view, and I'm using President Obama as an example, a state of the union address, January 27, 2010, where he clearly said the United States was going to double its exports in the next five years. That's a pretty aggressive piece; I like it. Our premier in our province has also done the same, only we have set it in an eight-year time period. Senators, I believe that we will exceed that particular demand.

But, again, if you look at the U.S., on January 1, 2010, their global exports were \$1.575 trillion, and by the end of December, this year, they are at \$2.272 trillion. That represents a 44 per cent increase over a four-year period.

At the same time, Canada went from \$359 billion to \$471 billion; that's 30 per cent. So we're trailing our American friends by a dramatic amount. And then Saskatchewan, in the same time period, went from \$21 billion to \$33 billion. That represents a 57 per cent increase over that four-year window.

My message to the Canadian Trade Commissioner Service is that we need to set targets for exports, not for activities — targets for exports, where we can focus on that and on what we want to do.

The last is page 20. I won't read it to you, but we participated with Premier Wall in Singapore in October at a global ASEAN conference, and I think that it's important to understand our messaging from Saskatchewan, and collectively our messaging about the ASEAN region. These four blocs of countries are

monde. Nous connaissons certains problèmes en Europe relativement à ce produit, bien sûr, mais nous le vendons partout ailleurs; ce produit se vend très bien. Toutefois, le Japon ne tolère aucun lin génétiquement modifié. En réalité, le lin génétiquement modifié n'existe pas, mais n'importe quel scientifique avec un microscope arrivera à trouver quelque chose s'il y a une politique de tolérance zéro. C'est donc un problème pour nous. Voilà certaines difficultés que nous tentons de surmonter. Je crois que collectivement, le Canada doit adopter une position plus ferme en ce qui concerne les OGM.

À la page 18, j'aimerais parler du Plan d'action sur les marchés mondiaux. Je crois que vous avez abordé ce sujet, monsieur le président. À vrai dire, je connais assez bien le plan. Les défis sont importants : 22 secteurs, 79 pays et une transition du Service des délégués commerciaux du Canada, dont le nombre de clients passera de 11 000 à 21 000 entreprises.

En fait, je soutiens respectueusement qu'il y a une grande différence entre la promotion et la facilitation. STEP se concentre sur la facilitation. Que pouvons-nous faire pour conclure un marché? Je crois que nous ratons la cible. L'idée de passer de 11 000 à 21 000 entreprises et d'interagir avec elles me semble — et je le dis en toute déférence — plutôt fondée sur les activités, et ce n'est pas très précis. Je crois que nous devons désigner des objectifs précis.

Je passe maintenant à la page 19; j'y donne des raisons pour lesquelles le Canada devrait adopter une position plus ferme, et j'utilise l'exemple du président Obama. Dans son discours sur l'état de l'Union du 27 janvier 2010, il a énoncé clairement que les États-Unis allaient doubler leurs exportations au cours des cinq prochaines années. C'est assez audacieux. J'aime cela. Le premier ministre de notre province s'est fixé le même objectif, mais sur une période de huit ans. Mesdames et messieurs, je crois que nous dépasserons cet objectif.

Dans le cas des États-Unis, leurs exportations internationales se chiffraient à 1,575 billion de dollars au 1^{er} janvier 2010; à la fin du mois de décembre 2013, elles se chiffraient à 2,272 billions de dollars. Il s'agit d'une augmentation de 44 p. 100 en quatre ans.

Au cours de la même période, les exportations du Canada sont passées de 359 à 471 milliards de dollars; c'est une augmentation de 30 p. 100. Nous traînons donc derrière nos amis américains; la différence est importante. Au cours de cette même période, les exportations de la Saskatchewan sont passées de 21 à 33 milliards de dollars. Cela représente une augmentation de 57 p. 100 sur une période de quatre ans.

J'aimerais dire au Service des délégués commerciaux du Canada qu'il faut fixer des objectifs en matière d'exportation et non d'activités — nous pourrions alors nous concentrer sur ces objectifs et sur ce que nous souhaitons accomplir.

La page 20 est la dernière. Je ne vais pas vous la lire, mais nous avons participé en octobre à la conférence internationale de l'ANASE à Singapour avec le premier ministre Wall, et je crois qu'il est important de comprendre le message de la Saskatchewan, et notre message collectif, au sujet de la région de l'ANASE. Ces

regions that I spoke to that have 3.7 billion people representing, I think, 53 percent of the population of the world. The ASEAN is a major player in that part of the world in terms of population.

We feel strongly that we have not paid attention, as a country, to the ASEAN region. We need to develop a free trade agreement or some mechanism in order to open up the opportunities. As an example, we do a fair amount of business in Malaysia and Indonesia, and not as much in the Philippines; but I was recently in that market and I also sent some of my colleagues there. We are seriously looking at Myanmar and some of the unique things that are happening there.

I don't want to sound disparaging. We look at Myanmar kind of like cowboy country; we think there are lots of unique opportunities, but there are risks. We are more than prepared to take the risks, but the reality for Saskatchewan is that we think our growth will come in the Asia-Pacific. We are excited about the European free trade agreement, but we believe our growth in Europe will be incremental. But our growth in the Asia-Pacific region will be exponential.

Mr. Chair, with that, I will pass the microphone back to you. I thank you for your attention.

The Deputy Chair: Thank you for your presentation.

Colleagues, we have had two excellent presentations today, and I note you have all joined the list for questions.

Senator Johnson: Thank you, Mr. LaBelle. Unfortunately, Senator Andreychuk is not here. I will give her your regards; she had to do another event in Toronto.

You are a tremendous ambassador for Saskatchewan, and I noticed your premier has said we need to make a free trade agreement with ASEAN a priority. In Canada, our agri-food exports increased from \$400 million in 2003 to \$1.2 billion in 2011. Who are our main agricultural competitors in the region? What is the mood in terms of a free trade agreement in your part of the world and how that would be accomplished?

Mr. LaBelle: In the agricultural sector, which is very broad — that's commodities, ingredients and shelf-ready food — that's a biotechnical piece. Our main competitors are Australia and the U.S. In the dairy region, New Zealand is a remarkable competitor. Respectfully, Canada is not even in the global dairy business, so we believe that's a great opportunity for Saskatchewan and for Canada going forward.

Senator Johnson: How do we get more aggressive on —

Mr. LaBelle: When you were giving me your numbers, were you giving the numbers from my spreadsheet?

quatre blocs de pays comptent 3,7 milliards de personnes qui représentent 53 p. 100 de la population mondiale, je crois. L'ANASE est un joueur important dans cette partie du monde, étant donné sa population.

Nous croyons fermement que le Canada n'a pas accordé assez d'attention à la région de l'ANASE. Nous devons établir un accord de libre-échange ou un quelconque mécanisme pour accroître les possibilités. Par exemple, nous brassons beaucoup d'affaires en Malaisie et en Indonésie, mais pas beaucoup aux Philippines. J'y suis allé récemment et j'y ai également envoyé quelques-uns de mes collègues. Nous étudions le Myanmar et sa situation unique.

Je ne veux pas paraître méprisant, mais nous considérons le Myanmar un peu comme un pays de cowboys; il offre des possibilités uniques, mais elles sont assorties de risques. Nous sommes plus que prêts à prendre ces risques, mais en Saskatchewan, nous pensons que notre croissance repose sur l'Asie-Pacifique. Nous nous réjouissons de l'accord de libre-échange avec l'Europe, mais nous croyons que notre croissance y sera graduelle. Toutefois, notre croissance dans l'Asie-Pacifique sera exponentielle.

Monsieur le président, je vous cède maintenant la parole. Je vous remercie de m'avoir écouté.

Le vice-président : Nous vous remercions de votre exposé.

Chers collègues, nous avons entendu deux excellents exposés aujourd'hui, et je constate que vous avez tous des questions à poser.

La sénatrice Johnson : Merci, monsieur LaBelle. Malheureusement, Mme Andreychuk n'est pas présente. Je lui transmettrai vos salutations; elle devait participer à un autre événement à Toronto.

Vous êtes un grand ambassadeur de la Saskatchewan; votre premier ministre a dit qu'il fallait faire de l'accord de libre-échange avec l'ANASE une priorité. Au Canada, les exportations de produits agroalimentaires sont passées de 400 millions de dollars en 2003 à 1,2 milliard de dollars en 2011. Quels sont nos principaux concurrents en matière d'agriculture dans la région? Quel est l'avis des gens de votre région au sujet d'un accord de libre-échange, et comment pourrait-on le conclure?

M. LaBelle : Dans le secteur de l'agriculture, qui est très vaste — il comprend les biens et services, les ingrédients et les aliments prêts à vendre —, il y a l'aspect biotechnique. Nos principaux concurrents sont l'Australie et les États-Unis. Dans le secteur des produits laitiers, la Nouvelle-Zélande est un concurrent remarquable. Pour être franc, le Canada ne fait même pas partie du marché laitier mondial; c'est donc une excellente occasion d'avancement pour la Saskatchewan et pour le pays.

La sénatrice Johnson : Comment pouvons-nous être plus dynamiques...

M. LaBelle : Est-ce que les chiffres que vous m'avez donnés étaient tirés de ma feuille de calcul?

Senator Johnson: This is my people's research on spreadsheets.

Mr. LaBelle: My numbers are clearly just Saskatchewan's numbers.

Senator Johnson: These are Canadian numbers. I was intrigued that you talked about how we have to take a more aggressive stance on GMOs. How do we do that?

Mr. LaBelle: We have had great success around the world using science as our marketing tool. I argue that the world needs GMO. Look at basic crops like canola, corn, soybeans and rice and consider that global population is predicted to go from 7 billion to 9 billion. You're not going to get there unless you use science and technology to your best opportunity. The amount of arable land in the world is not growing, so you have to use technology.

We have proved it here in Saskatchewan with canola and some of the great things that have happened there. The fertility of our land is dramatically better than it was 20 or 30 years ago because of our farming practices.

We are doing a lot of work in inner China on the farming practices they use. Frankly, their soils are ruined because of their excessive use of pesticides and fertilizers. We believe we can help them, but in the broader scheme, we've always fought the Europeans on GMOs and they, in turn, have influenced Africans and others to the negative on GMO. We need to take an aggressive stand that's science-based.

Senator Johnson: Professor Litalien, I have an important question on the annual conference ASEAN has on social welfare and development. They had one in Cambodia recently. The government and representatives from the NGO communities participated. They addressed the issues that were in common, yet they addressed them in different ways. The most recent form focused on the need to expand social safety nets and the establishment of a social protection floor within all states.

Can you tell us two things: How effective is this branch of ASEAN at fostering better social development? Are they taken seriously by member states?

Mr. Litalien: The last time I visited the area was last summer, and they're very serious. The ASEAN are examining a different model of social welfare precisely because the World Bank promoted that in order to get the people secure during the economic and regional crisis, social safety nets are definitely the way to go. That's mainly what I was referring to earlier.

Governments are concerned with their stability and legitimacy, so they're taking that social welfare issue seriously. They're trying to look within the region for now as to what's available and what works. One model that was looked at is currently used in Thailand, for example, and its health care system. It's an ongoing

La sénatrice Johnson : Ce sont les résultats des recherches de mon personnel.

M. LaBelle : Mes chiffres portent uniquement sur la Saskatchewan.

La sénatrice Johnson : Ce sont des statistiques canadiennes. J'ai été intriguée lorsque vous avez dit que nous devons adopter une position plus vigoureuse au sujet des OGM. Comment est-ce possible?

M. LaBelle : Nous avons remporté beaucoup de succès dans le monde entier en ayant recours à la science à titre d'outil de marketing. Je crois que le monde a besoin des OGM. On n'a qu'à penser aux cultures de base comme le canola, le maïs, le soja et le riz et au fait que la population mondiale devrait passer de sept à neuf milliards. On ne pourra pas réussir sans utiliser la science et la technologie à notre avantage. La quantité de terres arables dans le monde n'augmentera pas; il faut donc utiliser la technologie.

Nous l'avons prouvé en Saskatchewan avec le canola et les très bons résultats que nous avons obtenus. Nos terres sont beaucoup plus fertiles qu'il y a 20 ou 30 ans, et ce, grâce à nos pratiques agricoles.

Nous travaillons beaucoup en Chine intérieure. Nous étudions leurs pratiques agricoles. Franchement, leurs sols sont ruinés en raison de l'utilisation excessive de pesticides et d'engrais. Nous croyons pouvoir les aider, mais dans un contexte plus large, nous avons toujours été en désaccord avec les Européens au sujet des OGM, et à leur tour, ils ont convaincu les Africains et d'autres peuples du caractère négatif des OGM. Nous devons adopter une position vigoureuse, fondée sur la science.

La sénatrice Johnson : Monsieur Litalien, j'aimerais vous poser une importante question au sujet du sommet annuel de l'ANASE sur le bien-être social et le développement. L'ANASE a organisé un sommet au Cambodge récemment. Le gouvernement et des représentants des ONG y ont participé. On y a abordé des questions communes, mais de diverses façons. La plus récente rencontre portait sur la nécessité d'élargir les filets de sécurité sociaux et sur l'établissement d'un socle de protection sociale dans tous les États.

Pouvez-vous répondre à deux questions : dans quelle mesure ce segment de l'ANASE réussit-il à favoriser le développement social? Est-ce que les États membres le prennent au sérieux?

M. Litalien : La dernière fois que j'ai visité la région, c'était l'été dernier; on prend la question très au sérieux. L'ANASE étudie divers modèles de bien-être social puisque la Banque mondiale en a fait la promotion pour sécuriser la population en situation de crise économique et régionale; les filets de sécurité sociaux représentent la voie à suivre. C'est à cela que je faisais référence tout à l'heure.

Les gouvernements se préoccupent de leur stabilité et de leur légitimité; ils prennent donc la question du bien-être social au sérieux. Ils tentent de voir ce qui est possible dans la région, et ce qui fonctionne bien. On étudie actuellement le système de santé de la Thaïlande. C'est un projet continu, mais on prend la question

project, but it's definitely taken seriously. They're looking at the progressive role of the government in the promotion of social welfare in the region and possible partners with the private sector. Currently, they're trying to look at how government can pick up the bill, basically.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: Thank you very much, Mr. Chair. Thank you to both of you for your presentations. My question is addressed to Mr. Litalien. I believe you understand French?

Mr. Litalien: Yes indeed.

Senator Fortin-Duplessis: As you know, the committee is studying security conditions and economic developments in the Asia-Pacific region and the implications for Canada. From the beginning of our mandate, we have heard several witnesses who enlightened us greatly on economic and trade aspects in the region. We broached the human and social aspects somewhat, and that is why I am happy that you are here before the committee today.

Given your expertise in religious, political and identity matters and in the governance in southeast Asia, I would like to know your opinion on the current controversy raised by the census in Myanmar and the inclusion of questions on ethnicity and tribal identification, which is causing people to fear a resurgence of inter-ethnic tensions. What do you think about that?

I will explain why I am asking that question. Before the genocide took place in Rwanda, a census was taken wherein Tutsis and Hutus were identified, and as we saw subsequently, this allowed for the identification of ethnic groups, one of which as almost entirely disappeared as a result.

I will repeat my question: does the inclusion of questions on ethnicity and tribal identification raise fears of inter-ethnic tensions? What is your opinion?

[English]

Mr. Litalien: The last time I spoke with Myanmar's high official was last summer. He was adamant about the reform that needs to occur. I'll try to answer this in two ways. It's a serious question and a delicate one for me to answer.

The idea of ethnic conflict resurgence is real, according to my sources, because of various economic projects in the region. The problem with Myanmar is that everything is happening at once, and they lack the human capital to make it all happen. I understand that there's a lot of will, but political and economic cultures are involved. They are actively opening up. Meanwhile, they have a lot of projects to construct dams for hydroelectricity in the region.

au sérieux, sans aucun doute. Ils étudient le rôle progressif du gouvernement dans la promotion du bien-être social dans la région, et la possibilité d'établir des partenariats avec le secteur privé. Ils essaient de voir comment le gouvernement pourrait régler la facture, en fait.

[Français]

La sénatrice Fortin-Duplessis : Merci beaucoup, monsieur le président. À tous les deux, merci pour vos présentations. Ma question s'adresse à monsieur Litalien. Je crois que vous comprenez le français, n'est-ce pas?

M. Litalien : Oui, tout à fait.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Comme vous le savez, le comité étudie les questions en matière d'économie et de sécurité entre le Canada et la région de l'Asie-Pacifique. Depuis le début du mandat, nous avons reçu plusieurs témoins qui nous ont grandement éclairés sur les aspects économiques et commerciaux de la région. Nous avons un peu abordé les aspects humains et sociaux, c'est pour cela que je suis heureuse de vous entendre au comité aujourd'hui.

Étant donné votre expertise dans le domaine des religions, des politiques identitaires et de la gouvernance en Asie du Sud-Est, j'aimerais connaître votre opinion sur la controverse actuelle soulevée par la tenue d'un recensement en Birmanie, soit l'inclusion de questions portant sur l'ethnicité et l'identification tribale, qui fait craindre un regain de tensions interethniques. Qu'en pensez-vous?

Je vais vous expliquer pourquoi je vous pose cette question. Avant que le génocide n'ait lieu au Rwanda, ils avaient procédé à un recensement, ils avaient recensé les Tutsi et les Hutu et, comme on l'a su par la suite, cela a permis d'identifier les ethnies dont l'une est presque entièrement disparue.

Je répète ma question : l'intrusion de questions portant sur l'ethnicité et l'identification tribale fait craindre un regain de tensions interethniques. Qu'en pensez-vous?

[Traduction]

M. Litalien : Mon dernier entretien avec un haut responsable du Myanmar remonte à l'été dernier. Il maintenait catégoriquement que la réforme s'imposait. Je vais tenter de répondre à la question en deux temps. C'est une question sérieuse et délicate.

Selon mes sources, la résurgence possible du conflit ethnique est bien réelle, en raison des divers projets économiques en cours dans la région. Le problème avec le Myanmar, c'est que tout arrive en même temps, et le pays n'a pas le capital humain nécessaire pour faire tout le travail. Je comprends qu'on a beaucoup de volonté, mais il faut tenir compte des cultures politique et économique. On constate une ouverture active. Entre-temps, de nombreux projets de construction de barrages hydroélectriques sont prévus dans la région.

Some of the hydroelectric dams are located in the Salween River, along specific areas of ethnic groups. Some of them are armed and some are still negotiating peace talks with the authorities; so it's kind of difficult. On one hand you have government officials, who are accommodating and want to help, while on the other hand, despite the possibility of economic development in the region, the minority groups are not always present for the consultations.

Culture, a strategic approach to economic development and respect for the notion of diversity are not always up front, as I underlined in my talk. There is not always the proper channel for these minority groups to voice their concerns about development. There have been almost 40 years of military rule, so the region is still a little sensitive. Despite the goodwill, not everyone in the political sphere is aware of the agenda or sensitive to what's happening on the reform side. It's a little bit of a work-in-progress with the minority groups. You're going to hear me say that phrase often.

The resurgence — the last report I read is that there is a growing concern from the minority groups that the government will be acting without their consultation. Forced delocalization happens and has happened in the past. It has been happening. Will the government stand up to its democratic commitment and open up a proper forum of discussion for them to hear their concern? Would there be a possibility for them to actually stop some of those developments from happening, or will it be a sort of a totalitarian decision where they'll be relocating without proper compensation?

I have heard of groups that are taking up arms again but who are also willing to discuss. I've also heard the same discussion from the government — that they are willing to discuss with minority groups. It's in the making.

I don't know if that would answer your question properly.

Senator Ataullahjan: Professor Litalien, am I understanding you correctly that what you're saying is that the issues we're seeing with the Rohingya Muslims — are those cultural differences? Can you just clarify for me what you said?

Mr. Litalien: I just said that the Rohingya Muslims are spreading out now — but the problem with them is a different problem. The problem is touching on a very historical and sensitive issue in the region. It's not so much economic development, per se.

Along the Salween region, the issues of groups taking up arms are much more related to economic development issues.

In terms of Rohingyas, it's a very complex issue. I was attending a few talks in Bangkok last summer, and there are a lot of NGOs in Myanmar right now trying to make sure that there's no escalation of violence between the ruling minorities and the government. We're hearing very mixed messages on what the intentions of the governments are. On one hand, I met with

Certains barrages hydroélectriques sont construits sur la rivière Salween, le long duquel vivent certains groupes ethniques. Certains d'entre eux sont armés et d'autres sont en pourparlers de paix avec les autorités; la situation est donc difficile. Il y a d'une part les responsables du gouvernement qui veulent aider, et d'autre part, malgré la possibilité de développement économique dans la région, les groupes minoritaires qui ne participent pas toujours aux consultations.

La culture, l'approche stratégique en matière de développement économique et le respect de la diversité ne sont pas toujours la priorité, comme je l'ai dit dans mon exposé. Ces groupes minoritaires n'ont pas toujours la possibilité d'exprimer leurs inquiétudes quant au développement. La région a vécu sous un régime militaire pendant 40 ans; elle est donc toujours un peu délicate. Malgré toute leur bonne volonté, les joueurs de la sphère politique ne sont pas tous au courant de la situation ou sensibles à la réforme qui s'opère. Le dossier des groupes minoritaires est un travail inachevé. Vous m'entendrez souvent dire cela.

Il y a resurgence... Selon le dernier rapport que j'ai lu, il semble que les groupes minoritaires craignent de plus en plus que le gouvernement aille de l'avant sans les consulter. Ce n'est pas la première fois que l'on voit des délocalisations forcées. La situation s'est déjà produite. Le gouvernement tiendra-t-il ses engagements sur le plan de la démocratie en instaurant un forum de discussion approprié où les minorités pourront faire entendre leurs préoccupations? Leur serait-il possible de bloquer certains de ces projets, ou aura-t-on droit à une décision d'allure totalitaire pour une relocalisation sans compensation appropriée?

On m'a rapporté que certains groupes ont repris les armes, mais qu'ils sont quand même disposés à discuter. Même son de cloche de la part du gouvernement : il est prêt à discuter avec les groupes minoritaires. Le processus est enclenché.

Je ne sais pas si cela répond à votre question.

La sénatrice Ataullahjan : Monsieur Litalien, si je vous ai bien compris, les problèmes actuels avec les Rohingyas découlent de ces différences culturelles? Pouvez-vous clarifier vos propos à ce sujet?

M. Litalien : Tout ce que j'ai dit, c'est que les musulmans rohingya sont circonscrits à une région — même s'ils ont commencé à s'étendre —, mais le problème en ce qui les concerne est d'une autre nature. Il s'agit d'une question régionale très délicate qui date de longtemps. Ce n'est pas tant une question de développement économique proprement dite.

Dans les régions limitrophes de la rivière Salween, le problème des groupes armés est beaucoup plus lié aux questions de développement économique.

La question des Rohingyas est très complexe. J'ai assisté à quelques conférences à Bangkok l'été dernier, et j'ai appris qu'il y a beaucoup d'ONG au Myanmar à l'heure actuelle pour veiller à ce qu'il n'y ait pas d'escalade de violence entre les minorités dirigeantes et le gouvernement. Nous recevons des signaux très contradictoires sur les intentions du gouvernement. J'ai rencontré

Myanmar officials who said they were really trying to help. On the other hand, there's a lack of communication and command happening from the authorities down to the implementation of these actions with the commitment of proper engaging of discussion between the Rohingyas themselves.

So there is a lot happening with the Rohingya on multiple fronts. They have been on the run for many years. They've been denied national recognition — this is from different reports. I have heard that you had a report from Amnesty International previously, so I'm not sure if you want me to actually elaborate a lot on what's happening with them.

I see this as two different issues: one, the Rohingyas; and, two, the hydroelectric dam construction along with the armed conflict among minority groups and the government.

Senator Ataullahjan: No, thank you. I just wanted clarification of what you were saying. We're not talking about the Rohingyas, because that's a different issue.

Mr. Litalien: Two different issues.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: I have a second question for you, Mr. Litalien. Do you think Canada can provide support, or play some kind of role in diminishing inter-group tensions in Myanmar?

[English]

Mr. Litalien: That's a good question. Yes, I'm sure we could provide some support. We could provide an active role. The idea is always to act as — I would recommend that Canada be very careful on the way to approach the current government on how it wants to provide some support on that front, mainly because it's such a sensitive issue. Traditionally, Myanmar's government has been keen on dealing with the situation themselves and not so much having outsiders involved on those specific issues.

So I would say that, yes, we could provide a role, provided that there is an opening on the side of the Myanmar government. That would remain to be confirmed.

I didn't see that opening when I last visited, but as I said in my presentation, this is Southeast Asia; things change rapidly. We would have to go fishing to see if they would be open for that kind of diplomatic help.

Senator Housakos: Very interesting presentations from both of you. I've got a series of questions. My first one is for Mr. Litalien. I guess I'm going to try to bundle up three questions into one.

des fonctionnaires au Myanmar qui m'ont dit essayer très fort de prêter main-forte. Par ailleurs, il y a un manque de communication et d'instructions de la part des autorités en ce qui concerne la mise en œuvre de mesures allant dans le sens d'un engagement pour des discussions de bonne tenue entre les Rohingyas eux-mêmes.

Il se passe donc beaucoup de choses sur plusieurs fronts en ce qui concerne la question des Rohingyas. Ils ont été poursuivis pendant de nombreuses années. Selon différents rapports, on leur a refusé la reconnaissance nationale. On m'a dit que vous aviez pris connaissance d'un rapport d'Amnistie internationale, alors je ne sais pas exactement si vous souhaitez que je précise ma pensée à ce sujet.

Je crois qu'il s'agit de deux questions différentes : premièrement, la question des Rohingyas et, deuxièmement, celle de la construction du barrage hydroélectrique et du conflit armé entre les minorités et le gouvernement.

La sénatrice Ataullahjan : Non, merci. Je voulais seulement obtenir des clarifications au sujet de ce qui vous avez dit. Nous ne parlerons pas des Rohingyas, car il s'agit d'une autre question.

M. Litalien : Ce sont deux questions distinctes.

[Français]

La sénatrice Fortin-Duplessis : J'ai une seconde question à vous poser, monsieur Litalien. Pensez-vous que le Canada peut jouer un rôle d'accompagnateur ou un rôle quelconque pour diminuer les tensions interconfessionnelles en Birmanie?

[Traduction]

M. Litalien : C'est une bonne question. Oui, je suis convaincu que nous pourrions apporter une certaine forme de soutien. Nous pourrions jouer un rôle actif. L'idée consiste à toujours agir en ce sens... Je recommande que le Canada adopte une approche très prudente envers le gouvernement actuel au moment d'offrir son soutien à cet égard, surtout parce qu'il s'agit d'une question si délicate. Habituellement, le gouvernement du Myanmar tient beaucoup à s'occuper lui-même de ces conjonctures et se montre plutôt réfractaire à l'idée de voir des étrangers se mêler d'enjeux particuliers.

Je crois donc que nous pouvons effectivement jouer un rôle, pour peu que le gouvernement du Myanmar se montre ouvert à une telle éventualité, ce qui reste à confirmer.

Je n'ai pas senti cette ouverture la dernière fois que j'y suis allé, mais comme je l'ai dit dans mon exposé, il s'agit de l'Asie du Sud-Est, une région où les choses évoluent rapidement. Il faudrait sonder l'opinion là-bas pour voir si le gouvernement serait d'accord avec cette sorte d'aide diplomatique.

Le sénateur Housakos : Je vous remercie, tous les deux, pour vos exposés très intéressants. Ma première question s'adresse à M. Litalien. Je crois que je vais essayer de regrouper trois questions en une.

We all agree that Southeast Asia has experienced great economic growth and economic development over the past number of decades. I think, though, that we will all agree that, by and large, they haven't had a lot of success in dealing with the problem of poverty.

Would you be able to identify what countries in Southeast Asia have had more success than others in dealing with poverty?

In that same question, I'd like to look at the issue of human trafficking and the exploitation of women in their societies. What I'm trying to get at is that economic development, social development and political development don't always coexist in that part of the world in a neat way.

Would you be able to identify for us examples of countries that have taken their economic development and taken advantage of it in order to also speed up their social and political development to the point that would be acceptable for Western democratic countries like Canada? And if there are countries that haven't had that much success, which would they be?

Mr. Litalien: That's a lot of questions. It's very complex. I feel like my answer is going to be somehow biased. Some of the data we have that has looked at poverty reduction in the region has been mainly coming out from the ASEAN community, and they have been very adamant about the fact that every country has been very successful in reducing the amount of absolute poverty.

The question in my presentation was not so much "Okay, we've reduced absolute poverty, but we have a long way to go." Myanmar, Laos and Cambodia have a long way to go. The middle class has been growing in Thailand and Malaysia, although the problem is ethnicity and diversity. There is a growing concern from the Indian minority in Malaysia that has been left out of some political reforms lately — ones that have been advancing the Malay majority, which is about 60 per cent of the population there. So the Chinese and the Indians feel a little left out from the political and economic reforms being made in Malaysia. Their poverty is a concern — so much so that some of these minority groups have been emigrating from the country.

Despite the fact that Malaysia is considered to be an upper-income country, it is not as high as Singapore. I won't speak of Singapore, because the country has become more developed and is very capable of dealing with poverty issues. Brunei, also.

But if you're looking at areas where there is a lot of room for progress, Canadian norm included, those would be Laos, Cambodia, Myanmar, Vietnam and the Philippines, but the Philippines is progressing a lot. The Philippines has come a long way.

Nous sommes tous d'accord pour dire que l'Asie du Sud-Est a connu une croissance et un développement économique exceptionnels au cours des dernières décennies. Je crois cependant que nous conviendrons aussi que, de façon générale, la région n'a pas vraiment réussi à s'attaquer au problème de la pauvreté.

Pourriez-vous nous dire quels pays de l'Asie du Sud-Est ont le mieux réussi à s'occuper du problème de la pauvreté?

Dans la même foulée, j'aimerais avoir des données sur la question de la traite des personnes et de l'exploitation des femmes dans ces sociétés. Là où je veux en venir, c'est que le développement économique, le développement social et le développement politique ne font pas toujours bon ménage dans cette partie du monde.

Pouvez-vous nous donner des exemples de pays qui ont profité du développement de leur économie pour accélérer les réformes politiques et sociales au point de rendre ces aspects acceptables pour des pays occidentaux démocratiques comme le Canada? Et quels sont ceux qui auraient échoué en ce sens?

M. Litalien : Voilà beaucoup de questions en même temps. C'est très complexe. J'ai l'impression que ma réponse va être un peu partielle. Une partie des données que nous avons pour évaluer la réduction de la pauvreté dans cette région nous vient de la communauté de l'ANASE, qui s'est montrée très catégorique sur le fait que tous les pays avaient très bien réussi à faire reculer la pauvreté absolue.

L'idée véhiculée dans mon exposé, ce n'était pas de dire : « D'accord, nous avons fait reculer la pauvreté absolue, mais il nous reste encore beaucoup de chemin à parcourir. » Le Myanmar, le Laos et le Cambodge ont encore beaucoup de chemin à parcourir. La classe moyenne s'est développée en Thaïlande et en Malaisie, malgré les problèmes ethniques et de diversité. La minorité indienne en Malaisie est de plus en plus inquiète d'avoir été laissée à l'écart de certaines des réformes politiques qui ont été faites dernièrement — des réformes qui ont permis d'accorder une place plus importante à la majorité malaisienne, qui représente 60 p. 100 de la population. Les Chinois et les Indiens se sentent donc un peu tenus à l'écart des réformes économiques et sociales qui se jouent en Malaisie. La pauvreté est une source de préoccupation, à un point tel que certains de ces groupes minoritaires ont décidé d'émigrer.

Bien que l'on considère la Malaisie comme faisant partie des pays à revenu supérieur, les revenus n'y sont pas aussi élevés qu'à Singapour. Je ne parlerai pas de Singapour, car ce pays s'est considérablement développé et qu'il est maintenant tout à fait en mesure de s'attaquer aux problèmes liés à la pauvreté, ce qui est aussi le cas de Brunei.

Les pays où il y a beaucoup de progrès à faire — notamment selon les normes canadiennes — sont le Laos, le Cambodge, le Myanmar, le Vietnam et les Philippines, un pays qui, du reste, a fait d'importants progrès pour rattraper le retard considérable qu'il accusait.

The statistics are all showing a lot of progress in terms of fighting poverty, but there are a lot of areas of concern in terms of inequality gaps, and there is still absolute poverty in a lot of these countries, particularly Laos, Cambodia, Myanmar and Vietnam, regions that I talked about. Usually they are grouped together.

On the ASEAN website, these countries are usually considered independently because their economic development is coming along but not the same as Thailand, Singapore, Brunei, Malaysia and, to a certain extent, Indonesia. Indonesia has been making a lot of progress in terms of absolute poverty. I don't know if I'm answering your question somehow on the idea of poverty level.

Senator Housakos: Yes.

Mr. Litalien: What was your second question again?

Senator Housakos: My second question was with regard to human trafficking and exploitation of women in these countries. Is there a list of countries that have dealt with this issue in a better fashion than others? The ones that have, who are they? And the ones that haven't, who are they, in your opinion?

Mr. Litalien: In my opinion, Thailand has been very good at trying to engage in human trafficking issues. We can't put Canadian standards on this and push them on Southeast Asia. I would say that Thailand has been doing a good job. Malaysia somehow has been doing a good job as well, as has Singapore in terms of human trafficking. In the less performing ones, you're going to see the recurrent issue. Laos, Cambodia, Myanmar, Philippines and Indonesia would be somewhere in the middle. That's my opinion, which can be biased. I could provide you with some numbers on that if you would like, but gender and human trafficking are really connected.

For human trafficking it is hard to come up with hard-core, reliable statistics precisely because of its nature. In human trafficking, it's hard to point out where the victims are and what they're doing. That's the difficulty we have in terms of statistics. I know that Canada has been involved in funding certain NGOs in Southeast Asia to fight human trafficking.

Again I come back to Thailand. UNIFEN is located in Bangkok and has been strong in promoting the status of women and fighting human trafficking across the region. There are places for improvement everywhere you look in Southeast Asia. That's the easiest answer.

Senator Housakos: My next question is directed towards Mr. LaBelle. I appreciated your presentation. I love all these numbers because numbers tell all kinds of stories. I'm looking at Saskatchewan's success in exporting, in particular. I see you've quantified the amount exported to Central Asia, Southeast Asia,

Les statistiques indiquent que des progrès considérables ont été réalisés pour combattre la pauvreté, mais beaucoup d'aspects restent préoccupants sur le plan des inégalités, et l'on voit encore beaucoup de pauvreté absolue dans nombre de ces pays, comme au Laos, au Cambodge, au Myanmar et au Vietnam, dont j'ai parlé. Habituellement, il s'agit de régions limitrophes.

Sur le site web de l'ANASE, ces pays sont considérés à part; leur développement économique est sur la bonne voie, mais il n'est pas de la même ampleur que celui de la Thaïlande, de Singapour, de Brunei, de la Malaisie et, dans une certaine mesure, de l'Indonésie. L'Indonésie a réalisé d'importants progrès pour faire reculer la pauvreté absolue. Je ne sais pas si je réponds à votre question en ce qui concerne les niveaux de pauvreté.

Le sénateur Housakos : Oui.

M. Litalien : Quelle était votre deuxième question?

Le sénateur Housakos : Ma deuxième question portait sur la traite des personnes et l'exploitation des femmes dans ces pays. Y a-t-il des pays qui se sont mieux débrouillés que d'autres à ce chapitre et, le cas échéant, lesquels? Selon vous, quels sont ceux qui n'ont pas fait de progrès dans ce dossier?

M. Litalien : Selon moi, la Thaïlande a très bien réussi à s'attaquer au problème de la traite des personnes. Nous ne pouvons pas jauger la situation en Asie du Sud-Est en fonction des normes canadiennes en la matière. Je dirais que la Thaïlande fait du bon travail. La Malaisie aussi fait, en quelque sorte, du bon travail dans ce dossier, comme c'est le cas pour Singapour. Ceux qui font moins bonne figure démontrent une certaine récurrence des problèmes. Le Laos, le Cambodge, le Myanmar, les Philippines et l'Indonésie ont fait des progrès moyens à cet égard. C'est mon opinion et elle n'est peut-être pas objective. Si vous le voulez, je peux vous trouver des statistiques à ce sujet, mais l'inégalité entre les sexes et la traite des personnes sont intimement liées.

En raison de la nature même de cette activité, il est difficile de trouver des statistiques révélatrices et fiables sur la traite des personnes. Il est difficile de trouver les victimes qui la font et de savoir ce qui se passe exactement, ce qui rend ardue la production de statistiques. Je sais que le Canada a participé au financement de certaines ONG qui combattent la traite des personnes en Asie du Sud-Est.

Mais laissez-moi ajouter quelque chose au sujet de la Thaïlande. L'organisme United Nations Development Fund for Women, l'UNIFEN, a ses bureaux à Bangkok et il travaille très fort pour faire reconnaître le statut de la femme et combattre la traite des personnes dans toute cette région. En Asie du Sud-Est, où que vous posiez les yeux, il y a moyen de faire mieux. C'est la réponse la plus facile.

Le sénateur Housakos : Ma prochaine question s'adresse à M. LaBelle. Votre exposé m'a beaucoup plu. J'aime tous ces chiffres, car les chiffres peuvent nous raconter toutes sortes d'histoires. Je regarde notamment le succès qu'a eu la Saskatchewan en matière d'exportation. Je vois que vous avez

Northeast Asia and China. If I do a quick calculation, and correct me if I am wrong, it comes to \$6.5 billion in total trade that Saskatchewan does with this whole Asian area. Is that correct?

Mr. LaBelle: Yes, you are correct, give or take a couple billion.

Senator Housakos: About 20 per cent of Saskatchewan's exports go to that part of the world. Your other chart breaks down the actual areas where Saskatchewan is exporting energy, food, potash, manufacturing and uranium. It always strikes me when it comes to manufacturing and the service sectors that Canada doesn't seem to penetrate those areas as well as we do in Europe, the U.S. and other parts of the world, including South America. Energy, food and potash are commodities and resources, which are more about what we have rather than what we make or manufacture. As long as you have an economy that's able to absorb all these resources, you'll be able to sell them.

If we're going to take our relationship to the next level in that part of the world, we have to see what and compare. I'd like to know your opinion. You might have this answer and you might not. What are the Americans, the Europeans and the Australians trading in Southeast Asia and Northeast Asia above and beyond resources and commodities? Like I said, every part of the world that has some sort of commodity will sell it where there's a need for it and the market has a demand for it. What do the Americans sell in order to get their numbers so much astronomically higher than ours? They must be selling above and beyond energy, food, and potash, I assume, to get the numbers they have.

Mr. LaBelle: I guess it's a broad question, but if I could, I'll just drill down Saskatchewan numbers. The numbers for food are \$11 billion, and canola was \$4 billion of that. Of that \$4 billion, half of it was crude canola oil that we crushed here and sent out as a product. That's an example of value-added that we never had 20 years ago, when we had only one canola crush plant. Today we have six plants in the province and all of them are in expansion mode. In the next five to six years, we'll probably crush 80 per cent of our canola. We won't be shipping canola as a commodity but rather as a finished product. From crude, of course, come all the other variables, such as salad dressing or margarine. That's part and parcel of the process.

quantifié les exportations destinées à l'Asie centrale, l'Asie du Sud-Est, l'Asie du Nord-Est et la Chine. Si je fais un calcul rapide — et corrigez-moi si je me trompe —, le commerce total de la Saskatchewan avec tous ces pays d'Asie se chiffre à 6,5 milliards de dollars, n'est-ce pas?

M. LaBelle : Oui, vous avez raison, à un ou deux milliards près.

Le sénateur Housakos : Environ 20 p. 100 des exportations de la Saskatchewan aboutissent dans cette partie du monde. Votre autre tableau illustre les régions précises où la Saskatchewan exporte son énergie, ses produits alimentaires, sa potasse, ses produits manufacturés et son uranium. Je suis toujours surpris de voir que le secteur manufacturier et le secteur des services du Canada ne semblent pas arriver à percer ces marchés aussi bien que ceux de l'Europe, des États-Unis et d'autres parties du monde, dont l'Amérique du Sud. L'énergie, les aliments et la potasse sont des produits de base et des ressources naturelles que nous possédons par opposition à ce que nous fabriquons. Aussi longtemps qu'il y aura une économie qui pourra absorber toutes ces ressources, nous serons en mesure de les vendre.

Si nous voulons intensifier les relations d'un cran dans cette partie du monde, nous devons trouver ce qu'il convient de vendre et faire des comparaisons. J'aimerais avoir votre opinion à ce sujet. Vous avez peut-être la réponse ou vous ne l'avez peut-être pas. Qu'est-ce que les Américains, les Européens et les Australiens vendent en Asie du Sud-Est et en Asie du Nord-Est à part des ressources naturelles et des produits de base? Comme je l'ai dit, toute région du monde qui a un quelconque produit de base réussira à l'écouler là où on en aura besoin et aussi longtemps qu'il y aura une demande. Qu'est-ce que les Américains vendent là-bas pour obtenir des résultats extrêmement meilleurs que les nôtres? Je présume qu'ils n'ont pas obtenu de tels résultats en se contentant de vendre de l'énergie, des produits alimentaires et de la potasse.

M. LaBelle : Je crois que c'est une question très vaste. Si vous me le permettez, je vais plutôt décortiquer les statistiques pour la Saskatchewan. Les exportations de produits alimentaires atteignent 11 milliards de dollars, dont 4 milliards de dollars en canola. De cette somme, la moitié était pour de l'huile de canola brute fabriquée ici et vendue là-bas en tant que produit. Voilà un exemple de valeur ajoutée qui n'existait pas il y a 20 ans, alors que nous n'avions qu'une seule usine de broyage. La province compte maintenant six de ces usines et elles sont toutes en pleine expansion. D'ici cinq ou six ans, nous broierons probablement 80 p. 100 de notre canola. Nous n'exporterons plus le canola comme denrée, mais comme produit fini. Et, bien sûr, à partir de l'huile brute, il y a une foule de combinaisons possibles, comme la vinaigrette ou la margarine. C'est une partie intégrante du processus.

We have lots of examples. Red lentils are another example. We peel them, bag them and ship them around the world. So we do a lot of processing here. You can't look at \$11 billion for food and assume that's 100 per cent commodity-based because it's not.

In terms of what our American friends do, in fairness, when Boeing sells a fleet of aircraft to one of the airlines in Malaysia, it's a \$7-billion deal. Some of these numbers are astronomical, and we're just not in that game.

Where we compete with Americans, we do very well. Again, I mentioned the manufacturing side in Saskatchewan. We're very strong in agricultural manufactured products and we're very strong in the mining sector of the industry that we call the "ancillary industry" that supports mining. For instance, I gave you some numbers for Chile and Peru. Almost all of that is in the mining sector and the ancillary manufactured product that we put into that marketplace.

Out of respect for Australia, they are very aggressive in the marketplace in this part of the world almost entirely in the commodity business, whether grains or mineral products, for example, iron ore, which is one of the major exports of Australia. I would argue that we're quite ahead of a number of those countries in those markets. On the food side, the one that is quite remarkable is New Zealand. In New Zealand, 30 years ago their entire agricultural community was bankrupt. The government of the day had no choices so they eliminated completely the support systems.

I'll give you a small example that most Canadians aren't aware of. We're very proud of our potash. We export \$5.8 billion in potash around the world. We're the world's leading exporter of potash.

In 2013, New Zealand exported \$13.7 billion in dairy product. That's C\$12.7 billion. This isn't milk, per se. These are multiple products related to dairy. I'll tell you one of the things we do at STEP. When we're in any market anywhere in the world, the first thing we do is go to the local grocery store to see what's on the shelf and to see what people's buying habits are.

If we're in China looking at the shelf, it's usually UV treated milk from New Zealand or France. For all the dairy products collectively, whether it's product for ice cream and so on, New Zealand is the most influential country in that part of the world. In that example, you're right: Those would be defined as value-added products as opposed to commodity-based products.

Il y a beaucoup d'exemples. Les lentilles rouges en sont un autre. Nous les pelons, les mettons en sac et les expédions dans le monde entier. Alors, il y a beaucoup de transformation qui se fait ici. Vous ne pouvez pas présumer que les 11 milliards de dollars de produits alimentaires ne sont que des denrées de base, car ce n'est pas le cas.

Quant à savoir ce que font nos amis américains, il faut reconnaître bien humblement que lorsque Boeing vend une flotte d'aéronefs à la Malaisie, il s'agit d'un marché de 7 milliards de dollars. Certains de ces chiffres sont astronomiques, mais nous ne sommes tout simplement pas de la partie.

Là où nous arrivons à concurrencer les Américains, nous avons de très bons résultats. Encore une fois, j'ai parlé du secteur manufacturier de la Saskatchewan. Nous sommes très forts dans les produits agricoles manufacturés et dans ce que nous appelons « l'industrie auxiliaire », ce secteur minier de l'industrie qui soutient l'exploitation minière. Par exemple, je vous ai donné des chiffres pour le Chili et le Pérou. La presque totalité de ces montants est attribuable au secteur minier et aux produits manufacturés auxiliaires que nous mettons sur ces marchés.

L'Australie est, quant à elle, très dynamique sur les marchés de cette partie du monde, et elle exporte presque entièrement des denrées de base, soit des céréales ou des produits miniers — par exemple, le minerai de fer, qui est l'un des principaux produits d'exportation. J'aurais tendance à croire que nous devançons ces pays sur ces marchés. Au chapitre des produits alimentaires, le pays qui se démarque est la Nouvelle-Zélande. Il y a 30 ans, toute la communauté agricole de la Nouvelle-Zélande était en faillite. Le gouvernement de l'époque n'a pas eu le choix : il a dû éliminer complètement tous les systèmes de soutien.

Je vais vous donner un petit exemple, une situation que la plupart des Canadiens ignorent. Nous sommes très fiers de notre potasse. Nous exportons 5,8 milliards de dollars de potasse dans le monde entier. Le Canada est le plus grand exportateur de potasse au monde.

En 2013, la Nouvelle-Zélande a exporté 13,7 milliards de dollars de produits laitiers, soit 12,7 milliards en dollars canadiens. Il ne s'agit pas de lait proprement dit, mais bien d'une multitude de produits fabriqués à partir du lait. L'une des choses que les représentants de notre organisme font lorsqu'ils sont sur des marchés, n'importe où dans le monde, c'est qu'ils se précipitent dans les épiceries locales pour voir ce qui se trouve sur les étagères et prendre connaissance des habitudes d'achat des habitants.

En Chine, le lait qui se retrouve sur les étagères est habituellement du lait traité aux rayons ultraviolets en provenance de la Nouvelle-Zélande ou de la France. En ce qui concerne les produits laitiers — tous les produits confondus, y compris la crème glacée — la Nouvelle-Zélande est le pays qui a le plus d'influence dans cette région du monde. Dans cet exemple, vous auriez raison : il s'agirait de produits à valeur ajoutée plutôt que de produits de base.

Senator Ataulhjan: My question is for Professor Litalien. With regard to different religions and ethnicity, Singapore could be considered a model of tolerance. What is Singapore doing that's different? Could other countries in the region learn from Singapore's example?

Mr. Litalien: My easy answer to that is the history. What Singapore is doing that the other ones are not doing is related to their history. It hasn't been marked as much by colonialism and colonial institutions as other countries in Southeast Asia have been. It's just the way that it has been dealing with it. On the one hand, in the literature you have the idea that it was more homogeneous, as there was a high percentage of Chinese people. Traditionally, the Chinese in the region had an amalgamation of various faiths. This is what I mean by history, that idea that came along. They've been very successful. The legacy in Singapore has not been as bad as in Malaysia, where the British had a lot of Indian and Chinese come in. Sixty per cent of the population in Malaysia were left out of key administrative roles and key business positions. When the Brits left, they left an ethnic divide there that prioritized business in Malaysia in terms of the Chinese and Indians. Once they got independence, the Malaysian government reversed that tendency and had policies that advantaged the Malaysians rather than the Chinese and the Indians.

In Singapore that kind of policy was not needed because they didn't have the same legacy in Singapore as in Malaysia. I think that, as a model, it would be very difficult to export because I want to say that Singapore is unique in terms of, first of all, you can look at the economic development. It's more developed than in Canada, to a certain extent. The wealth has been spread, I would say, to groups equally, to a certain extent, in Singapore; whereas in Malaysia, the ethnic divide, in terms of wealth redistribution, has been growing, and so it's difficult to take that model and export it.

It's like saying, well, the peace talks happening with the Moros in the Philippines in 2012, that model of autonomy that is given to them now could be exported to the southern three provinces in Thailand, where there's been ongoing unrest. My answer to that is it's not that easy. It's the same thing with economic investment in the region. It needs to be case by case. It needs to respect the history, colonial heritage, and it needs to respect the idea that economic developments are not happening across the board the same way.

That's why it's a very complex issue. Southeast Asia will not be solved by this one-model-fits-all approach. It will definitely be a team of consultation firms or experts going there and working with local people and coming up with a possible solution.

My answer is I don't think it would work, in short.

La sénatrice Ataulhjan : Ma question s'adresse à M. Litalien. Sur le plan de la cohabitation des différentes religions et de l'ethnicité, Singapour pourrait être prise comme modèle de tolérance. Qu'est-ce qui fait que Singapour se distingue à ce chapitre? Les autres pays de la région pourraient-ils s'inspirer de son exemple?

M. Litalien : Ce qui a fait la différence, c'est l'histoire. C'est à cause de raisons historiques que Singapour fait des choses que les autres pays ne font pas. Elle n'a pas été marquée autant par le colonialisme et les institutions coloniales que celle d'autres pays de l'Asie du Sud-Est. C'est seulement la façon dont les choses ont tourné. Les écrits donnent l'impression que la population était plus homogène, mais elle comptait un grand nombre de Chinois. Traditionnellement, les Chinois qui vivaient dans la région avaient un amalgame de diverses religions. C'est ce que je veux dire par l'histoire, cette idée qui a fait son chemin. Ils ont très bien réussi. Singapour n'a pas hérité d'un fardeau aussi lourd que celui de la Malaisie, où les Britanniques ont amené un grand nombre d'Indiens et de Chinois. Soixante pour cent de la population de Malaisie ont été écartés des rôles administratifs importants, et également des postes opérationnels importants. Lorsque les Britanniques sont partis, ils ont laissé, en Malaisie, un clivage ethnique qui priorisait les activités des Chinois et des Indiens. Et une fois l'indépendance acquise, le gouvernement de la Malaisie a inversé cette tendance et a adopté des politiques qui favorisaient les Malaisiens plutôt que les Chinois et les Indiens.

À Singapour, ce type de politiques n'était pas nécessaire, car le pays n'avait pas hérité du même fardeau que la Malaisie. Je crois que ce modèle serait difficile à exporter, car j'aimerais souligner que Singapour est unique, tout d'abord, sur le plan du développement économique. Dans une certaine mesure, il y a plus de développement économique qu'au Canada. À mon avis, à Singapour, jusqu'à un certain point, la richesse a été répartie plus équitablement entre les groupes, alors qu'en Malaisie, le clivage ethnique s'est intensifié en ce qui concerne la redistribution de la richesse, et il est donc difficile d'exporter ce modèle.

C'est comme si on prenait les négociations de paix qui se sont déroulées avec les Moros aux Philippines en 2012 et qu'on proposait d'exporter ce modèle d'autonomie aux trois provinces du Sud de la Thaïlande, où l'agitation est constante. Je répondrais que ce n'est pas si facile. C'est la même chose avec l'investissement économique dans la région. Chaque cas doit être évalué. Il faut respecter l'histoire, l'héritage colonial et l'idée que le développement économique ne se fait pas de la même façon partout.

C'est pourquoi c'est un enjeu aussi complexe. Les enjeux de l'Asie du Sud-Est ne seront pas résolus avec une approche universelle. Il faudra certainement qu'une équipe de firmes ou d'experts en consultation se rende sur les lieux et collabore avec la population locale pour trouver une solution.

En résumé, je ne crois pas que cela fonctionnerait.

Senator Ataullahjan: Mr. LaBelle, what has been your experience with regard to red tape, delays and corruption with your economic partners in the region? Do you find that there are a lot of delays, red tape and corruption? We keep hearing about how in some of these countries there is a lot of corruption.

Mr. LaBelle: It's an ongoing question. If you remember, I mentioned about teaching our clients about currency and culture. When we talk about the culture, we talk about the culture of negotiation. I would argue that Southeast Asia is quite tame compared to a number of different parts of the world we deal in, particularly a lot of the CIS countries; we have some interesting challenges there. We have some very specific challenges in India, as an example, but I would argue that collectively in Southeast Asia we do quite well there.

Senator D. Smith: I've enjoyed both presentations, but I think I'm going to direct my question to Mr. LaBelle. I confess I'm a Toronto guy — I even live on Bay Street — but my mother-in-law came from North Battleford, so I have been listening to Saskatchewan stories for many years.

My question is priorities. These numbers you gave us are really quite awesome in terms of the growth rate of your exports to Asia. They are incredible. What I'm wondering is to what extent there are two or three things that Ottawa can do that can really help increase these numbers even further. You have talked about a number of suggestions. What would be the top two or three things that Ottawa could do to help further increase these numbers?

Mr. LaBelle: I appreciate that. The first question is the issue we are having with logistics. I don't think people in Eastern Canada understand the issue, how grave it is. It is our Achilles heel. Our ability to get product to port and to ship it globally is a huge issue for us.

To give you an example, to put red lentils in a 20-foot container and ship it from Regina to Chittagong in Bangladesh is a science to be able to do that. Now do it 25,000 times, and you can get a sense of how large the problem is.

We have a system where our railways are not serving us well. We have to figure out how to do it, and quite frankly we may need some bold reaction from the federal government of Canada to understand that this is big.

Because again, senator, our potash companies — forget about new greenfield start-ups — our existing potash companies have spent in the order of \$8 billion or \$10 billion to triple their capacity; so we have all types of global capacity. We know how to find the customers globally. Our Achilles heel will be logistics, and number two, as I mentioned in my presentation, is the Global Markets Action Plan. We absolutely are a huge fan of Minister Fast and his global travels; we support that because we do that as

La sénatrice Ataullahjan : Monsieur LaBelle, quelle a été votre expérience en ce qui a trait à la bureaucratie, aux délais et à la corruption avec vos partenaires économiques dans la région? Trouvez-vous qu'il y a de nombreux délais, et beaucoup de bureaucratie et de corruption? Nous entendons souvent parler de la corruption qui règne dans certains de ces pays.

M. LaBelle : C'est une question récurrente. J'ai mentionné qu'il était important d'enseigner à nos clients certaines notions liées à la monnaie et à la culture. Lorsque nous parlons de culture, il s'agit de la culture de la négociation. Je dirais que l'Asie du Sud-Est est très tranquille comparativement à plusieurs parties du monde où nous menons nos activités, surtout dans de nombreux pays de la CEI, où nous faisons face à certains défis intéressants. Nous sommes confrontés à des défis très pointus en Inde, par exemple, mais je dirais qu'en général, les choses vont bien dans l'Asie du Sud-Est.

Le sénateur D. Smith : J'ai aimé les deux exposés, mais je crois que je vais poser ma question à M. LaBelle. Je dois avouer que je suis un gars de Toronto — je vis même sur la rue Bay —, mais ma belle-mère vient de North Battleford, et j'entends donc des histoires de la Saskatchewan depuis des années.

Ma question concerne les priorités. Les chiffres que vous nous avez donnés sur le taux de croissance de vos exportations en Asie sont très impressionnants. Ils sont même incroyables. Toutefois, j'aimerais savoir s'il y a deux ou trois choses qu'Ottawa pourrait faire pour vous aider à augmenter ces chiffres. Vous avez parlé de plusieurs suggestions. Quelles seraient les deux ou trois choses les plus importantes qu'Ottawa pourrait faire pour vous aider à faire grimper ces chiffres?

M. LaBelle : Merci d'avoir posé la question. La première partie de la question concerne nos problèmes de logistique. Je ne crois pas que les gens de l'est du Canada comprennent ces problèmes ou qu'ils saisissent à quel point ils sont réels. C'est notre talon d'Achille. Notre capacité d'acheminer les produits à un port et de les envoyer par bateau partout dans le monde représente un énorme problème pour nous.

Par exemple, pour mettre des lentilles rouges dans un conteneur de 20 pieds et l'envoyer de Regina à Chittagong, au Bangladesh, il faut des connaissances très poussées. Faites-le 25 000 fois, et cela vous donne une idée de la gravité du problème.

Nous avons un système dans lequel nos chemins de fer ne nous servent pas adéquatement. Nous devons trouver une façon d'y arriver, et bien honnêtement, il pourrait être nécessaire que le gouvernement du Canada réagisse fortement pour comprendre à quel point il s'agit d'un énorme problème.

Car encore une fois, sénateur, nos entreprises de potasse existantes — oubliez les nouvelles entreprises en démarrage — ont dépensé de 8 à 10 milliards de dollars pour tripler leur capacité. Nous avons donc tous les types de capacité mondiale. Nous savons comment trouver des clients à l'échelle internationale. Notre talon d'Achille est la logistique, et notre deuxième faiblesse, comme je l'ai mentionné dans ma présentation, est le Plan d'action sur le commerce mondial. Nous appuyons absolument le

well. But I would argue that the Canadian Trade Commissioner Service needs to stop talking about activities. They need to start talking about facilitating transactions, finding buyers, working with us to qualify them and to work with the opportunity.

Those are the two areas where I think we need to have some aggressive federal influence.

Senator D. Smith: Thank you for emphasizing that. I think we should make note of that in our report.

[Translation]

Senator Robichaud: Mr. Litalien, if I understood correctly, you said that there were places where the daily wage was \$1.25. Did I understand that correctly?

[English]

Mr. Litalien: No, no, I just pointed out the \$1.25 poverty line as a measure for the ASEAN. For example, how do they measure who is above that and who is below that poverty line in order to come up with their statistics? I was simply acknowledging the fact they were using similar methodology that we would be using here in Canada, for example. That's all.

Senator Robichaud: What is the figure they are using? Is it \$1.25 a day?

Mr. Litalien: It's \$1.25 a day, correct.

Senator Robichaud: There is a long way to go there, isn't there?

Mr. Litalien: Oh, yes, definitely. In Myanmar, you can find people living on as low as, I'd say — depending on the country you're visiting, people are living and sometimes they can't make ends meet — the equivalent of C\$10 a week, but then the cost of living is very low in Myanmar.

It would be country by country. Again, it's very difficult to come up with an overall figure. I can say overall there is a decline in poverty all across the region. All Southeast Asian countries are trying to aim to realize the Millennium Development Goal.

They are saying they are on a good track. They are saying they're progressing, but financially on the ground there is a huge discrepancy between Myanmar, for example, and Singapore; and this is in comparison, right? On the one hand, you might have, for example, a country where there is the equivalent of C\$2,000 a year; and on the other hand, you might have C\$40,000 a year.

Welcome to the region of contrast. Again, pointing out to diversity. To have a different team for every area you will be going into, that's again underlining what I was saying in my presentation.

ministre Fast et ses voyages mondiaux; nous les appuyons, car nous faisons la même chose. Toutefois, je dirais que le Service des délégués commerciaux du Canada doit cesser de parler d'activités. Ses membres doivent commencer à parler de la façon de faciliter les transactions, de trouver des acheteurs, de collaborer avec nous pour qu'ils soient admissibles et de saisir les occasions qui se présentent.

Il y a deux domaines dans lesquels, à mon avis, il est nécessaire d'avoir une influence fédérale énergique.

Le sénateur D. Smith : Merci de mettre l'accent là-dessus. Je crois que nous devrions noter cela dans notre rapport.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Monsieur Litalien, vous avez dit, si j'ai bien compris, qu'il y avait des endroits où le salaire quotidien, pour une journée, était de 1,25 \$. Est-ce que j'ai bien compris?

[Traduction]

M. Litalien : Non, non, j'ai seulement souligné le seuil de pauvreté de 1,25 \$ comme mesure pour l'ANASE. Par exemple, comment l'association mesure-t-elle qui est au-dessus et qui est en dessous du seuil de pauvreté pour produire ses statistiques? Je reconnaissais seulement qu'elle utilise une méthodologie similaire à celle que nous utiliserions au Canada. C'est tout.

Le sénateur Robichaud : Quelle donnée utilise-t-elle? Est-ce 1,25 \$ par jour?

M. Litalien : Oui, c'est 1,25 \$ par jour. C'est exact.

Le sénateur Robichaud : Il y a beaucoup à faire pour se rendre là, n'est-ce pas?

M. Litalien : Oh oui, certainement. Au Myanmar, il y a des gens qui vivent — cela dépend également du pays que vous visitez, car des gens survivent parfois sans pouvoir joindre les deux bouts — avec un salaire équivalant à 10 \$ CAN par semaine, mais il ne faut pas oublier que le coût de la vie est très bas au Myanmar.

Cela dépend de chaque pays. Encore une fois, il est très difficile de broser un tableau général. Je dirais que dans l'ensemble, la pauvreté est à la baisse dans toutes les régions. Tous les pays tentent d'atteindre l'Objectif du Millénaire pour le développement.

Ils disent qu'ils sont sur la bonne voie et qu'ils font des progrès, mais sur le plan financier, sur le terrain, il y a d'énormes différences entre le Myanmar et Singapour, par exemple. Et c'est en comparaison, n'est-ce pas? D'un côté, vous avez un pays où il y a l'équivalent de 2 000 \$CAN par année, et de l'autre, un pays avec l'équivalent de 40 000 \$CAN par année.

Bienvenue dans la région des contrastes. Encore une fois, cela ramène à la diversité et à ce que je tentais de faire valoir dans mon exposé, c'est-à-dire qu'il vous faudra envoyer une équipe différente dans chaque région où vous vous rendrez.

The Deputy Chair: I would like to thank the witnesses on behalf of the senators here on the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade. We know how busy you are, and we appreciate your expert testimony. I am sure it will show up in our report when we publish it.

Thank you again on behalf of everyone here.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, March 6, 2014

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 10:30 a.m. to study security conditions and economic developments in the Asia-Pacific region, the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters; and for the consideration of a draft budget.

Senator A. Raynell Andreychuk (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Honourable senators, today the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade is continuing its study on security conditions and economic developments in the Asia-Pacific region, the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters.

In our first session this morning I'm very pleased to have before us by video conference, Professor Dominique Caouette, Associate Professor, Department of Political Science, University of Montreal. Welcome. I see a nod so we have a connection by video conference.

Before us in person is Mr. Denis Côté, Coordinator, Asia-Pacific Working Group of the Canadian Council for International Co-operation; and Ms. Karen McBride, President and CEO of the Canadian Bureau for International Education.

I'm very pleased that you have responded to our request and we look forward to your presentations. We have questions at the end. We're going to be on limited time, so I would ask for the opening statements and I will go to Mr. Caouette first.

Dominique Caouette, Associate Professor, Department of Political Science, Director, CETASE (centre for East Asian studies), Coordinator, REDTAC (network for studies in transnational issues and collective action), University of Montréal, as an individual: Thank you for having me over. I would like to emphasize that the region is a very dynamic and fascinating one.

Le vice-président : J'aimerais remercier les témoins au nom des sénateurs du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international. Nous savons à quel point vous êtes occupés, et nous vous sommes reconnaissants de votre témoignage d'experts. Je suis sûr qu'il va se retrouver dans notre rapport lorsque nous le publierons.

J'aimerais encore une fois vous remercier au nom de tous ceux qui ont participé à la réunion.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 6 mars 2014

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, pour effectuer l'étude sur les conditions de sécurité et les faits nouveaux en matière d'économie dans la région de l'Asie-Pacifique, leurs incidences sur la politique et les intérêts du Canada dans la région, et d'autres questions connexes; ainsi que pour examiner une ébauche de budget.

La sénatrice A. Raynell Andreychuk (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs, le Comité sénatorial permanent des affaires internationales et du commerce international poursuit aujourd'hui son étude sur les conditions de sécurité et les faits nouveaux en matière d'économie dans la région de l'Asie-Pacifique, leurs incidences sur la politique et les intérêts du Canada dans la région et d'autres questions connexes.

Au cours de la première partie de la séance, nous aurons le plaisir d'entendre, par l'entremise d'une vidéoconférence, M. Dominique Caouette, professeur agrégé au Département de science politique de l'Université de Montréal. Bienvenue. Je vois que vous hochez de la tête; la connexion par vidéoconférence fonctionne donc.

Nous avons ici devant nous M. Denis Côté, coordonnateur du Groupe de travail de l'Asie-Pacifique du Conseil canadien pour la coopération internationale, et Mme Karen McBride, présidente et chef de la direction du Bureau canadien de l'éducation internationale.

Je suis ravie que vous ayez répondu à notre invitation, et nous sommes impatients d'entendre vos témoignages. Nous vous poserons des questions à la fin. Comme le temps nous est compté, je vous demanderais de faire vos exposés, en commençant par M. Caouette.

Dominique Caouette, professeur agrégé, Département de science politique, directeur, Centre d'études de l'Asie de l'Est (CETASE), coordonnateur du Réseau d'études des dynamiques transnationales et de l'action collective (REDTAC), Université de Montréal, à titre personnel : Merci de m'avoir invité à témoigner. J'aimerais faire remarquer que la région est très dynamique et fascinante.

[Translation]

Thank you again for the invitation. The first thing I would like to stress is that the region is in a state of significant flux. The region is at a boiling point because it is located between two giants, India and China, and is being courted by them both.

The second thing to point out is that I have been asked to talk about four states: Burma, Indonesia, the Philippines and Singapore. That is fascinating in itself because we are dealing with two polar extremes. At one extreme, we have Burma, with a per capita income of \$1,300 and at the other extreme we have Singapore with a per capita income of \$55,000. That is more than Canada, with a per capita income of \$52,000. Singapore is in a postmodern period, the third industrial revolution, while Burma is a country undergoing a major process of economic and political development. Between the two, we have the Philippines, with a per capita income of \$2,700 and Indonesia at \$3,790.

These are emerging countries. We talk of them now as the two new emerging powers of Southeast Asia. Indonesia has more than 250 million inhabitants, the most populous Muslim country in the world. The Philippines has a population of more than 110 million. They are quite fascinating countries, because they really are at a boiling point.

I think it is important to talk about what the four countries have in common: they are all multicultural states. The states were conceived on a basis of multiculturalism. The major challenges that the four states are facing, whatever their levels of economic and political development, have to do with the way in which they accommodate and live with that cultural diversity.

In Burma, of course, you have the Bamar, but you also have a multiplicity of ethnic groups. In the Philippines, more than 70 languages are spoken and, in Indonesia, more than 180 languages. In Singapore, the Chinese majority coexists with a Malay minority and an Indian minority. So the two regions are marked by the challenges of coexistence and economic development.

My second comment by way of introduction is to point out that these countries are going through fascinating processes of democratization at different levels. Singapore has held elections since its independence in 1965. The same party, the People's Action Party, has won each election. We are very familiar with Lee Kuan Yew, the leader of Singapore during the economic boom. The same party has always been in power. There are elections every four years; they are held regularly, supposedly democratically, and it seems that there is a pact between the people and the state: economic growth in exchange for a vote for the party in power.

The challenge for Singapore and Malaysia, which are next-door neighbours, is that they were together for a year and a half at the time of independence, before they became two separate states.

[Français]

Je vous remercie à nouveau pour l'invitation. Le premier élément sur lequel j'aimerais insister, c'est que la région est en pleine mutation. C'est une région située entre deux géants, l'Inde et la Chine, qui est en pleine ébullition et qui est courtisée tant par la Chine que par l'Inde.

Le deuxième élément à souligner, c'est qu'on m'a demandé de parler de quatre États : la Birmanie, l'Indonésie, les Philippines et Singapour. C'est tout à fait fascinant, parce qu'il s'agit sur un pôle de deux extrêmes : d'un côté la Birmanie, qui a un revenu de 1 300 \$ par personne, et, à l'autre extrémité, Singapour, qui a un revenu de 55 000 \$ par personne. C'est plus que le Canada qui avait un revenu de 52 000 \$ par personne. C'est un pays qui est dans la postmodernité, la troisième révolution industrielle, Singapour, quant à la Birmanie, c'est un pays qui est en plein processus de développement économique et politique. Entre les deux, on a les Philippines, avec 2 700 \$ de revenu par personne et l'Indonésie, avec 3 790 \$.

Ce sont des pays en émergence. On parle maintenant de ces deux pays comme des nouvelles puissances émergentes de l'Asie du Sud-Est : l'Indonésie avec plus de 250 millions d'habitants, qui est le pays musulman le plus peuplé au monde, et les Philippines avec une population de plus de 110 millions. Ce sont des États tout à fait fascinants, car ils sont en pleine ébullition.

Ce qu'il y a de commun entre ces quatre États, et je pense qu'il est important d'en parler, c'est que ce sont quatre pays qui sont des États multiculturels. Ces États ont été imaginés sur une base multiculturelle. Les grands défis qui confrontent les quatre États, peu importe leurs niveaux de développement économique et politique, c'est la façon d'accommoder et de vivre avec cette diversité culturelle.

En Birmanie, on a, bien entendu, les Birmans, mais aussi une multitude de groupes ethniques. Aux Philippines on parle plus de 70 langues, en Indonésie, plus de 180 langues. Singapour coexiste avec une majorité chinoise, une minorité malaise et aussi une minorité d'origine indienne. Donc le défi de la coexistence et du développement économique marque ces deux régions.

Ma deuxième remarque d'introduction est de préciser que ce sont des pays qui sont dans des processus de démocratisation intéressants et à différents niveaux. Singapour a organisé des élections depuis son indépendance en 1965. À chaque élection, c'était toujours le même parti, le People's Action Party, qui a remporté les élections. On connaît bien Lee Kuan Yew, le dirigeant de Singapour pendant le boum économique. C'est toujours le même parti qui est au pouvoir. Il y a des élections, tous les quatre ans, qui sont régulières et dites démocratiques où il semble y avoir un pacte entre la population et l'État : croissance économique en échange d'un vote au parti au pouvoir.

Le défi pour Singapour et la Malaisie, le voisin d'à côté, c'est qu'ils ont été ensemble durant un an et demi au moment de l'indépendance avant de devenir deux États séparés. Il y a un

There is a major movement called Bersih 2.0. Bersih means "clean," "cleaning." So the movement wants more democratic elections in Malaysia. We can expect a similar process in Singapore and we may well now wonder whether, given the standard of living, the people may begin to demand more political and social freedom. After all, it is still a semi-authoritarian state.

In Indonesia and the Philippines, there have been significant democratization processes. For the Philippines, it happened in the late 1980s, in 1986, with what was called People's Power, a popular revolution when people took to the streets. This was the forerunner of what we saw in the Middle East and the Maghreb two years ago, the so-called "Arab Spring." It was the same kind of movement; it brought people out into the streets demanding more democracy after 20 years of dictatorship under President Ferdinand Marcos. Since then, the democracy has been fragile: they have elections all the time, but, on three occasions, the people have taken to the streets to demand that the president be deposed.

Currently, the Philippines has one challenge of consolidating democracy and another challenge of economic development because, in the Philippines, production is made possible by its overseas workforce. Ten or eleven million Filipinos work overseas, a diaspora that sends back \$21 billion each year. That is more than all the international aid and more than most of the Philippines' trade. The people are sending home the money they make.

In Indonesia, the democratic transition started in 1997-98. That was the end of the Suharto regime. The regime collapsed during the economic crisis because there was a huge amount of corruption. Ever since, Indonesia has been a kind of rare bird, because currently we are seeing relatively democratic elections. For a long time, it was thought that the military would retake power, but that has not been the case. The military seems ready to work with the current political regime. There will be new elections this year. This is an important transition. The dynamic mayor of Jakarta is expected to run for office. But there is a fly in the ointment: former military people with ties to the Suharto regime could disrupt things.

The major question in Indonesia is this: are economic development and the move towards democracy happening equally across the archipelago? Indonesia is made up of more than 17,000 islands. A large part of the wealth is concentrated in Java, one of the smaller islands. On the periphery, there are islands that provide a lot of resources and where the power of the central state is weak. Sometimes there are major human rights abuses, because there is a rush to develop natural resources in Indonesia. The three countries, Indonesia, the Philippines and Burma are extremely attractive to foreign investors because of their natural resources. That is probably a major line of inquiry: the link between natural resources and respect for human rights in Indonesia.

mouvement important qui s'appelle Bersih 2.0. Bersih 2.0 veut dire « propre », « nettoyage ». C'est donc un mouvement pour avoir des élections plus démocratiques en Malaisie. On peut s'attendre à un processus similaire à Singapour et on peut s'interroger à savoir si maintenant, compte tenu du niveau de vie, les populations commenceront à demander plus de liberté politique et sociale. Car cela reste un État semi-autoritaire.

Dans le cas de l'Indonésie et des Philippines, il y a eu des processus de démocratisation importants. Dans le cas des Philippines, cela s'est produit à la fin des années 1980, en 1986, ce qu'on a appelé le People's Power, la révolution populaire, où les gens sont descendus dans les rues. C'est l'ancêtre de ce qu'on a vécu au Moyen-Orient et au Maghreb, il y a deux ans, lorsqu'on a parlé des « printemps arabes ». C'était le même type de mobilisation où les gens sont descendus dans la rue et ont demandé une démocratisation à la suite de la dictature, pendant 20 ans, du président Ferdinand Marcos. Depuis, on a une démocratie qui bat de l'aile, parce qu'on a des élections à répétition, mais à trois reprises les gens sont descendus dans la rue pour demander la destitution du président.

On a actuellement aux Philippines un défi de consolidation démocratique et le défi également du développement économique, parce qu'aux Philippines la production est assurée par de la main-d'œuvre exportée. On a plus de 10 millions, de 11 millions de Philippins à l'étranger, une diaspora qui envoie 21 milliards de dollars par année. C'est plus que toute l'aide internationale et plus qu'une bonne partie du commerce philippin. Ce sont des gens qui renvoient leurs devises.

En Indonésie, la transition démocratique se fait à partir de 1997-1998. La fin du régime de Suharto. Avec la crise économique, on a vu ce régime s'effondrer en partie parce qu'il y avait énormément de corruption et, depuis, l'Indonésie est un peu un oiseau rare, parce qu'on assiste actuellement à des élections relativement démocratiques. On avait longtemps pensé que les militaires reviendraient au pouvoir, ce n'est pas le cas. Les militaires semblent prêts à s'accommoder du régime politique actuel. Il y aura de nouvelles élections cette année. Il y a une transition importante. On s'attend à ce que le maire dynamique de Jakarta se présente au pouvoir. Mais il y a des ombres au tableau : des anciens militaires associés au régime de Suharto qui pourraient brouiller les cartes.

En Indonésie, la grande question est la suivante : est-ce que le développement économique et la démocratisation se font à travers l'archipel de façon égale? C'est-à-dire que l'Indonésie compte plus de 17 000 îles. Une grande partie de la richesse est concentrée à Java, l'une des plus petites îles. En périphérie, ce sont des îles où on fournit beaucoup de ressources et où le pouvoir de l'État central est faible. Parfois il y a des abus importants des droits de la personne, parce qu'il y a une course aux ressources naturelles de l'Indonésie. L'Indonésie, les Philippines et la Birmanie, ce sont trois pays excessivement attirants pour les investisseurs étrangers en raison de leurs ressources naturelles. C'est sans doute un des axes importants de questionnement : le lien entre les ressources naturelles et le respect des droits de la personne en Indonésie.

The fourth state, Burma, is going through a democratic transition after more than 30 years of authoritarian rule. The military took power in 1962. There were hopes for democratic reform in 1988-1989, when the National League for Democracy, with Aung San Suu Kyi at its head, won the election, but the military retook power. Only in 2010 did we see the current process of transition.

A number of states that had imposed sanctions on Burma, including Canada, have started to return. The big question for Burma is how will the process of democratization be handled? It will be done at two levels: are the military going to be ready to become businessmen, as we are seeing at the moment? Are they going to be ready to change from being soldiers to being rich and prosperous businessmen? Are they going to respect the process of democratization that is taking place? And how is the country going to accommodate the various ethnic minorities that make up much of the population in the north of the country, on the borders with China and Thailand, a region that is also called the "Golden Triangle"? The region is currently the world's largest producer of amphetamines. So how are peace accords to be negotiated with the ethnic groups?

The four states are seeing significant economic development. Some people talk about them as emerging economies. There are issues of accommodating minorities, tensions generated by the abundance of natural resources and the respect for human rights and democracy.

So those are my preliminary remarks. I will leave some time for questions so that we can go into these different dimensions in more depth.

[English]

The Chair: Thank you, professor. I will go now to Mr. Côté.

[Translation]

Denis Côté, Coordinator, Asia-Pacific Working Group, Canadian Council for International Co-operation: On behalf of the Asia-Pacific working group of the Canadian Council for International Co-operation, I would like to thank you for this invitation and for the opportunity to share with you some thoughts on the issues of development and human rights in the Asia-Pacific region.

The Asia-Pacific working group is made up of more than 25 Canadian civil society organizations working with a large number of partners and on many issues all over Asia. The issues include food safety, health, education, women's rights, and climate change. Given the huge size of the region and the subjects that this committee is studying, we could have discussed many topics this morning. But in my brief presentation, I have decided to deal with three issues that our working group has recently been focusing on.

Le quatrième État, la Birmanie, vit une transition démocratique après plus de 30 ans de régime autoritaire. En 1962, les militaires prenaient le pouvoir. Il y avait eu un espoir de démocratisation en 1988-1989, alors que la Ligue pour la démocratie, avec Aung San Suu Kyi à sa tête, avait remporté les élections, mais les militaires avaient repris le pouvoir. On a assisté seulement en 2010 au processus de transition actuel.

En ce qui concerne la Birmanie, plusieurs des États qui avaient mis en œuvre des sanctions, y compris le Canada, ont recommencé à aller en Birmanie. La grande question de la Birmanie, c'est comment cette démocratisation se fera-t-elle? Elle va se faire à deux niveaux : est-ce que les militaires vont être prêts à devenir des hommes d'affaires, ce qu'on voit actuellement? Est-ce qu'ils vont être prêts à se transformer de militaires en hommes d'affaires riches, c'est-à-dire prospères? Et est-ce qu'ils vont respecter la démocratisation en cours? Et comment va-t-on accommoder les différentes minorités ethniques qui sont nombreuses dans le Nord du pays, à la frontière de la Chine et de la Thaïlande, qui est également la région qu'on nomme le « triangle d'or »? C'est la région du monde où il se produit le plus d'amphétamines au monde actuellement. Donc, comment négocier des accords de paix avec les groupes ethniques?

Dans les quatre États il y a un développement économique important. Certains parlent d'émergence de ces pays. Il y a la question de l'accommodement des minorités, la tension générée par l'abondance des ressources naturelles et le respect des droits humains et de démocratisation.

Donc, voilà mes premières remarques. Je vais laisser la place aux questions pour permettre d'approfondir ces différentes dimensions.

[Traduction]

La présidente : Merci, monsieur. Nous entendrons maintenant M. Côté.

[Français]

Denis Côté, coordonnateur, Groupe de travail de l'Asie-Pacifique, Conseil canadien pour la coopération internationale : Au nom du Groupe de travail Asie-Pacifique du Conseil canadien pour la coopération internationale, je vous remercie pour cette invitation et pour l'occasion qui nous est offerte de partager avec vous quelques réflexions au sujet des enjeux liés au développement et aux droits de la personne en Asie-Pacifique.

Le Groupe de travail Asie-Pacifique est composé de plus de 25 organisations de la société civile canadienne qui travaillent avec une multitude de partenaires un peu partout en Asie et sur un grand nombre d'enjeux tels que la sécurité alimentaire, la santé, l'éducation, les droits des femmes et le changement climatique. Compte tenu de la vaste étendue de la région, et du thème étudié par ce comité, il y a beaucoup de sujets dont nous aurions pu discuter ce matin. Mais j'ai décidé d'aborder dans ma brève présentation trois enjeux sur lesquels s'est penché notre groupe de travail récemment.

First, a word about the manner in which the Asia-Pacific region is perceived. In 2007, the Government of Canada's Global Commerce Strategy was already identifying the Asia-Pacific region as a priority for trade development and investment. In 2013, this direction was confirmed when the Global Markets Action Plan was published; it set out a series of measures designed to promote the interests of Canadian companies in major overseas markets. Clearly, as the economic weight of Asia begins increasingly to be felt in the global economy, it is no surprise that Canada should seek to benefit from the opportunities that the region offers. But that image of economic dynamism that is often synonymous with Asia also contributes to mask the fact that the region still faces enormous challenges in reducing poverty and in achieving human rights for all. For example, in its most recent report on food insecurity in the world, the Food and Agriculture Organization of the United Nations (FAO) pointed out that more than 500 million people are still suffering from hunger in Asia.

So I would like to draw your attention to three issues in particular. The first issue deals with workers' rights in the region. Last year, the collapse of the Rana Plaza building in Bangladesh, which killed more than 1,000 workers and injured more than 2,500, focused the world's attention on the often deplorable working conditions of many workers in the textile industry's sweatshops in the country and the region. I should actually say female workers because women make up the largest part of the industry's workforce.

Another example of the problems in the area of workers' rights in Asia is from Cambodia. Last January, after a demonstration for an increase in the minimum wage in the textile industries, striking workers were violently repressed by Cambodian authorities. The result: four people were killed and dozens were imprisoned because they were demanding decent working conditions. When governments in Asia compete to attract investments and increase their exports, they sometimes close their eyes to the appalling working conditions of their workers instead of fulfilling their obligations to protect the rights of those workers.

Another problem many Asian countries face is land hoarding. This is a process by which companies, often foreign, but domestic as well, buy or lease large tracts of land in developing countries, specifically for the large-scale production of food for export or for biofuels. This is an aspect of the race for resources that Mr. Caouette was talking about earlier.

D'abord, un mot sur la manière dont est perçue la région d'Asie-Pacifique. En 2007, la Stratégie commerciale mondiale mise de l'avant par le gouvernement du Canada identifiait déjà l'Asie-Pacifique comme une région prioritaire en termes de développement du commerce et des investissements. En 2013, la publication du Plan d'action sur les marchés mondiaux, qui énonce une série de mesures visant à promouvoir les intérêts des entreprises canadiennes dans les marchés étrangers d'importance majeure, est venue confirmer cette orientation. Évidemment, alors que le poids économique de l'Asie se fait de plus en plus sentir au sein de l'économie mondiale, il n'y a rien de surprenant à ce que le Canada cherche à profiter des occasions qui se présentent dans la région. Mais cette image de dynamisme économique qu'on accole souvent à l'Asie contribue aussi à masquer le fait que la région fait toujours face à d'énormes défis sur le plan de la réduction de la pauvreté et de la réalisation des droits de la personne pour tous. Par exemple, l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) soulignait dans son plus récent rapport sur l'insécurité alimentaire dans le monde que plus de 500 millions de personnes souffrent toujours de la faim en Asie.

Je voudrais donc attirer votre attention sur trois enjeux en particulier. Le premier enjeu concerne les droits des travailleurs dans la région. L'année dernière, l'effondrement de l'édifice du Rana Plaza au Bangladesh, qui a coûté la vie à plus de 1 000 travailleurs et en a blessé plus de 2 500, a attiré l'attention du monde sur les conditions de travail souvent déplorables de nombreux travailleurs du pays et de la région, dans les ateliers de misère de l'industrie du textile. Je dis travailleurs, mais je devrais plutôt dire travailleuses parce que ce sont les femmes qui constituent la plus grande partie de la main-d'œuvre de cette industrie.

Un autre exemple des problèmes liés au droit des travailleurs en Asie vient du Cambodge. En janvier dernier, après avoir manifesté afin d'obtenir la hausse du salaire minimum dans les industries du textile, les travailleurs en grève ont été violemment réprimés par les autorités cambodgiennes. Résultat : quatre personnes sont mortes et des dizaines ont été emprisonnées parce qu'elles réclamaient des conditions de travail décentes. Lorsque les gouvernements asiatiques se font concurrence pour attirer les investissements et augmenter les exportations, ils ferment parfois les yeux sur les piètres conditions de travail de leurs travailleurs au lieu de s'acquitter de leur obligation de protéger les droits de ces travailleurs.

Un autre problème auxquels font face beaucoup de pays asiatiques est celui de l'accaparement des terres, un processus par lequel les compagnies souvent étrangères, mais aussi nationales, achètent ou louent de grandes terres dans les pays en développement, notamment pour la production à grande échelle de nourriture destinée à l'exportation ou à la production d'agrocarburants. C'est un peu cette course aux ressources dont M. Caouette parlait plus tôt.

The problem is that, though the land is sold or leased to those companies under the pretext that it is unused, that is rarely the case. Land hoarding often involves small farmers being displaced and losing their ability to make a living.

Since 2008, there has been a phenomenal growth in land transactions in developing countries, triggered specifically by the food crisis of 2007-08 and the constant rise in prices. In a number of Asian countries like Cambodia, Indonesia and the Philippines, this is a major development problem.

The third issue is trade and investment. For about two years, the working group has begun to pay more specific attention to questions of trade, of investments and of their impact on human rights in Asia. Although trade and investment can indeed contribute to the development and to the respect for human rights, this does not always happen in reality. They do so only when they consider the needs of vulnerable populations and are made in a way that helps the states to promote social development and environmental protection.

Free-trade agreements and investment treaties generally enshrine new rights for companies and investors in national and international legislation and give rise to policies that often reduce the ability of the governments of developing countries to put in place social and environmental policies that contribute to the achievement of human rights in those countries.

Canada has already announced that several free trade agreements and investment treaties in Asia are being negotiated and we foresee others in the future. We might specifically mention the free-trade agreement with India or the Trans-Pacific Partnership. As for investment treaties, discussions are under way with Indonesia, Mongolia and Vietnam, among others. Burma has also been identified as an emerging market in the Global Markets Action Plan.

But civil society organizations in Asia are concerned about the impact of these agreements. Last year, we had visits from representatives of civil society in India and Burma. In the case of India, a specific fear is often the impact that a trade agreement with Canada could have on small farmers in the country if Canadian agricultural exports begin to flood local markets. In Burma, a country which is still at the very beginning of an uncertain transition towards democracy, and which is still rocked by ethnic conflict, the concern is to see foreign investors come to an environment in which the legal and regulatory framework of the country is in no way structured to allow local people to derive any benefit at all from investment projects.

Le problème est que les espaces qu'on vend ou qu'on loue à ces entreprises sous prétexte qu'ils sont vacants, ne le sont en fait que rarement. L'accaparement des terres entraîne souvent le déplacement des petits agriculteurs et la perte de leurs moyens de subsistance.

Depuis 2008, on assiste à une croissance phénoménale des transactions foncières dans les pays en développement qui a été suscitée notamment par la crise alimentaire de 2007-2008, et à la croissance continue des prix. Dans plusieurs pays asiatiques comme le Cambodge, l'Indonésie et les Philippines, notamment, il s'agit d'un problème de développement important.

Le troisième enjeu est lié au commerce et aux investissements. Depuis environ deux ans, cependant, le groupe de travail a commencé à porter une attention plus particulière aux questions liées au commerce, aux investissements et à leurs impacts sur les droits de la personne en Asie. Bien que le commerce et les investissements puissent effectivement contribuer au développement et au respect des droits de la personne, lorsqu'ils tiennent compte des besoins des populations vulnérables et qu'ils se pratiquent de façon à appuyer les États dans la promotion du développement social et de la protection de l'environnement, ce n'est pas toujours ce qui se produit dans la réalité.

Les accords de libre-échange et les traités d'investissement permettent généralement d'enrichir de nouveaux droits pour les entreprises et les investisseurs au sein des lois nationales et internationales et favorisent des politiques qui diminuent souvent la capacité des États des pays en développement de mettre en place des politiques sociales et environnementales favorisant la réalisation des droits de la personne dans leur pays.

Or, le Canada a déjà amorcé la négociation de plusieurs accords de libre-échange et traités d'investissement en Asie et envisage d'autres dans l'avenir. Du côté des accords de libre-échange, on pense notamment à l'accord avec l'Inde ou encore au Partenariat transpacifique. En ce qui concerne les traités sur les investissements, des discussions ont été amorcées avec l'Indonésie, la Mongolie et le Vietnam, entre autres. Et la Birmanie, aussi, a été identifiée comme un marché émergent dans le Plan d'action sur les marchés mondiaux.

Mais les organisations de la société civile en Asie s'inquiètent de l'impact de ces accords. Nous avons reçu la visite l'année dernière de représentants de la société civile indienne et birmane. Dans le cas de l'Inde, on craint notamment l'impact qu'un accord commercial avec le Canada pourrait avoir sur les petits agriculteurs du pays alors que les exportations agricoles canadiennes risquent d'inonder les marchés locaux. En Birmanie, un pays qui en est encore au tout début d'une transition incertaine vers la démocratie et qui est toujours secoué par des conflits ethniques, on s'inquiète de voir les investisseurs étrangers s'amener dans un contexte où le cadre juridique et réglementaire actuel du pays ne permet aucunement d'assurer que les populations locales tireront un quelconque bénéfice des projets d'investissements.

In conclusion, we feel that Canada should make sure that its trade, its diplomatic activity and its development policies strengthen the ability of the developing countries of the Asia-Pacific region to respect their human rights obligations. For example, in order to determine whether a free trade agreement is appropriate or not, an independent impact study on human rights should be conducted.

As Canada turns increasingly toward Asia, it is going to have to do more than simply promote the interests of Canadian businesses if it wants to be perceived as a real partner by the countries and populations of that region. It will have to, in particular, continue to support the efforts of the countries in the region to eliminate poverty and further the achievement of human rights for everyone.

[English]

The Chair: Thank you. Now I will turn to Ms. Karen McBride from the Canadian Bureau for International Education. Welcome.

[Translation]

Karen McBride, president and CEO, Canadian Bureau for International Education: I would like to join my colleagues in thanking you for this opportunity to continue the dialogue. I think that the links between Canada and this region in education have a great deal of potential and I look forward to taking part in this conversation.

[English]

First, I would like to make a few context-setting remarks. Let me talk briefly about the Canadian Bureau for International Education. We are a national NGO, not-for-profit organization, non-government organization. Our members are Canadian universities, colleges and institutes, K to 12 school boards, as well as language schools across the country. The sole focus of the organization is in fact to promote international cooperation in education.

The second contextual remark is that as a result of the role that CBIE plays nationally, we have been a key partner with the government in the evolution of its recently launched international education strategy. I'd like to touch briefly on what the key elements of that strategy are currently because that will set the context for my remarks with respect to our relations with ASEAN.

The strategy recognizes that there are several pillars or foundations to effective international education. It does at this stage, for example, acknowledge the importance of sending more Canadian students abroad to be able to get the international knowledge, skills and cross-cultural learning they will need to be our leaders. It acknowledges the importance of strengthening institutional partnerships in education at all levels. But the particular focus it has at this time is doubling the number of

En conclusion, nous pensons que le Canada devrait s'assurer que son commerce, ses activités diplomatiques et ses politiques de développement renforcent la capacité des pays en développement de l'Asie-Pacifique à respecter leurs obligations envers les droits de la personne. Afin de déterminer si un accord de libre-échange est approprié ou non, par exemple, une étude d'impact indépendante sur les droits humains devrait être effectuée.

Alors que le Canada se tourne davantage vers l'Asie, il devra faire davantage que simplement promouvoir les intérêts des entreprises canadiennes s'il veut être perçu comme un véritable partenaire par les États et les populations de la région. Il devra notamment continuer à soutenir les efforts des États de la région pour éliminer la pauvreté et favoriser la réalisation des droits de la personne pour tous.

[Traduction]

La présidente : Merci. Nous laissons maintenant la parole à Mme Karen McBride, du Bureau canadien de l'éducation internationale. Bienvenue.

[Français]

Karen McBride, présidente et chef de la direction, Bureau canadien de l'éducation internationale : J'aimerais me joindre à mes collègues pour vous offrir mes remerciements pour cette occasion de poursuivre le dialogue. Je crois que les liens entre le Canada et cette région en matière d'éducation ont beaucoup de potentiel et j'ai hâte de participer à cette conversation.

[Traduction]

J'aimerais d'abord faire quelques remarques pour établir le contexte. Permettez-moi de vous dresser un bref portrait du Bureau canadien de l'éducation internationale, une ONG sans but lucratif qui compte parmi ses membres des universités, des collèges et des instituts canadiens, des conseils scolaires de la maternelle à la 12^e année, ainsi que des écoles de langues de toutes les régions du pays. Notre organisation a comme unique but de favoriser la coopération internationale en matière d'éducation.

J'ajouterai qu'en raison du rôle qu'il joue à l'échelle nationale, le BCEI a été un partenaire clé du gouvernement pendant l'évolution de la stratégie d'éducation internationale que ce dernier a lancée dernièrement. J'aimerais traiter brièvement des éléments cruciaux que contient actuellement cette stratégie afin d'établir le contexte pour ce que je dirai sur nos relations avec les pays de l'Association des nations d'Asie du Sud-Est.

Dans la stratégie, le gouvernement reconnaît que l'éducation internationale doit reposer sur plusieurs piliers ou fondations pour être efficace. Il indique, par exemple, qu'il importe d'envoyer un plus grand nombre d'étudiants canadiens à l'étranger pour qu'ils acquièrent les connaissances et des compétences internationales, et fassent l'apprentissage interculturel dont ils auront besoin pour être nos dirigeants. Il souligne également l'importance du renforcement des partenariats en matière

international students in Canada from its current 240,000 to more than 450,000 by 2022.

Having set that context, let me now turn to highlight some salient issues in our education relations with ASEAN. This discussion is very timely, because one of the activities CBIE undertakes is to host a national conference every year. In the course of that conference we always focus on one region of the world for a day. Last November that region was ASEAN. I have some relatively recent learnings that I would like to share with you as a way to stimulate our conversation.

The first thing that I think is really important is that education relations with Canada are clearly a priority for ASEAN countries. In fact, our ASEAN-Canada action plan for 2010-15 stipulates heightened cooperation in education as a high priority.

The other take away was that at the institutional level, at the level of our universities and colleges, there is great potential for cooperation with ASEAN and that is increasing dramatically as well. One thing of note, for example, is with respect to the recruitment of ASEAN students to Canada. It increased by 54 per cent between 2008 and 2012, from approximately 7,000 to over 10,000. Most of these students come from Vietnam, Malaysia, Thailand, Indonesia and the Philippines, but the enrolment forecasts are that the number of ASEAN students who will cross borders to study in different parts of the world will continue to grow, and there are no signs of loss of momentum.

When we listen to the ASEAN speakers we gathered together, there are two things that I think are really relevant and important. One is the huge, young population in this region, which our speakers talked about as being both a huge opportunity for economic prosperity, as well as a potential source of instability in the region. It was for both these reasons that they underscored why capacity development and education at all levels is of critical importance to the region.

The next thing I took away from the forum is that the country's interest in Canadian expertise is very high. We are especially good at many things in our education system, innovation and pedagogy, such as student-centred learning; integrating practical elements into the pedagogy; and distance education. We are particularly good at linking education to industry and education to community. We are particularly strong in our applied and basic research expertise in many sectors where the region and our country have similar interests.

There are many opportunities and the innovative models for cooperation and education are plentiful, but what we heard clearly from our speakers was that Canada is relying on its store

d'éducation entre les établissements de tous les niveaux. Pour l'heure, cependant, il considère prioritaire de doubler le nombre d'étudiants internationaux au Canada pour le faire passer de 240 000 actuellement à plus de 450 000 d'ici 2022.

Maintenant que j'ai établi le contexte, permettez-moi de mettre en lumière quelques facettes fondamentales de nos relations en matière d'éducation avec les pays de l'ANASE. La présente discussion arrive à point nommé, car le BCEI entreprend notamment d'organiser chaque année une conférence nationale, au cours de laquelle il accorde la vedette à une région du monde. En novembre dernier, cette région était celle de l'ANASE. J'ai appris des faits nouveaux que j'aimerais vous communiquer pour stimuler notre conversation.

J'aimerais premièrement faire remarquer que les relations en matière d'éducation avec le Canada constituent clairement une priorité pour les pays de l'ANASE. En fait, le plan d'action Canada-ANASE pour 2010-2015 indique que l'augmentation de la coopération dans le domaine de l'éducation est une priorité élevée.

Sachez en outre que dans les établissements, dans nos universités et nos collèges, il existe un grand potentiel de coopération avec les pays de l'ANASE, et cette coopération connaît une croissance significative. On remarque, par exemple, une hausse des inscriptions d'étudiants étrangers au Canada. De 2008 à 2012, elles ont augmenté de 54 p. 100, passant de quelque 7 000 à plus de 10 000. La plupart de ces étudiants viennent du Vietnam, de la Malaisie, de la Thaïlande, de l'Indonésie et des Philippines. On prévoit toutefois que le nombre d'étudiants originaires des pays de l'ANASE qui vont étudier dans diverses régions du monde continuera d'augmenter, et aucun signe de ralentissement ne se fait sentir à cet égard.

Selon moi, il y a deux éléments très pertinents et importants à retenir des propos des conférenciers que nous avons réunis pour parler de l'ANASE. Tout d'abord, la région abrite une population nombreuse et jeune, ce que nos conférenciers considèrent comme une formidable occasion de prospérité économique et une source potentielle d'instabilité dans la région. Voilà pourquoi ils ont fait remarquer que la capacité de développement et l'éducation à tous les niveaux y revêtent une importance cruciale.

J'ai également retenu de la conférence que les pays s'intéressent beaucoup au savoir-faire canadien. Nous excellons à bien des égards dans les domaines de l'éducation, de l'innovation et de la pédagogie, comme l'apprentissage axé sur l'étudiant, qui permet d'intégrer des éléments pratiques à la pédagogie, et l'éducation à distance. Nous sommes particulièrement bons quand il s'agit de faire un lien entre l'éducation et l'industrie et le milieu communautaire. Nous nous démarquons également par notre expertise en recherche appliquée et fondamentale dans bien des secteurs où la région et notre pays partagent des intérêts similaires.

Il ne manque pas d'occasions et de modèles novateurs au chapitre de la coopération et de l'éducation, mais nos conférenciers ont clairement indiqué que le Canada se fie aux

of goodwill as a result of past initiatives it has made in supporting educational relationships — initiatives such as the Commonwealth Scholarship Programme and other scholarship programs. There are no new initiatives. I was sitting at a table with the commissioner for higher education of the Philippines and our ASEAN partners were asking, where is Canada as a partner?

Another key lesson I took away from the forum is we need to do more for our Canadian students, our young people, to engage with this region. One of my colleagues mentioned the diversity in the region and in countries. We have very little capacity to navigate this region in terms of our young people, our students. Only 3 per cent of our students go abroad for any part of their studies. Our partners in ASEAN, as in other parts of the world, are saying, “Please, Canada, don’t just be a poacher of our students; be a partner. We want two-way flow of faculty, two-way flow of students.” They want to have also that people-to-people linkage that not only fosters our future trade relationships but underpins our diplomatic relationships with the region going forward.

Making educational relations more of a foundational pillar of our engagement with the region does require us, I believe, to move quickly to expand the international education strategy, and the work or the anticipated results of that strategy, so that we aren’t just focused on recruiting the best and the brightest from ASEAN to come to Canada and to stay in Canada. They need their human resource capacity equally.

How can we use educational relationships as a foundation for our trade going forward, for stability in the region, for promotion of democratic values? This is a critical time for the region. It is an incredibly strong potential that Canada has to make this a foundation of how we engage with the region. I think that there is a moment in time, with the launch of the international education strategy, that we can make it a really robust and value-added approach on behalf of Canada.

The Chair: Thank you. I do have a long list. I will start with Senator Fortin-Duplessis.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: I thank all the witnesses for their presentations. My first question is for Professor Caouette: in a recent article you co-wrote and published last February in *Social Transformations*, you discussed various activism measures taken by non-government organizations in Asia. Among other things you mentioned that in Malaysia and Singapore, NGOs are characterized by their marked interest in economic development and consumption.

bons rapports qu’il a noués lors d’initiatives précédentes afin de soutenir les relations dans le domaine de l’éducation, comme le programme de bourses d’études du Commonwealth et d’autres programmes de bourses. Il n’y a pas de nouvelles initiatives. Quand j’étais assise à la table avec le commissaire à l’éducation supérieure des Philippines, nos partenaires de l’ANASE ont demandé ce que faisait le Canada à titre de partenaire.

J’ai également retenu de la conférence que nous devons en faire davantage pour que les étudiants canadiens et nos jeunes aillent dans cette région. Un de mes collègues a souligné la diversité qu’offrent la région et les pays. Or, très peu de nos jeunes et de nos étudiants sillonnent la région. À peine 3 p. 100 d’entre eux se rendent à l’étranger dans le cadre de leurs études. Nos partenaires de l’ANASE, comme ceux d’autres régions du globe, disent que le Canada ne doit pas se contenter d’attirer leurs étudiants, mais qu’il doit agir comme un partenaire. Ils veulent que les enseignants et les étudiants se déplacent dans les deux sens. Ils souhaitent également que s’établissent des liens de personne à personne qui non seulement favoriseront nos relations commerciales futures, mais serviront de fondations à nos relations diplomatiques dans l’avenir.

Pour que nos relations dans le domaine de l’éducation servent davantage de fondement à notre coopération avec la région, il faut, selon moi, agir rapidement pour élargir la stratégie en matière d’éducation internationale et les travaux ou les résultats escomptés qui s’y rattachent. Il ne faut pas se contenter d’attirer les jeunes les plus prometteurs et les plus brillants des pays de l’ANASE pour qu’ils viennent au Canada et y restent. Ces pays ont également besoin de leurs ressources humaines.

Comment pouvons-nous utiliser les relations dans le domaine de l’éducation comme fondation pour favoriser nos échanges commerciaux futurs, la stabilité de la région et les valeurs démocratiques? La région se trouve à un point crucial, et le Canada doit utiliser ce potentiel formidable comme fondation afin de déterminer comment il va coopérer avec la région. Je pense qu’au moment opportun, avec le lancement de la stratégie en matière d’éducation internationale, nous pouvons faire de cette dernière une approche à valeur ajoutée très solide pour le Canada.

La présidente : Merci. J’ai une longue liste. Je commencerai par la sénatrice Fortin-Duplessis.

[Français]

La sénatrice Fortin-Duplessis : Je remercie tous les témoins de leurs présentations. Ma première question s’adresse au professeur Caouette : dans un récent article que vous avez coécrit et publié en février dernier dans *Social Transformations*, vous abordez les différents actes d’activisme des organisations non gouvernementales en Asie. Vous mentionnez entre autres qu’en Malaisie et à Singapour, les ONG sont caractérisées par une attention marquée pour le développement économique et la consommation.

Can you tell us whether Asian NGOs who defend better ways of creating and redistributing wealth are in favour of free trade and an increase in trade among countries?

Mr. Caouette: When we study the region it is fascinating to note the growth of its NGOs. That is to some extent what the article you referred to tries to demonstrate, that is to say that according to the political evolution of countries, we have seen different civil organization developments. In the Philippines, because of the dictatorship, a lot of NGOs worked on human rights and democratic development. Afterwards, those NGOs turned their attention to the rights of aboriginal groups and minorities. I am thinking for instance of the conflict in Mindanao.

In semi-authoritarian or semi-democratic states like Singapore and Malaysia, the topics the NGOs dealt with were very much related to the economic boom, subjects that were less politically sensitive, such as the matter of the arrival on the market of products made by multinationals. Thus, in Malaysia we have seen a whole network created around the matter of powdered milk, for instance, in the 1970s, the arrival of pharmaceuticals, the opening of McDonalds, et cetera.

Currently we are seeing an increasing number of NGOs speaking up with regard to the global issues of multilateralism or trade. In Burma we see less of that because civil society is still in the process of constituting itself and the struggle has more to do with the right to political representation. Where Indonesia is concerned, however, as well as the Philippines and Singapore, free trade is hotly and loudly debated. A lot of civil society organizations are proposing a moderate approach, that is to say a temperate economic openness accompanied by certain accommodations. There is a whole well thought-out and well-expressed position on the fact that the agriculture of the Philippines or the agriculture in Indonesia cannot be opened up to free trade without putting in place protective measures for small producers. The big issue is to determine what legislation there will be around these investments. That is the problem in the region, I would say. The power of the state, especially in the countries of the archipelago — I am thinking of Indonesia, which is huge, 5,000 kilometres — to legislate in peripheral regions is not as great, by far; so when it comes to free trade, this means that environmental protection legislation, workers' protection, the guarantee of a minimum wage or the protection of women or their rights will often be tread upon to the benefit of commercial interests. That is why it is important to say yes to economic openness. These are countries whose prosperity depends on openness to global markets.

The second most important point is the development of a domestic market. A country may open up, but it must ensure that there is a redistribution within the country and that the regulatory framework is in place. The Philippines has the greatest number of laws and regulations on how things are to be produced, environmental matters, and the width of sidewalks. But the

Pouvez-vous nous dire si les ONG asiatiques qui défendent une meilleure création et redistribution de la richesse sont en faveur du libre-échange et de l'augmentation des échanges commerciaux entre pays?

M. Caouette : Lorsqu'on étudie la région, elle est fascinante pour l'essor de ses ONG. C'est un peu ce que l'article cité essaie de démontrer, c'est-à-dire que selon l'évolution politique des pays, on a vu différents mouvements d'organisations civiles. Aux Philippines, en raison de la dictature, beaucoup d'ONG ont travaillé sur la question des droits de la personne et du développement démocratique. Par la suite, ces ONG se sont intéressées aux questions des droits autochtones et des minorités. En partie, on peut penser au conflit à Mindanao.

Dans des États semi-autoritaires ou semi-démocratiques comme Singapour et la Malaisie, les sujets dont les ONG ont traité étaient beaucoup liés au boum économique, des sujets moins sensibles politiquement comme la question de l'arrivée des produits des multinationales. Donc, en Malaisie on a vu tout un réseau se créer sur la question du lait en poudre, par exemple dans les années 1970, l'arrivée des pharmaceutiques, l'arrivée des McDonalds de ce monde, et cetera.

On voit actuellement de plus en plus d'ONG qui prennent parole par rapport aux enjeux globaux du multilatéralisme ou des échanges économiques. En Birmanie, on le voit dans une moindre mesure parce que la société civile est en train de se constituer et la lutte est beaucoup axée sur le droit de représentation politique. Mais, dans les cas de l'Indonésie, des Philippines et de Singapour, la question du libre-échange est une question hautement et chaudement débattue. Beaucoup d'organisations de la société civile proposent une approche modérée, c'est-à-dire une ouverture économique tempérée assortie de certains accommodements. Il y a tout un discours bien articulé et bien étudié sur le fait qu'on ne peut pas ouvrir l'agriculture des Philippines ou encore l'agriculture indonésienne au libre-échange sans avoir des mesures de protection pour les petits producteurs. Le grand enjeu c'est de déterminer comment ces investissements vont être légiférés. C'est là le problème qui se pose, je pense, dans la région. C'est-à-dire que le pouvoir de l'État, surtout dans les États des archipels — on pense à l'Indonésie, qui est immense et qui fait 5 000 kilomètres —, de légiférer dans les régions périphériques est beaucoup moins important, ce qui fait qu'un libre-échange qui s'exerce dans un État où les législations de protection environnementale, la protection des travailleurs, la garanti d'un salaire minimum ou la protection des femmes ou des droits des femmes sont souvent bafoués à l'avantage des intérêts commerciaux. De là l'importance de dire oui à l'ouverture économique. Ce sont des pays dont la prospérité dépend de l'ouverture aux marchés globaux.

Le deuxième élément en importance, c'est le développement d'un marché intérieur. On peut ouvrir, mais on doit s'assurer qu'une redistribution se fait à l'intérieur des pays et que l'encadrement réglementaire est en place. Aux Philippines, il y a le plus de lois, de réglementation sur la façon de produire, les questions environnementales, la largeur des trottoirs. Mais l'État

state is too weak. So there is a lot of corruption and patronage networks. This is why civil society groups are worried about a very rapid shift to free trade without any protections or rights guarantees, and the state's capacity to put in place laws that would allow this economic openness not to occur to the detriment of the population, which would remain poor. The Philippines and Indonesia are countries where wealth remains relatively concentrated, and thus very poorly distributed, according to the Gini coefficient, which you are probably familiar with and which reflects wealth distribution. And that may be the challenge. It is an important question which is being thought about considerably within NGOs in those four countries, but generally speaking, in that region free trade is clearly an important matter of concern.

Senator Fortin-Duplessis: My second question is for Mr. Côté. You will not be surprised when I say that the Canadian Council for International Co-operation has entrusted you with a titan's objective, the mission of eliminating poverty. Although your goal is noble, you have to set priorities. How do you see Canada setting its priorities regarding international aid in Asia? Should we grant priority to certain countries, or, rather, to certain dossiers?

Mr. Côté: Thank you for that question. In fact, in order to determine which country should have priority, Canada has already examined 20 core countries, where 80 per cent of its aid is distributed; there are five in Asia. I think they are Afghanistan, Pakistan, Indonesia, Vietnam and Bangladesh. So countries have already been chosen. There have been so many changes regarding priority countries in the past 20 years in connection with the international debt that I do not think it is necessarily justified to change the countries now. There are established networks. So I think it is simply a matter of continuing to use the networks that were created. Canada must continue its engagement in Asia not only through its commercial activities but also through its development aid which is important in order to create relationships with people on the ground such as in the area of education, for instance.

Senator Fortin-Duplessis: But in which countries do you think — you listed a series of countries where Canada is involved and donates aid — Canada would have the greatest chance of eliminating poverty? Which one would correspond best to your overall objective?

Mr. Côté: That is a big question.

Senator Fortin-Duplessis: You may answer briefly.

Mr. Côté: We have not examined the issue of which country is closest to eliminating poverty. There are countries where needs are greater. For instance, I know that Canada may be considering investing in Burma. Perhaps then public aid to Burma could play a large role in at least reducing poverty, but unfortunately I do

est trop faible. Donc cela fonctionne beaucoup sous la forme de corruption et de réseaux de patronage. De là l'inquiétude des groupes de la société civile face à un libre-échange qui se ferait tous azimuts, sans protection ou sans garantie des droits et de la capacité de l'État de mettre en place des lois qui permettraient que cette ouverture économique ne se fasse pas au détriment d'une population qui reste pauvre. Dans le cas des Philippines et de l'Indonésie, ce sont des pays où la richesse reste relativement concentrée, donc très mal répartie, selon le coefficient de Gini, avec lequel vous êtes sans doute familière, qui reflète la répartition de la richesse. Et c'est peut-être le défi. C'est une question importante à laquelle on réfléchit beaucoup au sein des ONG dans ces quatre pays, mais en général, dans cette région le libre-échange est clairement une préoccupation importante.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Ma deuxième question est pour monsieur Côté. Je ne vais pas vous surprendre en disant que le Conseil canadien pour la coopération internationale a pour le moins un objectif titanesque en vous donnant comme mission d'éliminer la pauvreté. Bien que votre objectif soit noble, vous devez toutefois établir des priorités. En ce sens, selon vous de quelle façon le Canada devrait établir ses priorités en matière d'aide internationale pour l'Asie? Est-ce qu'on devrait accorder la priorité à certains pays ou plutôt à certains dossiers?

M. Côté : Merci pour la question. En fait, pour déterminer à quel pays accorder la priorité, le Canada a déjà recensé 20 pays de concentration dans lesquels 80 p. 100 de son aide est distribuée, et il y en a cinq en Asie. Je pense que c'est l'Afghanistan, le Pakistan, l'Indonésie, le Vietnam et le Bangladesh. Des pays ont déjà été définis. Il y a eu tellement de changements en ce qui a trait aux pays prioritaires dans les 20 dernières années concernant la dette internationale que je ne pense pas qu'il soit nécessairement justifié de changer les pays. Il y a des réseaux qui sont établis. Donc je pense qu'il s'agit simplement de continuer à profiter des réseaux qui ont déjà été créés. Effectivement, le Canada doit continuer de s'engager en Asie, non seulement par ses activités commerciales, mais aussi grâce à son aide au développement qui est importante pour créer des relations avec les gens sur le terrain, un peu comme dans le domaine de l'éducation, par exemple.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Mais selon vous, dans quels pays — vous avez énuméré toute une série de pays dans lesquels le Canada s'implique et auxquels il donne de l'aide — le Canada aurait-il le plus de chance d'éliminer la pauvreté? Ce serait lequel selon vous qui correspondrait à votre objectif global?

M. Côté : C'est une grande question.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Vous pouvez répondre brièvement.

M. Côté : On ne s'est pas penché sur la question à savoir quel pays est le plus près d'éliminer la pauvreté. Il y a des pays où les besoins sont plus grands. Par exemple, je sais que le Canada songe peut-être à s'investir en Birmanie. Peut-être qu'à ce moment-là l'aide publique en Birmanie pourrait jouer un grand rôle dans la

not have any specific cases to cite. Our work is to try to eliminate poverty everywhere. We have not chosen any particular countries in which to concentrate our efforts.

Senator Housakos: My question is about the economic, commercial and political development in the Asia-Pacific region. Could you tell me whether you think the Government of Canada and large Canadian companies are making good use of the human resources available in Canada? When I say human resources, I am talking about hundreds of thousands and perhaps millions of Canadians whose country of origin is in the Asia-Pacific region. These new Canadians have come to Canada to have better economic opportunities. They are huge contributors to our country. Here is my question for you. Do the Canadian government and companies make good use of that resource? What do you think the next steps should be? What needs to be done to use this resource and build stronger links in that region to improve the commercial and political relationship?

Mr. Caouette: I want to begin by pointing out that Canada is not very involved with the ASEAN. Canada's trade relationships with those countries are underdeveloped compared with China, the United States and the European Union. We are 10th largest participant in the region in terms of trade.

The second thing that should be pointed out is that the Asian population in Canada is concentrated in three provinces. Ontario accounts for 52 per cent of the Asian population, British Columbia accounts for 24 per cent, Alberta has a significant proportion relative to its population — 12 per cent — and Quebec has 7 per cent. I should also mention that the Southeast Asian diasporas send much more money to their country of origin than Canada provides in terms of international aid. So the potential for channelling that money is tremendous. That is a challenge because many of these new Canadians of Asian origin send money to their extended families — their uncles, cousins, nephews.

There is enormous potential because many of them would like that money to go towards the economic development of those countries. Remittances make up a whole economy, and the money could be channeled into development projects, which would enable many people to contribute. For instance, an individual of Samar origin who has been living in Châteauguay for 30 years may want to invest in their island or their native community, but they may not know about the link between development NGOs and minorities or diasporas. There is so much work to be done both in Canada and within NGOs. My colleague Denis may have something to add to this.

réduction de la pauvreté du moins, mais je n'ai malheureusement pas de cas unique à vous donner. Notre travail est d'essayer d'éliminer la pauvreté partout où elle se trouve. On n'a pas défini de pays en particulier où concentrer nos efforts.

Le sénateur Housakos : Ma question concerne le développement économique, commercial et politique en Asie-Pacifique. J'aimerais connaître votre opinion sur la question à savoir si le gouvernement du Canada et les grandes entreprises canadiennes utilisent bien les ressources humaines dont nous disposons au Canada? Quand je parle de ressources humaines, je parle de centaines de milles et peut-être de millions de Canadiens et Canadiennes dont le pays d'origine fait partie de cette région de l'Asie-Pacifique. Ce sont des nouveaux venus qui ont décidé de venir au Canada pour avoir de meilleurs débouchés économiques. Ce sont des gens qui apportent une grande contribution à notre pays. J'aimerais avoir votre opinion sur la question suivante : le Canada, le gouvernement, les entreprises canadiennes utilisent-ils bien cette ressource? À votre avis, quelles sont les prochaines étapes? Que faut-il faire pour utiliser cette ressource et construire de meilleurs ponts dans cette région pour améliorer la relation commerciale et politique?

M. Caouette : Il faut d'abord souligner que le Canada est relativement absent de l'ANASE. Les relations commerciales des 11 pays entre l'Inde et le Canada sont peu développées comparativement à la Chine, aux États-Unis et à l'Union européenne. Nous sommes dixièmes en importance dans les échanges commerciaux.

Le deuxième élément à souligner est que la population asiatique au Canada est concentrée dans trois provinces : l'Ontario compte 52 p. 100 de la population asiatique, la Colombie-Britannique en compte 24 p. 100, l'Alberta a une proportion importante par rapport à sa population, soit 12 p. 100, et le Québec, 7 p. 100. Il faut souligner également que les diasporas de l'Asie du Sud-Est envoient beaucoup plus d'argent dans leur pays d'origine que toute l'aide internationale du Canada dans ces pays. Donc il y a un potentiel immense à canaliser cette aide. C'est un défi parce que beaucoup de minorités ou de diasporas, ces néo-Canadiens d'origine asiatique, envoient des fonds à leurs familles, leurs oncles, leurs cousins et leurs neveux.

Il y a un potentiel immense parce que beaucoup aimeraient que cette aide serve au développement économique de ces pays. C'est toute une économie qui pourrait être canalisée autour d'un projet de développement, et qui permettrait à beaucoup de gens d'y contribuer. Par exemple, une personne qui vit à Châteauguay depuis 30 ans, qui est d'origine de Samar et qui voudrait investir dans son île ou dans la communauté d'où elle vient ne peut faire appel à aucun mécanisme de pont entre les ONG de développement et les minorités ou les diasporas. Il y a tout un travail à faire autant au Canada au sein des ONG. Je vais maintenant transférer la question à mon collègue Denis sur ce point.

As for development, many young Vietnamese who were born to boat people return to Vietnam to develop businesses. There is some significant activity in that region. So far, Canada really has not understood the major potential of having those links between Canadians of Asian origin and the local population. I think that so much could be done to contribute to the economic growth not only of Southeast Asia, but also of Canada, as we are not nearly as present in Asia as China and India are. They are major players there. Canada is the 10th or 13th participant in the region, so we are really behind in developing all that potential.

Ms. McBride: This is an excellent question, and I think some bridges can be built, in areas such as higher education.

[English]

In many countries, I've seen that the diaspora from those countries are the leaders of Canadian institutions efforts to build bridges with institutions in their home countries. Many choose to do that because they want to find a way to give back to their home countries. They have already developed the language skills and the cross-cultural capacities to form those bridges in areas where there is complementary research expertise, for example, that often underpins our commercial interests or our bilateral relationship with respect to commerce.

Lacking is some capacity to make that happen and to mobilize that more strongly and robustly. For example, there used to be programs funded by HRSDC that allowed institutions to link with universities and colleges in other parts of the world. In this case, it was NAFTA and the EU. Those created platforms that leveraged the knowledge, cross-cultural skill and language capacity of researchers, professors and students in our institutions in order to build those connections that would lead to sustainable ties in higher education and research. That resource in our institutions is a strong resource for building those bridges. It is as yet, I believe, an underutilized resource.

[Translation]

Senator Housakos: Thank you for the answer. There is no doubt that many new Canadians from those countries send money to help their families through difficult times. I appreciate your answer, but you said, professor, that Canada has not been making sufficient use of that resource to develop political and economic links. Do you have any concrete suggestions in terms of what we can do to convince those people that their country of origin is not just a place suffering from economic hardship, but also a place with economic opportunities for Canada and

Par rapport au développement, beaucoup de jeunes Vietnamiens retournent au Vietnam — ils étaient les enfants des *boat people* — pour développer des commerces. Il y a vraiment un dynamisme important. Jusqu'à maintenant, le Canada n'a pas compris tout le potentiel qui existe entre ces liens et les populations locales sur place. Je pense qu'il y aurait énormément à faire et cela pourrait contribuer à l'essor économique non seulement de l'Asie du Sud-Est, mais aussi du Canada, parce qu'on est très peu présent en Asie, comparativement à la Chine et à l'Inde qui y sont vraiment des acteurs importants. Le Canada est dixième ou treizième dans la région, donc on est vraiment en retard par rapport à tout ce potentiel.

Mme McBride : Cette question est excellente et je pense qu'il y a des ponts qu'on peut construire, par exemple au niveau de l'enseignement supérieur.

[Traduction]

J'ai constaté que les membres de la diaspora de nombreux pays sont à la tête des efforts que déploient les établissements canadiens pour ériger des ponts avec leurs pays d'origine. Nombre d'entre eux choisissent d'agir ainsi parce qu'ils veulent trouver un moyen de venir en aide à leurs pays. Ils ont déjà acquis les compétences langagières et les capacités interculturelles nécessaires pour établir ces ponts dans les domaines où l'expertise en recherche est complémentaire, par exemple, quand elle soutient nos intérêts commerciaux ou nos relations bilatérales en matière de commerce.

Ce qui fait défaut, toutefois, c'est la capacité de concrétiser cette idée et de mobiliser plus fermement les efforts. Par exemple, un programme financé par RHSDC permettait aux établissements de créer des liens avec des universités et des collèges d'autres régions au monde, soit les pays membres de l'ALENA et de l'Union européenne dans le cas présent. Ces programmes constituaient des plates-formes permettant de tirer parti des connaissances, des compétences interculturelles et des capacités langagières des chercheurs, des enseignants et des étudiants de nos établissements afin de nouer les liens menant à des relations durables dans les domaines de l'enseignement supérieur et de la recherche. Il s'agit d'une excellente ressource qui permet à nos établissements d'ériger des ponts, une ressource qui a été sous-exploitée jusqu'à présent, selon moi.

[Français]

Le sénateur Housakos : Merci pour la réponse. C'est certain qu'il n'y a aucun doute que beaucoup de Canadiens et de Canadiennes ou de nouveaux venus qui viennent de ces pays envoient des fonds comme aide financière pour aider leurs familles dans les moments difficiles. J'apprécie votre réponse, mais vous avez dit, professeur, que le Canada n'a pas utilisé suffisamment cette ressource pour construire des ponts politiques et économiques. Est-ce qu'il y a des suggestions concrètes de ce qu'on peut faire pour montrer à ces gens que leur pays d'origine

themselves? “Economic opportunities” imply a two-way street. All countries involved in a solid trade relationship should be able to sell, buy and create wealth.

Mr. Caouette: In terms of concrete suggestions, various initiatives are currently being implemented at different levels. Some chambers of commerce — for instance, in Vietnam and Quebec — have been active. Indian and Canadian chambers of commerce have been in existence for a long time. Those links are most needed in countries lacking chambers of commerce, such as Burma, which has a small population.

A major dilemma for investors in the Philippines is the corruption. Yes, Canada has some corruption issues, and that is a known fact, but a regulatory framework is in place. A lot of people are hesitant to invest in the Philippines because they feel that the country has not changed and that economic networks are patronage-based. Some sort of an oversight mechanism should be implemented. For instance, Canadian business people or NGOs should provide guarantees because, when someone transfers money to their uncle, aunt, father, or another family member, they know that they can go back to the Philippines or Indonesia and that the money will be used to build a home or purchase a vehicle. We need tripartite agreements that also include civil society or NGO organizations, which could guarantee independent oversight of those economic development projects. That makes sense because both in the Philippines and in India, there are many NGOs, many organizations with trade expertise. So there is some significant potential because this approach would help develop certain economic sectors and would be beneficial for both Canada and Southeast Asia. Some safeguards would be included to ensure that workers in those sectors would also be protected through the tripartite arrangement.

This would be similar to the ALO model — where unions, entrepreneurs and states work together — but would involve a project to establish links between diasporas. This would be innovative, simple to do and would provide guarantees for people and diasporas in the country of origin, as many of them want to retire there and this kind of an approach also contributes to community development.

Given that international assistance is decreasing, so much potential could be explored in that area. Private interests would be used, but the civil society could also become a watchdog in this kind of an initiative. Our trade with Southeast Asia accounts for 0.5 per cent of our overall trade activity. That is minimal compared with the potential, and China is clearly going to

n’est pas juste une place où il y a des difficultés économiques, mais aussi des débouchés économiques pour le Canada et pour eux-mêmes? Quand on dit des « opportunités économiques », c’est toujours des deux côtés : être capable de vendre, d’acheter et de créer de la richesse pour tous les pays concernés dans le cadre d’une bonne relation commerciale.

M. Caouette : En termes de suggestions concrètes, il y a différentes initiatives qui sont en train de se mettre en place à différents niveaux. Il y a des chambres de commerce, par exemple, vietnamiennes et québécoises qui sont actives. Il y a des chambres de commerce indiennes et canadiennes qui existent depuis longtemps. Dans les pays où on aurait le plus besoin de ces liens, c’est là où on a le moins de développement de chambres de commerce, par exemple en Birmanie où il y a une petite population.

Un des grands dilemmes pour les investisseurs philippins est que les gens savent comment les affaires se font — oui, il y a des problèmes de corruption au Canada et c’est connu. Mais il y a un cadre réglementaire et beaucoup hésitent à transférer des fonds dans des organisations aux Philippines parce qu’ils ont l’impression que l’État n’a pas changé et que les réalisations économiques se font par les réseaux de patronage. Ce qu’il faudrait, c’est un accompagnement, par exemple des hommes d’affaires canadiens ou des ONG qui garantiraient que l’argent est remis non pas à une famille, parce que lorsqu’on transfère ces fonds à son oncle, à sa tante, à son père, ou à un membre de la famille, on sait qu’on pourra retourner aux Philippines ou en Indonésie et qu’on verra la construction d’une maison, ou l’achat d’un mini-autobus. Il faudrait des ententes tripartites où il y aurait également des organisations de la société civile ou des ONG qui pourraient garantir que ces projets de développement économique sont également supervisés par des organisations indépendantes. L’intérêt, c’est que tant aux Philippines qu’en Indonésie, il y a beaucoup d’ONG, beaucoup d’organisations qui ont une expertise en matière de commerce. Donc ce serait un potentiel intéressant parce que cela permettrait un essor de développement dans certains secteurs économiques bénéficiaires tant pour le Canada que l’Asie du Sud-Est, mais assorti des protections qui permettraient de s’assurer que les travailleurs de ces secteurs seraient également protégés parce qu’il y aurait une organisation tripartite.

Il s’agirait un peu d’un modèle comme celui de l’ALO où les syndicats, les entrepreneurs et les États collaborent, mais ce serait dans un projet de lien entre les diasporas. Ce serait innovateur, simple à faire et cela donnerait des garanties pour les gens et les diasporas dans les pays d’origine, parce que plusieurs veulent prendre leur retraite là-bas et que ce développement contribue au développement communautaire également.

Dans une situation où l’aide internationale diminue, il y a tout un potentiel à explorer de ce côté. On met à profit non seulement les intérêts privés, mais la société civile peut également devenir un chien de garde dans ce genre d’initiative. Notre commerce avec l’Asie du Sud-Est est de 0,5 p. 100. C’est minime par rapport au potentiel et c’est clair que la Chine va y aller de façon beaucoup

become involved much faster. China has fewer scruples when it comes to human rights issues and economic relations. So Canada has an opportunity to lead the way.

Canada has given up on the region. Until 2002, CIDA funded ASEAN and participated in tripartite dialogues. Today, we must make an effort to become involved in that region again, as we are trying to do in China. Southeast Asia is in a situation similar to ours, since Canada is also located next to a giant. Many countries are multicultural. Canada is a multicultural country where a lot of progress has been made in that area. So there is a connection between us and some significant potential.

[English]

Senator Ataullahjan: I have a two-part question for you, Mr. Caouette. Indonesia will be holding elections in April and July this year. What issues do you think will dominate leading up to the elections? What role, if any, will social media play in this? Is it being used by citizens to organize themselves into collective action?

[Translation]

Mr. Caouette: The Indonesian elections are two-tiered. On the one hand, Jakarta is connected to the world, and social media play a very important role there — including Facebook, which is booming. On the other hand, civil society organizations have come together for the sake of democratic action — various popular groups have developed an expertise in election monitoring.

Canada could play a role in rural areas, and it would be important for it to do so. How can impartial elections be ensured in remote regions that are not connected through Twitter and Facebook? Indonesia is an interesting country. A major decentralization policy has had success in a number of Indonesian provinces. The country has 17,000 islands, and 180 languages are spoken there. Research shows that, depending on the type of government in place, the decentralization policy has really helped distribute the benefits of economic growth. However, a traditional type of politician would cater to the elites and exclude others. In this year's elections, an eye should be kept on two things. The first consideration is the potential return of military authority. The mayor of Jakarta will oppose the former military members of the Suharto regime. The second consideration has to do with what I just talked about. Observers should perhaps be sent, not to Jakarta or Yogyakarta, which are large cities, mega cities — much bigger than Toronto or Montreal — but rather to remote regions where Canada has significant investments in the mining sector. These regions are rich in natural resources, and we could play a major role because social media are not necessarily used there. I will let Mr. Côté complete my answer.

plus rapide; la Chine a moins de scrupules sur les questions des droits de la personne et des relations économiques. Le Canada peut donc jouer un rôle de pionnier.

Le Canada a délaissé la région. Jusqu'en 2002, l'ACDI avait financé l'ANASE et était impliquée dans les dialogues tripartites. Aujourd'hui, on doit s'y réinvestir tout comme on essaie de le faire en Chine. L'Asie du Sud-Est est une région palier avec laquelle on a une similarité, car le Canada est voisin d'un géant et l'Asie du Sud-Est est aussi voisine d'un géant. Beaucoup d'États sont multiculturels, le Canada est un pays multiculturel dans lequel on a beaucoup évolué à ce chapitre. Donc, il y a des atomes crochus et un potentiel important à ce niveau.

[Traduction]

La sénatrice Ataullahjan : J'ai une question à deux parties à vous poser, monsieur Caouette. L'Indonésie tiendra des élections en avril et en juillet prochains. Quelles sont les questions dont il sera le plus question d'ici les élections? Quel rôle, si rôle il y a, les médias sociaux joueront-ils à cet égard? Les citoyens les utilisent-ils pour s'organiser et agir collectivement?

[Français]

M. Caouette : En Indonésie, ce sont des élections à deux vitesses, c'est-à-dire selon ce qui se passe à Djakarta. Djakarta est branchée sur la planète et les médias sociaux y sont très importants; Facebook est en plein essor et les médias sociaux vont jouer un rôle important. Il y a aussi des organisations de la société civile qui se sont consolidées pour l'action démocratique, différents groupes populaires qui ont développé une expertise pour suivre le développement des élections.

Là où le Canada pourrait jouer un rôle et là où ce serait important, à nouveau, c'est dans les périphéries. Dans les régions éloignées qui ne sont pas rejointes par les Twitter et Facebook de ce monde, comment s'assurer du déroulement des élections de façon impartiale? L'Indonésie est intéressante. Il y a eu une politique de décentralisation importante qui a eu du succès dans plusieurs provinces de l'Indonésie. On parle de 17 000 îles et de 180 langues. Les recherches démontrent que, selon le type de gouverneur en place la politique de décentralisation a servi vraiment à une distribution des biens de la croissance économique. Cependant, si on avait un politicien traditionnel on a renforcé les élites et l'exclusion des autres. Pour les élections de cette année, il y a deux choses à surveiller : le retour possible des militaires, donc le nouveau maire de Djakarta qui s'opposera aux anciens militaires du régime de Suharto qui seront là. La deuxième dynamique, c'est ce que je viens de présenter : aller voir ce qui va se passer, peut-être envoyer des observateurs non pas à Djakarta ou Yogyakarta qui sont des grandes villes, des mégapoles — beaucoup plus grandes que Toronto ou Montréal —, mais plutôt dans les régions éloignées où, d'une part, le Canada a des investissements importants dans le secteur minier et où il y a des ressources naturelles où on pourrait jouer

[English]

Mr. Côté: I don't have any useful comments to add to what Dominique already said. Some of the members of our working group would have more expertise speaking about Indonesia. We have several organizations working in that country. I don't have anything else to add to what Dominique said in terms of the elections.

Senator Ataullahjan: The second part of my question is that Indonesia, gathering from the testimony we've heard, seems to be a very important player in the region. It also happens to be the most populous Muslim majority country. The country has had some dialogues with ASEAN nations with regard to inter-religious conflict. Could you comment on the current state of the conflict? How is Indonesia handling its religious minorities, including the Muslims? What about Islamic extremism in Indonesia? Normally Indonesia practices a moderate form of Islam, but there has been some struggle with an emergence of extremist movements.

[Translation]

Mr. Caouette: You may recall George Bush saying that there were two axes of evil. The second axis cuts across southern Philippines, Indonesia and southern Malaysia. In the early 2000s, attacks in Bali claimed many victims. The fascinating thing about Indonesia is the relatively peaceful coexistence of religious groups. There is some extremism, but it is not significant. Indonesia has different types of Islam, including a more traditional form related to intellectual leaders. However, it also has a much more indigenous Islamic movement — represented by the Nahdlatul Ulama group — found in various regions and around religious schools. Yes, there is some interest in more militant forms of Islam, but that interest is much lower than we may think. It was commonly said that transnational networks of radical Islamists were setting up in Indonesia. Over the past few years, we have seen that Islam actually coexists fairly well with other religions. As in Canada, the ideal of three founding peoples exists. Indonesia is still built on religious ecumenism — not only Islam, but also other religions. I think it is important to recognize that religious extremism seems to be emerging in areas with the most uneven economic growth, where the potential for such extremism seems to be significant. However, Indonesia does not really have the same level of interest as other countries in extremist attacks and Islamic Jihad. It is important to see Indonesia as a country that has successfully remained secular, even though it has a huge Muslim population. The political violence is less related to Islam than to issues of wealth distribution and political participation.

un rôle important parce que les médias sociaux ne rejoignent pas nécessairement ces régions. Je vais laisser à M. Côté le soin de compléter ma réponse.

[Traduction]

M. Côté : Je n'ai rien d'utile à ajouter aux propos de Dominique. Certains membres de notre groupe de travail seraient mieux à même de parler de l'Indonésie. Plusieurs de nos organisations y travaillent. Je n'ai rien à ajouter à ce que Dominique a dit à propos des élections.

La sénatrice Ataullahjan : La deuxième partie de ma question porte sur le fait que, selon les témoignages que nous avons recueillis, l'Indonésie semble être un acteur de premier plan dans la région. Il se trouve que c'est également le pays à majorité musulmane le plus peuplé. Le pays a eu quelques échanges avec les pays de l'ANASE au sujet du conflit interreligieux. Pourriez-vous nous parler de la situation actuelle de ce conflit? Comment l'Indonésie traite-t-elle les minorités religieuses, y compris les musulmans? Qu'en est-il des extrémistes islamistes en Indonésie? Ce pays, qui pratique normalement une forme modérée d'Islam, a été le théâtre de quelques troubles associés à l'émergence de mouvements extrémistes.

[Français]

M. Caouette : Si vous vous souvenez, George Bush avait dit qu'il y avait deux axes du mal. Le deuxième axe traversait le Sud des Philippines, l'Indonésie et le Sud de la Malaisie. Il y a eu des attentats à Bali dont on a parlé au tournant des années 2000 qui ont fait plusieurs victimes. Ce qui est fascinant en Indonésie, c'est la coexistence religieuse qui est relativement pacifique. L'extrémisme est présent, mais pas de façon importante. Ce qu'on voit, c'est différentes formes d'Islam. Il y a un Islam plus traditionnel lié aux intellectuels de Muhammadiyah, mais on a aussi un mouvement musulman islamique beaucoup plus autochtone, la Nahdlatul Ulama, qui se trouve dans les différentes régions et les campagnes autour des écoles religieuses. Oui, il y a un certain engouement pour une forme d'Islamisme plus militant, mais beaucoup moins que ce qu'on pourrait penser. Au fond, souvent, on a eu tendance à dire qu'il y avait des réseaux transnationaux de militants islamistes radicaux qui allaient s'installer en Indonésie. Ce que la réalité semble nous avoir démontré au cours des dernières années, c'est que l'Islam pratique une forme de coexistence religieuse relativement importante. L'imaginaire, comme au Canada, est empreint de l'idée des trois peuples fondateurs; l'Indonésie s'est toujours construite sur l'œcuménisme religieux, pas seulement l'Islam mais également les autres religions. Je pense qu'à ce niveau, il est important de voir que les endroits où le militantisme religieux semble émerger sont les endroits où la croissance économique est la plus inégale, où il semble y avoir un potentiel important. Cependant, il n'y a pas véritablement un engouement comme il y en aurait dans

[English]

Senator Ataullahjan: My question is to Mr. Côté. You briefly touched on the collapse of the Rana Plaza in Bangladesh and there's been a greater interest since then on labour rights in Canada and around the world. Has there been any progress in improving the protection of workers' rights, specifically of government workers?

Mr. Côté: Thank you for the question. I don't have the precise details, but I know that ever since the event, there has been a push to encourage companies that hire people in Bangladesh to sign onto two different accords. I can't remember the exact names. One is, from what I understand, more of a voluntary kind of mechanism that companies can join. There's also another accord which companies can join, which is more mandatory and includes participation of the workers. A lot of organizations have been encouraging the corporations to join the second one, which would be probably more useful in preventing other similar disasters.

Senator Oh: My question is for all witnesses. When I toured Southeast Asia, I had a lot of complaints from the local manufacturers. We have a lot of multinational corporations that set up factories across Asia. When the labour costs went up, or the cost of living and the standard of living went up, all these big corporations, like Walmart, Costco, Loblaws, Target, Nike, Tommy Hilfiger and a lot of other EU companies, started moving away; they go to another country to look for cheap labour costs.

As Canadians, we pay more and we look after them more — like Filipino domestic help, Indonesian domestic help — when they come to work in Canada. We pay them and look after them far better than the multinational companies are looking after the labour force. These multinational companies make huge profits. They pay \$1 per item in Asia and they sell them for \$9.99 in the U.S. market. Can you comment on that? I think this violates workers' basic and human rights.

[Translation]

Mr. Caouette: The question is very relevant. I think it is also important because countries like Singapore have very high wages and labour is expensive there. So we are no longer talking about cheap labour, as the market is domestic. I should point out that the region is experiencing a significant domestic market emergence. We are talking about 600 million consumers — the equivalent of the European Union. The question is, who will benefit from the development of a major domestic market? As for

d'autres pays pour aller militer et faire du djihad islamique en Indonésie. Il est important de comprendre l'Indonésie comme un État qui reste séculaire avec une population musulmane importante et qui réussit; jusqu'à maintenant, la violence politique est moins reliée à l'islam qu'elle ne l'est à des questions de redistribution de richesse et de participation politique.

[Traduction]

La sénatrice Ataullahjan : Ma question s'adresse à M. Côté. Vous avez brièvement fait référence à l'effondrement du Rana Plaza, au Bangladesh, lequel a ravivé l'intérêt relatif aux droits du travail au Canada et aux quatre coins du monde. Est-ce que des progrès ont été accomplis afin de renforcer la protection des droits des travailleurs, particulièrement ceux du gouvernement?

M. Côté : Je vous remercie de me poser la question. Je n'ai pas de détails précis, mais je sais que depuis cet effondrement, des pressions s'exercent pour encourager les entreprises qui engagent des gens au Bangladesh à signer deux accords, dont les noms exacts m'échappent. Selon ce que je comprends, l'un d'eux est plutôt une forme de mécanisme volontaire auquel les entreprises peuvent adhérer. L'autre est plus obligatoire et inclut la participation des employés. Un grand nombre d'organisations encouragent les entreprises à adhérer au second, qui est probablement plus utile pour prévenir d'autres catastrophes semblables.

Le sénateur Oh : Ma question s'adresse à tous les témoins. Quand j'ai visité l'Asie du Sud-Est, j'ai entendu de nombreuses plaintes de la part des fabricants locaux. De nombreuses multinationales établissent des usines en Asie. Quand les coûts de la main-d'œuvre, le coût de la vie ou le niveau de vie ont augmenté, toutes les grandes sociétés, comme Walmart, Costco, Loblaws, Target, Nike, Tommy Hilfiger et bien des entreprises de l'Union européenne, ont commencé à migrer vers un autre pays, à l'affût de coûts de la main-d'œuvre peu élevés.

Les travailleurs, comme les travailleurs familiaux philippins et indonésiens, sont mieux rémunérés et mieux traités quand ils viennent travailler au Canada. Nous les payons et les traitons bien mieux que les multinationales à la recherche de main-d'œuvre. Ces multinationales engrangent des profits fabuleux. L'article qu'elles paient 1 \$ en Asie, elles le vendent 9,99 \$ sur le marché américain. Pouvez-vous formuler un commentaire à ce sujet? Je pense que ces pratiques violent les droits fondamentaux de la personne et des travailleurs.

[Français]

M. Caouette : La question est tout à fait pertinente. Je pense qu'elle est importante également parce que si on considère les pays comme Singapour, les salaires y sont très élevés, c'est très dispendieux. Il ne s'agit plus de main-d'œuvre à bon marché, c'est un marché intérieur, donc ce qu'il faut souligner, c'est que dans la région, il y a l'émergence d'un marché intérieur important. On parle de 600 millions de consommateurs, ce qui est l'équivalent de la communauté européenne. La question, c'est qui va bénéficier

the multinationals, we are currently seeing the development of a two-tiered strategy. Large companies such as Walmart, Carrefour and McDonalds are setting up in big cities and leaving the rural regions to local companies. It is important to point out that there are some big agri-food and production companies, be it in Malaysia or Indonesia. We are seeing a divide between the big city markets and regional markets. It is important to allow local companies to develop that domestic market, while at the same time protecting the rights of Indonesian, Vietnamese, Malaysian companies to have access to their own market. Otherwise, cheap labour industries become dependent on outsourcing.

For instance, Japanese industries outsourced to Korea; Korea, in turn, moved its most polluting industries that require the most labour to Thailand, Malaysia and Indonesia. Now, the industry is outsourcing to countries with cheaper labour, such as Vietnam and Cambodia. So you are correct, workers' rights are affected. Delocalization is taking place toward countries with the cheapest labour.

I think that the solution to this, first, is domestic market development — so the development of the middle class in those countries. Second, local companies — Vietnamese, Indonesian and Filipino — should be provided with support, so that they can compete with industrial giants. That is why I said in my presentation that free trade was not a be-all-and-end-all solution. Local companies have to be able to grow, and migrant workers must be protected. A local company has more interest in protecting its workers, since part of its production is purchased by them. So it is logical that those companies are less likely to outsource. Of course, some Singaporean and Malaysian multinationals across the region are as large as the big multinationals. However, I think that small and medium-sized local companies are definitely a key player not only in economic growth, but also in worker protection.

[English]

Senator Oh: Mr. Côté, do you have any comments?

Mr. Côté: I think Mr. Caouette gave a very comprehensive answer.

I would add that, as mentioned earlier, you have to make sure that trade agreements, when they are negotiated, don't prevent states from legislating in favour of labour regulations — so there are labour chapters in these agreements.

In addition to what Mr. Caouette was saying, we have to make sure agreements don't prevent states from implementing workers' rights.

du développement d'un marché intérieur important. Quant aux multinationales, pour l'instant, on voit le développement d'une stratégie à deux niveaux. Les grandes compagnies comme Walmart, Carrefour, McDonalds, entre autres, se concentrent dans les grandes capitales et laissent les régions rurales aux compagnies locales. C'est important de souligner, que ce soit en Malaisie ou en Indonésie, qu'il existe de grandes compagnies agroalimentaires et de production. On voit une division entre le marché des grandes capitales et le marché en région. Ce qui est important, c'est qu'il faut permettre aux compagnies locales de développer ce marché intérieur, mais tout en protégeant les droits des compagnies indonésiennes, vietnamiennes, malaisiennes à pouvoir avoir accès à leur propre marché, sinon on est tributaire du déplacement des industries à main-d'œuvre bon marché.

Si on s'arrête à l'histoire, du Japon on s'est déplacé vers la Corée; la Corée a déplacé ses industries les plus polluantes et nécessitant le plus de main-d'œuvre vers la Thaïlande, la Malaisie et l'Indonésie. Maintenant on déplace l'industrie vers les pays à main-d'œuvre moins chère, comme le Vietnam et le Cambodge. Donc, vous avez raison, il y a un processus de droit des travailleurs; on délocalise vers les pays où la main-d'œuvre est la moins chère.

La réponse est, à mon avis, en premier lieu, le développement du marché intérieur, donc le développement d'une classe moyenne dans ces pays. C'est, en deuxième lieu, l'accompagnement des entreprises et des compagnies locales — vietnamiennes, indonésiennes et philippines — face aux géants industriels. C'est pour cela que, dans mon exposé, j'ai dit que le libre-échange n'était pas une solution toute préparée et absolue. Il faut permettre l'essor d'entreprises locales et la protection des travailleurs migrants. Une entreprise locale a plus intérêt à protéger ses travailleurs, car une partie de sa production est achetée par ses propres travailleurs. Il y a une certaine logique qui fait que ces entreprises sont moins portées à se déplacer. Bien sûr, il y a des multinationales singapouriennes et malaisiennes dans toute la région, qui sont aussi importantes que certaine grandes multinationales; mais il est certain que la petite et moyenne entreprise locale, d'après moi, est une clé de voûte importante pour garantir non seulement l'essor de l'économie, mais aussi la protection des travailleurs.

[Traduction]

Le sénateur Oh : Monsieur Côté, voulez-vous intervenir?

M. Côté : Je crois que M. Caouette a donné une réponse très exhaustive.

J'ajouterais que, comme on l'a indiqué plus tôt, il faut veiller à ce que les accords commerciaux, quand ils sont négociés, n'empêchent pas les États de légiférer en faveur des règlements sur le travail. Ces accords comprennent donc des chapitres sur le travail.

En plus de ce que M. Caouette a indiqué, nous devons nous assurer que ces accords n'empêchent pas les États de mettre les droits des travailleurs en œuvre.

Senator Robichaud: I have to be quick, Madam Chair.

The Chair: I was hoping you would put your name on the list earlier before we came to 11:30.

Senator Robichaud: I will be quick. Ms. McBride —

Senator Downe: Point of order. This is the first question from this side, and we have been very generous going back and forth. I know Senator Robichaud just came on. I think he should have his question and hopefully a follow-up, chair.

The Chair: The problem is that we have one hour and we have another panel. I have been encouraging everyone to put their names down on the list, and I just received Senator Robichaud's indication. That's why I'm allowing him to do it; I'm not cutting him off.

Senator Downe: No, the point of order is that some people put on their names on the list even before the witnesses are heard. Obviously Senator Robichaud heard discussion that generated the question, which I think is only fair, and we should show more flexibility.

The Chair: Then we will have to extend the time to do that.

Senator Downe: The other possibility would be to try to rotate between the two, and maybe we don't have to put our names on the list. But we should certainly try to balance out the questions more than we have at this meeting today.

The Chair: Senator Downe, I have been trying to get everyone involved. I do the best I can. I encourage people to respond and put their name down. I keep looking at you to see if you are interested in the question. So I think that's an unfair comment.

Senator Downe: You do a good job most times, but unfortunately when you said, "Senator Robichaud, keep your question short," that isn't fair. You did not ask any others to keep their questions short today.

The Chair: I will respond again, Senator Downe. I have managed the list according to the time, and I keep looking at new members to add their names. There weren't any, so I allowed the questions to go on for those who were on the list. Senator Robichaud indicated just a moment ago that he wished to speak, and I'm affording him the opportunity. I don't know what else I can do.

Senator Downe: The procedure on next round, then, would be that we will all ask to be on the list right now, and that would work for both sides. Is that appropriate?

Le sénateur Robichaud : Je dois être bref, madame la présidente.

La présidente : J'espérais que vous inscriviez votre nom sur la liste avant 11 h 30.

Le sénateur Robichaud : Je serai bref. Madame McBride...

Le sénateur Downe : J'invoque le Règlement. C'est la première question de ce côté, et nous nous sommes montrés fort généreux au cours des échanges. Je sais que le sénateur Robichaud vient de se manifester. Je pense qu'il devrait poser sa question et, espérons-le, obtenir une réponse, madame la présidente.

La présidente : L'ennui, c'est que nous disposons d'une heure et que nous devons entendre un autre groupe de témoins. J'ai encouragé tout le monde à inscrire leur nom sur la liste, et je viens de recevoir celui du sénateur Robichaud. C'est pourquoi je l'autorise à poser sa question. Je ne l'interromps pas.

Le sénateur Downe : Non, si j'invoque le Règlement, c'est que certains s'inscrivent sur la liste avant même que nous ayons entendu les témoins. De toute évidence, le sénateur Robichaud a entendu des propos qui l'ont incité à poser une question, ce qui me semble tout à fait légitime. Nous devrions nous montrer plus souples.

La présidente : Nous devons prolonger le temps pour le faire, alors.

Le sénateur Downe : Nous pourrions également essayer d'alterner entre les deux et peut-être ne pas être obligés d'inscrire notre nom sur la liste. Cependant, nous devrions certainement tenter d'équilibrer les questions mieux que nous ne l'avons fait aujourd'hui.

La présidente : Sénateur Downe, j'ai tenté d'inciter tous les intéressés à participer. Je fais de mon mieux. J'encourage les gens à répondre et à inscrire leur nom sur la liste. Je continue de les regarder pour voir si la question suscite de l'intérêt. Je considère donc que votre remarque est injuste.

Le sénateur Downe : Vous faites du bon travail la plupart du temps. Malheureusement, il était injuste de demander au sénateur Robichaud de rester bref, car vous ne l'avez pas demandé aux autres.

La présidente : Je répondrai de nouveau, sénateur Downe. J'ai géré la liste en fonction du temps dont nous disposons, et je continue d'inciter de nouveaux membres à ajouter leur nom. Comme personne ne s'est manifesté, j'ai autorisé les gens inscrits sur la liste à poser des questions. Le sénateur Robichaud a indiqué il y a un instant qu'il souhaitait intervenir; je lui en laisse donc la possibilité. J'ignore ce que je peux faire d'autre.

Le sénateur Downe : Pour le prochain tour, nous devrions donc tous demander maintenant à figurer sur la liste, et cela fonctionnerait pour les deux côtés. Est-ce que cela vous convient?

The Chair: That would be great. I will turn to you immediately as deputy chair, which I normally do, and if you don't wish to question the witness, you can pass. If that would be helpful in balancing it better, I will do so.

[Translation]

Senator Robichaud: Ms. McBride, you talked about your participation in a forum where some criticism was expressed over the fact that there have been no new Canadian initiatives or exchanges in education. Could you comment on that please?

[English]

Ms. McBride: Yes. There are many institution-led initiatives in the region; I would like to be clear on that. Many universities and colleges across our country are engaged with partners in the region.

What I heard at our forum mainly came from government speakers and institutional representatives from the region. They bemoaned the lack of government-sponsored scholarship programs. They talk about the impact those scholarship programs had in helping to develop human capital in the region; for example, the Commonwealth Scholarship program.

I'm sure you all know that those programs are suffering from a thousand small cuts. It's not a very robust portfolio of scholarship programs as it has been in the past, which is not to say that the model from the past couldn't be improved — I believe it could. But we heard that message from ASEAN partners who said Canada's not doing much by way of funding scholarships, funding joint projects, and helping them connect with Canadian universities and colleges to have joint curriculum in areas that are going to foster the growth of SME and sustainable environmental practices. There is a big opportunity to do that, from our perspective, for relatively little investment.

The Chair: I would like to thank all of the panellists for their contribution. It has certainly been helpful. We are touching areas we haven't before, and this will certainly enhance our study. Thank you for coming by video conference and in person.

Honourable senators, the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade is continuing its study on security conditions and economic developments in the Asia-Pacific region, the implications for Canadian policy and interests in the region and other related matters.

La présidente : Ce serait très bien. Comme je le fais habituellement, je vous donnerai d'abord la parole à titre de vice-président, et vous pourrez passer votre tour si vous ne voulez pas poser de question aux témoins. Si cela permet d'assurer un meilleur équilibre, c'est ce que je ferai.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Madame McBride, vous avez parlé de votre participation à une conférence où on déplorait le fait que, en matière d'éducation, on n'avait pas d'échange, de nouvelles initiatives canadiennes. Est-ce que vous pourriez commenter là-dessus, s'il vous plaît?

[Traduction]

Mme McBride : Oui. J'aimerais qu'il soit bien clair qu'il existe de nombreuses initiatives menées par des institutions dans cette région. Plusieurs universités et collèges canadiens y ont établi des partenariats.

Les commentaires que j'ai pu entendre à l'occasion de notre forum provenaient principalement de porte-parole gouvernementaux et de représentants d'institutions dans la région. Ils déplorent le manque de programmes de bourses financés par le gouvernement. Ils font valoir l'importance de tels programmes, comme le Programme de bourses du Commonwealth, pour contribuer au développement du capital humain dans la région.

Comme vous le savez tous, j'en suis persuadée, ces programmes ont fait l'objet d'innombrables coupures. Le portefeuille de programmes semblables n'est donc pas aussi bien garni qu'il l'a déjà été dans le passé, ce qui ne signifie pas que le modèle d'alors ne pourrait pas être amélioré. Je pense qu'on pourrait faire mieux. Nous avons toutefois tous entendu ce message des partenaires de l'ANASE suivant lesquels le Canada n'est guère actif au chapitre du financement des bourses et des projets conjoints, et ne les aide pas vraiment à nouer des liens avec les universités et les collèges canadiens qui ont des programmes d'études communs dans des domaines pouvant favoriser la croissance des PME et l'adoption de pratiques environnementales durables. À notre avis, il existe d'excellentes possibilités d'agir sur ce tableau avec des investissements relativement faibles.

La présidente : J'aimerais remercier tous nos témoins pour leur contribution qui nous a été fort utile. Nous avons pu traiter avec vous d'aspects que nous n'avions pas encore abordés, ce qui va certes améliorer notre étude. Merci d'avoir témoigné par vidéoconférence ou en personne.

Honourables sénateurs, le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international poursuit son étude sur les conditions de sécurité et les faits nouveaux en matière d'économie dans la région Asie-Pacifique, leurs incidences sur la politique et les intérêts du Canada dans la région, et d'autres questions connexes.

On our next panel here, we have Professor Pitman Potter, Professor of Law and HSBC Chair in Asian research, University of British Columbia, by video conference. I trust that the professor can hear me. Just a nod would help. Thank you. We also have before us, Mr. Scott Gilmore, Chief Executive Officer of Building Markets.

Welcome, gentlemen, to the committee. I'm going to start with Professor Potter. We would ask for an opening statement. We hear from our witnesses, and then we would like to put questions to you. Welcome to the committee.

Pitman Potter, Professor of Law, HSBC Chair in Asian Research, University of British Columbia, as an individual: Thank you. Honourable senators, ladies and gentlemen, good morning. I am pleased and honoured to meet with you this morning to discuss issues related to security and economic development in the Asia-Pacific region. I understand you are particularly interested in the economies of Myanmar, Indonesia, the Philippines and Singapore. I understand, as well, that some of you have received and reviewed the recent report by the Asia Pacific Foundation of Canada entitled *Advancing Canada's Engagement with Asia on Human Rights — Integrating Business and Human Rights*. With your leave, I'd like to open with a few comments on each of these.

First, managing the relationship between security and economic development depends, in part, on how we conceive of economic development itself. This involves, largely, the tensions between focusing on growth or on the distribution of opportunity. As indicated in the example of China's policies in minority nationality areas, such as Xinjiang and Tibet, efforts to resolve social tension through promotion of economic development have had mixed results, particularly where economic development is conceived largely in terms of capital investment in construction and infrastructure, without concomitant investment in local human capital. As well, managing security and development can depend on how we conceive of security. In some circumstances, efforts to promote security work to undermine economic development as electronic surveillance impedes Internet access and development of an information-based economy. On the other hand, attending to issues of human security, access to food, shelter, medical care, and so on, can support conditions for equitable and stable development. The security and development question depends, in large part, on how we approach both elements of this relationship.

Nous recevons maintenant deux nouveaux témoins. Via vidéoconférence, nous accueillons M. Pitman Potter, professeur de droit et titulaire de la chaire HSBC de recherche sur l'Asie à l'Université de la Colombie-Britannique. J'espère que M. Potter est en mesure de nous entendre. Si vous pouviez seulement hocher de la tête. Merci. Nous recevons également ici même, M. Scott Gilmore, chef de la direction de Building Markets.

Messieurs, bienvenue au comité. C'est M. Potter qui va débiter en nous présentant sa déclaration préliminaire. Nous allons d'abord entendre ce que nos témoins ont à nous dire, après quoi nous leur poserons des questions. Bienvenue au comité.

Pitman Potter, professeur de droit, titulaire de la chaire HSBC de recherche sur l'Asie, Université de la Colombie-Britannique, à titre personnel : Merci. Honorables sénateurs, mesdames et messieurs, bonjour. Je suis ravi et honoré d'être des vôtres ce matin pour traiter des enjeux liés à la sécurité et au développement économique dans la région Asie-Pacifique. J'ai cru comprendre que vous vous intéressiez plus particulièrement aux économies du Myanmar, de l'Indonésie, des Philippines et de Singapour. Je crois également que certains d'entre vous ont pu prendre connaissance du récent rapport de la Fondation Asie Pacifique du Canada concernant la concrétisation de l'engagement du Canada en Asie relativement aux droits de la personne et à leur intégration dans un contexte d'affaires. Si vous le permettez, j'aimerais d'abord vous parler de chacun de ces éléments.

Premièrement, c'est en grande partie notre conception du développement économique qui dicte la façon dont on gèrera les liens entre les considérations de sécurité et le développement économique. Il s'agit principalement d'assurer un juste équilibre entre un accent mis sur la croissance et objectif de répartition des possibilités. Comme l'ont démontré les politiques chinoises dans les régions abritant des minorités nationales, comme le Xinjiang et le Tibet, les efforts pour apaiser les tensions sociales en favorisant le développement économique ont produit des résultats mitigés, particulièrement lorsque le développement économique est envisagé principalement dans l'optique de l'investissement de capital pour la construction et les infrastructures, sans investissement correspondant dans le développement du capital humain local. Par ailleurs, la gestion de la sécurité et du développement peut aussi varier en fonction de notre conception de la sécurité. Dans certains cas, les efforts déployés pour assurer une plus grande sécurité peuvent miner le développement économique, comme c'est le cas pour la surveillance électronique qui entrave l'accès à Internet et l'épanouissement d'une économie de l'information. En revanche, la mise en place de solutions en matière de sécurité des personnes et d'accès à la nourriture, au logement et aux soins médicaux, notamment, peut créer des conditions propices à un développement stable et équitable. C'est donc notre approche des deux éléments de l'équation sécurité-développement qui est surtout déterminante.

Turning to the Asia Pacific Foundation report for a moment, the APFC report attempts such a balanced approach by emphasizing the need to integrate business and human rights policies. Noting that human rights involves a wide range of key issues, including civil and political rights but also extending to economic, social and cultural rights, the report offers observations and suggestions as to how to move forward with engagement on Asia in ways that support both human rights and business relations. From my perspective, coordination of business and human rights, or trade and human rights, as I suggest in another context, will be essential to effective policies on both sides of that dynamic. This is a key element of security and development, and so, as the report suggests, an integrated approach, from my perspective, is one that is most likely to result in both human rights protection and expansion of trade and business opportunities. I hope this very short statement is helpful as a prelude to our discussion. I'd be very happy to respond, as best I can, to any questions the honourable senators have.

The Chair: Thank you. I'm aware of your report, and I think it's excellent and should be part of our evidence here. So I would ask that it be filed with the committee for circulation as part of our evidence. Would that be in line with committee members and with Professor Potter? Agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: I will then turn to our next witness, Mr. Gilmore, please.

Scott Gilmore, Chief Executive Officer, Building Markets: Thank you, senators, very much for the invitation to speak to you today. Southeast Asia and the Asia-Pacific region have been an important part of my life and career for the last 20 years. To give you an understanding of the perspective that I'm bringing to the room, I began my experience there as a Canadian diplomat. I was posted to Indonesia as a trade commissioner. I then worked in East Timor for the United Nations, in their peacekeeping mission, where I was responsible for building an economic security program. I have been the deputy director for South Asia in the Department of Foreign Affairs, looking after the broader region. I left in 2004 to launch Building Markets, which is a social enterprise that finds local entrepreneurs and connects them to global opportunities.

In that capacity so far, we have been able to do over \$1 billion worth of deals in the Asia-Pacific region, creating over 70,000 jobs. Our business model, as a non-profit, is to put teams of up to 30 people, for example in Burma, on the ground, mostly local staff, who go and find local entrepreneurs who are capable of trading internationally and assist them to do so. As a result, using Burma as an example again, we have over 1,500 local

Dans son rapport, la Fondation Asie Pacifique du Canada s'emploie à mettre en valeur une approche équilibrée de la sorte en insistant sur la nécessité d'intégrer les politiques touchant les affaires et les droits de la personne. En soulignant que les droits de la personne englobent un large éventail d'enjeux importants, y compris les droits civils et politiques, mais également les droits socioéconomiques et culturels, le rapport présente des observations et des suggestions quant à la manière de moduler notre engagement en Asie pour favoriser à la fois la protection des droits de la personne et l'établissement de bonnes relations commerciales. À mon avis, l'efficacité des politiques des deux côtés de l'équation doit absolument passer par une bonne coordination des enjeux touchant les affaires et les droits de la personne, ou le commerce et les droits de la personne, comme je l'indique dans un autre contexte. Comme il s'agit d'un élément clé pour la sécurité et le développement, j'estime qu'une approche intégrée, comme le rapport le laisse entendre, devrait fort probablement permettre à la fois la protection des droits de la personne et l'élargissement des possibilités commerciales. J'ose espérer que ma très brève déclaration nous sera utile pour amorcer nos discussions. Je me ferai un grand plaisir de répondre au meilleur de mes connaissances à toutes les questions des honorables sénateurs.

La présidente : Merci. J'ai pris connaissance de votre rapport et j'y vois un élément très intéressant dont nous devrions tenir compte. Je demanderais donc à ce qu'il soit distribué aux membres du comité. Est-ce que cela convient à mes collègues ainsi qu'à vous-même, monsieur Potter? Vous êtes d'accord?

Des voix : D'accord.

La présidente : Je cède maintenant la parole à notre prochain témoin, M. Gilmore.

Scott Gilmore, chef de la direction, Building Markets : Un grand merci à vous, sénateurs, de m'avoir invité à prendre la parole aujourd'hui. L'Asie du Sud-Est et la région Asie-Pacifique font partie intégrante de ma vie et de ma carrière depuis 20 ans. Pour vous donner une idée de la perspective que j'apporte à votre étude, disons que j'ai débuté mon travail dans cette région à titre de diplomate canadien. J'ai été délégué commercial en Indonésie. J'ai ensuite travaillé dans le cadre de la mission de maintien de la paix des Nations Unies au Timor oriental, où j'étais responsable de la mise en place d'un programme de sécurité économique. J'ai également été directeur adjoint pour l'Asie du Sud au ministère des Affaires étrangères, un poste qui m'a amené à m'intéresser à l'ensemble de la région. J'ai quitté ce poste en 2004 pour lancer Building Markets, une entreprise d'économie sociale qui trouve des entrepreneurs locaux pour les amener à profiter des possibilités qui se présentent à l'échelle planétaire.

Dans ce rôle, nous avons pu jusqu'à maintenant conclure des transactions d'une valeur dépassant le milliard de dollars dans la région Asie-Pacifique, ce qui a mené à la création de plus de 70 000 emplois. Le modèle d'affaires de notre société à but non lucratif consiste à mettre sur pied des équipes pouvant compter jusqu'à 30 personnes, des employés locaux pour la plupart, qui partent à la recherche d'entrepreneurs locaux capables de faire des

businesses that we work with. It gives us an intimate knowledge of what's going on in these local economies and what their capacity is.

The message I'm bringing to your committee today is that Canada is not doing well enough in these frontier markets, particularly in the Asia-Pacific. If we define the Asia-Pacific frontier markets as those countries that include Pakistan, India, Bangladesh, Burma, Laos, Cambodia, Vietnam, Indonesia, Papua New Guinea, Malaysia and Timor, these countries all have two things in common. One, they are some of the fastest growing economies in the world that will dominate the global economy in the next 20 years. Two, the Canadian private sector is all but absent in these regions, which is a shame because, if you take a look at all of the fundamentals, they are impressive and demonstrate that these markets are quickly evolving into economic powerhouses, for example, in improved stability. Since 1990, there's been a 51 per cent drop in political violence in frontier markets, which has stimulated positive economic and political reforms. They are filled with abundant natural resources. These economies possess 41 per cent of the world's oil and 26 per cent of its natural gas. In Burma, to use that example, the energy and mining sector is expected to increase by \$20 billion over the next 15 years.

By the way, there's not a single Canadian energy firm on the ground in Burma right now. These are countries with growing workforces. Primary education intake has risen by over 50 per cent since 1990. In Cambodia, there are 200,000 new entrants into the labour force every year. Thirty-three per cent of the world's population will live within frontier markets by 2050. In fact, already, countries like Burma are within a five-hour flight of half of the world's population. These are growing economies. The GDP growth in frontier markets is similar to what the BRICs growth path was 10 years ago. Over the next five years, the projected annual real GDP growth for Asian frontier markets is 7.5 per cent, more than three times what's predicted for Canada.

Vietnam's anticipated GDP growth is expected to be 33 per cent over the next the four years. In Burma, consumer spending is expected to triple over the next 15 years to \$100 billion. This combination of middle class growth, urbanization and increased natural resource demand is presenting massive investment opportunities, particularly in transport, insurance, construction and logistics. These are all sectors where Canada has world-leading expertise and capacity,

affaires sur le marché international et les aident à y parvenir. En Birmanie, par exemple, nous travaillons avec plus de 1 500 entreprises locales. Nous avons ainsi pu acquérir une connaissance approfondie du fonctionnement et des capacités de ces économies locales.

J'aimerais faire valoir aujourd'hui au comité que le Canada n'en fait pas suffisamment dans ces marchés d'avant-poste, surtout dans la région Asie-Pacifique. Si nous considérons que les marchés limitrophes d'Asie-Pacifique comprennent le Pakistan, l'Inde, le Bangladesh, la Birmanie, le Laos, le Cambodge, le Vietnam, l'Indonésie, la Papouasie Nouvelle-Guinée, la Malaisie et le Timor, nous pouvons dégager deux points communs entre tous ces pays. Premièrement, ils figurent parmi ceux connaissant la croissance la plus rapide au monde et domineront la scène économique planétaire au cours des 20 prochaines années. Deuxièmement, le secteur privé canadien est à toutes fins utiles absent de ces régions, ce qui est vraiment regrettable, car on y retrouve tous les ingrédients essentiels qui font en sorte que ces marchés vont rapidement devenir des superpuissances économiques, en misant notamment sur une meilleure stabilité. Depuis 1990, la violence politique a diminué de 51 p. 100 dans ces marchés limitrophes, ce qui a été à l'origine d'importantes réformes économiques et politiques. En outre, ces pays regorgent de ressources naturelles. On y trouve 41 p. 100 des réserves mondiales de pétrole et 26 p. 100 de celles de gaz naturel. En Birmanie, pour revenir à cet exemple, le secteur énergétique et minier devrait connaître une croissance de l'ordre de 20 milliards de dollars au cours des 15 prochaines années.

Soit dit en passant, aucune entreprise canadienne du secteur énergétique n'est présente en Birmanie actuellement. Ce sont des pays dont la population active est en pleine croissance. Le taux d'inscription dans les écoles primaires a augmenté de plus de 50 p. 100 depuis 1990. Au Cambodge, 200 000 personnes s'ajoutent à la population active chaque année. En 2050, ces marchés d'avant-poste compteront pour 33 p. 100 de la population mondiale. D'ailleurs, des pays comme la Birmanie se retrouvent déjà à moins de cinq heures de vol de la moitié de la population planétaire. Ce sont des économies en pleine croissance. Le taux de croissance du PIB y est semblable à celui du BRIC il y a 10 ans. Pour les cinq prochaines années, le taux de croissance annuel prévu du PIB en dollars constants est de 7,5 p. 100 pour les marchés limitrophes asiatiques, soit trois fois plus que ce qu'on projette pour le Canada.

Au Vietnam, le PIB devrait croître dans une proportion de 33 p. 100 au fil des quatre prochaines années. En Birmanie, les dépenses de consommation devraient tripler au cours des 15 prochaines années pour atteindre 100 milliards de dollars. Cette combinaison de croissance de la classe moyenne, d'urbanisation et d'accroissement de la demande pour les ressources naturelles crée de formidables possibilités d'investissement, surtout dans les secteurs des transports, de

and yet, once again, sectors that are all but invisible when you are on in the ground in places like Yangon.

For example, I recently took a British investor to Burma. He's one of many investors who have flown in. He has \$2 billion under management and recognizes the potential for Burma. We spent 10 days on the ground, kicking the tires as it were, of some of the most remarkable enterprises I have come across in our work globally. We met with officials at the Canadian embassy, which was in the process of being set up — this was last year — and we discovered there had only been six or seven visits by Canadian businesses at that time, and this is in Yangon, a city that is now filled with branch offices for corporations from London, Sydney, Singapore, Shanghai, Rio and Paris, yet there is nobody there from Bay Street.

The same thing can be observed across the region. Canada's private sector and trading relations are focused right now on a handful of emerging economies like China, and they are being outclassed even there by other G8 nations.

To paraphrase Andrea Mandel-Campbell, who was the author of *Why Mexicans Don't Drink Molson*, Canada is demonstrating once again that we are not a trading nation; we are a trade dependent nation. We are being left behind, and now the news that I have to deliver is even worse, which is that what the Canadian government can do to change this is very limited. This is a problem that sits on Bay Street, not in Ottawa.

I will leave you with four things that I think should be considered by the Canadian government to try to ameliorate the situation. First, the merger between DFAIT and CIDA should be congratulated. This is an excellent step in the right direction, and I have said so to Minister Baird and Minister Paradis. There is a fact that has to be understood, that Canada's beachhead in these economies is often the CIDA development programs. Unfortunately, I'm not seeing the same enthusiasm amongst senior trade officials than I am seeing amongst the senior political leadership. They need to work harder to recognize that there is a win-win situation in terms of how Canada deploys its aid money.

As an example of that, I would strongly encourage the Canadian government to support the launch of a development finance institute, like we've seen in the U.K. with the CDC, and in Washington with OPEC. This would encourage the rather timid Canadian private capital to invest in these markets, and this could, perhaps, be launched as a sub-unit of EDC.

The third thing I would recommend is that the Canadian government consider subsidizing scholarship programs. We have done a remarkable job as a nation, as have our provinces, over the

l'assurance, de la construction et de la logistique. Le Canada possède de l'expertise et des capacités de calibre mondial dans tous ces secteurs, mais en est presque totalement absent dans des villes comme Yangon.

À titre d'exemple, j'ai récemment accompagné un investisseur britannique en Birmanie. Il gère un portefeuille de 2 milliards de dollars et est bien conscient des possibilités qui s'offrent en Birmanie, à l'instar de plusieurs autres investisseurs qui s'y rendent. Nous avons passé 10 jours là-bas pour tâter le terrain auprès de quelques-unes des entreprises les plus remarquables que nous ayons pu observer dans le cadre de notre travail à l'échelle planétaire. Nous avons rencontré des représentants de l'ambassade du Canada qui étaient en cours d'installation — c'était l'an dernier — et on nous a dit qu'il n'y avait eu que six ou sept visites d'entreprises canadiennes. On parle pourtant de Yangon, une ville qui regorge maintenant de succursales d'entreprises de Londres, Sydney, Singapore, Shanghai, Rio et Paris, mais Bay Street brille toujours par son absence.

On peut faire le même constat dans toute la région. Les entreprises privées canadiennes concentrent maintenant leurs efforts pour établir des relations commerciales dans une poignée d'économies émergentes comme la Chine et accusent du retard, même dans ces pays-là, par rapport aux autres pays du G8.

Comme le disait Andrea Mandel-Campbell, auteur de *Why Mexicans Don't Drink Molson*, le Canada montre encore une fois qu'il n'est pas une nation commerçante, mais bien une nation qui dépend du commerce. Nous sommes laissés pour compte et, pis encore, le gouvernement canadien ne peut pas faire grand-chose pour améliorer la situation. La solution au problème doit venir de Bay Street, et non d'Ottawa.

J'aimerais tout de même vous exposer quatre mesures que pourrait envisager le gouvernement canadien pour essayer d'améliorer les choses. Premièrement, il faut se féliciter de la fusion entre le MAECI et l'ACDI. C'est un grand pas dans la bonne direction, comme je l'ai moi-même indiqué aux ministres Baird et Paradis. Il faut comprendre que les programmes de développement de l'ACDI sont souvent la tête de pont du Canada au sein de ces économies. Malheureusement, les hauts responsables en matière de commerce ne m'apparaissent pas aussi enthousiastes que les hautes instances politiques. Et il y a encore beaucoup de travail à faire pour reconnaître que le Canada peut déployer son aide financière d'une manière qui profitera à tous.

Dans cet objectif, j'encourage vivement le gouvernement canadien à appuyer la mise en place d'un institut de financement pour le développement, à l'instar du groupe CDC au Royaume-Uni et de l'OPEC à Washington. Un tel institut, qui pourrait être un sous-groupe d'EDC, encouragerait les entreprises privées canadiennes qui semblent hésiter à investir dans ces marchés.

Ma troisième recommandation serait que le gouvernement du Canada songe à subventionner des programmes de bourses. Nos gouvernements fédéral et provinciaux ont beaucoup accompli au

last decade to encourage students from Asia to study in Canada. But we've neglected our own students. We've neglected encouraging them to go to Asia, to learn foreign languages. Just as an aside, Canada's ability with languages is shocking, particularly in our private sector, which is totally inexplicable given the important role immigrant communities play in Canada and in our multicultural fabric. I would encourage the Canadian government to consider scholarship programs in that regard.

Finally, I would encourage the Prime Minister to visit the region as quickly as possible. I think a trip to Burma would be a wonderful way for him to spend his summer.

Those are my comments.

The Chair: Are there any questions? Senator Robichaud or Senator Smith?

Senator D. Smith: I'm fine.

The Chair: Thank you. Senator Fortin-Duplessis, you have the first question.

[*Translation*]

Senator Fortin-Duplessis: Mr. Gilmore, my first question will be brief. We have heard from a number of witnesses during our study on the Asia-Pacific region, and we have noticed that there is a considerable divergence of opinion when it comes to business opportunities in Burma.

You seem very optimistic. You touched on this briefly in your presentation, but could you tell me what argument you would use to convince the skeptics that Burma is the next Asian Klondike?

[*English*]

Mr. Gilmore: I think to explain the divergence of opinion, which I see in my own organization and with some of the investors we have worked with in New York and London, it's not a question of "if." It's a question of "when." The fundamentals in Burma are undeniable. It's a country of 80 million people that sits between two of the world's largest economies. It is sitting on mountains of resources. It has a growing workforce and access to growing markets, and, as I said earlier, a growing middle class.

However, Burmese business law is 99 years old. It was drafted before they even had telephones. When you visit a Burmese bank right now, you will see Harry Potter-like ledger books, big massive leather-bound ledger books; you won't see computers.

cours de la dernière décennie pour inciter de jeunes Asiatiques à venir étudier au Canada. Nous avons toutefois un peu négligé nos propres étudiants. Nous ne les avons pas encouragés à aller étudier en Asie pour apprendre une nouvelle langue. Soit dit en passant, les capacités linguistiques des Canadiens sont particulièrement déficientes, surtout dans le secteur privé, ce qui est tout à fait inacceptable compte tenu du rôle important joué par les immigrants dans notre pays et dans notre trame multiculturelle. J'encourage donc le gouvernement du Canada à envisager l'établissement de programmes de bourses à cette fin.

Enfin, j'inviterais le premier ministre à visiter cette région dès que possible. Je pense qu'un voyage en Birmanie serait une excellente suggestion pour l'été qui vient.

Voilà qui termine les observations que j'avais à vous présenter.

La présidente : Y a-t-il des questions? Sénateur Robichaud, sénateur Smith?

Le sénateur D. Smith : Je n'ai pas de question.

La présidente : Merci, sénatrice Fortin-Duplessis, vous avez droit à la première question.

[*Français*]

La sénatrice Fortin-Duplessis : Monsieur Gilmore, ma question sera brève. Nous avons reçu plusieurs témoins lors de notre étude sur l'Asie-Pacifique et nous avons déduit que ceux-ci divergeaient d'opinion concernant les occasions d'affaires qu'offre la Birmanie.

Quant à vous, vous semblez très optimiste. Même si vous y avez touché un peu dans votre présentation, quel argument utiliseriez-vous pour convaincre les incrédules que la Birmanie est le prochain Klondike asiatique?

[*Traduction*]

M. Gilmore : Pour expliquer cette divergence d'opinion que j'ai constatée au sein de ma propre organisation ainsi que chez certains investisseurs avec lesquels j'ai travaillé à New York et à Londres, disons que la question ne consiste pas à savoir si on va le faire, mais à quel moment cela va se produire. Il ne fait aucun doute que les conditions de base nécessaires sont réunies en Birmanie. C'est un pays de 80 millions d'habitants qui est situé entre deux des plus grandes économies de la planète. Il dispose en outre d'une multitude de ressources. Il bénéficie d'une main-d'œuvre en pleine croissance, d'un accès aux marchés émergents et, comme je l'indiquais tout à l'heure, d'une classe moyenne également en pleine croissance.

Cependant, les dispositions législatives régissant les affaires en Birmanie remontent à 99 ans. Elles ont été rédigées avant même que le téléphone ne fasse son apparition dans ce pays. Si vous vous rendiez aujourd'hui dans une banque birmane, vous y verriez ces grands livres de compte reliés en cuir à la Harry Potter; il n'y a pas d'ordinateurs.

The changes that are necessary will take some time. This Klondike market will not appear next year, but it will appear, and in order for Canada to participate in that, we can't show up late. We need to be on the ground now.

The Chair: Is there anything you would wish to add in this conversation, professor?

Senator Robichaud.

[*Translation*]

Senator Robichaud: As for doing business in this region, in Burma's case, the chicken and the egg issue arises. Where do we begin and how can we encourage Canadians to do business over there? You say that the country's laws are quite obsolete. So we cannot blame investors for not wanting to go there, as it is very difficult for them to set up.

[*English*]

Mr. Gilmore: Well, it may be a character flaw on my part, but I'm happy to blame anybody. As you say, the laws there are obsolete, but the laws of finance are universal. What I see when I'm on the ground in Burma is that British, American, Chinese and Australian investors, who have to obey the same financial laws of being able to return a reasonable amount of money on their investment, are on the ground, doing the math, and coming to the conclusion that Burma is a place to be and invest.

In Canada, we have such a conservative business culture, that, granted, has done us well during some global downturns, but nonetheless that is forcing us to sit on the sidelines in a country like Burma. I don't know if there is much the Canadian government can do, which is why I repeat this message more often on Bay Street than in Ottawa, that there is money to be made in places like Burma, in these markets, and in the future, there will be even more money to be made, and we can't wait to make our presence known there. We need to be investing there right now, not necessarily investing capital but investing time, resources and making sure that Canadians are aware of the potential.

Senator Robichaud: We can't wait, but we are waiting; aren't we?

Mr. Gilmore: When you say "we," the Canadian government is not waiting. The Canadian government has opened a mission there. I would have opened it a decade ago, but it's there now. It's not a particularly large mission, but nonetheless, it is a mission. Who is waiting are the businesses on Bay Street, who, frankly, find it easier to do business in Baltimore than they do in Burma.

Il faudra un certain temps pour apporter les changements qui s'imposent. Le Klondike dont vous parlez ce n'est pas pour demain ni pour l'an prochain, mais ça viendra un de ces jours, et le Canada ne peut se permettre de prendre du retard s'il souhaite en bénéficier. Nous devons être présents là-bas dès maintenant.

La présidente : Aviez-vous quelque chose à ajouter, monsieur Potter?

Sénateur Robichaud.

[*Français*]

Le sénateur Robichaud : Pour ce qui est de faire des affaires dans cette région, si on parle de la Birmanie, la question de l'œuf ou la poule entre en compte. Où commence-t-on et comment encourage-t-on les Canadiens à faire des affaires là-bas? Vous dites que les lois sont vraiment désuètes. De ce point de vue, on ne peut pas donner tort aux investisseurs qui ne veulent pas y aller, car c'est très difficile pour eux de s'y établir.

[*Traduction*]

M. Gilmore : C'est peut-être un défaut, mais je n'hésite jamais à adresser les reproches que j'estime mérités. Comme vous l'indiquez, les lois birmanes sont désuètes, mais les impératifs financiers sont universels. Lorsque je me rends en Birmanie, je dois constater que les investisseurs britanniques, américains, chinois et australiens qui doivent obéir aux mêmes impératifs financiers quant à l'obtention d'un rendement raisonnable en regard du capital investi sont présents sur le terrain, font tous les calculs et en arrivent à la conclusion que la Birmanie est un pays propice aux investissements.

Au Canada, nous avons une culture des affaires très conservatrice qui, si elle nous a bien servis durant certaines récessions mondiales, j'en conviens, nous marginalise tout de même dans des pays comme la Birmanie. Je ne sais pas si le gouvernement du Canada peut faire grand-chose à ce sujet, et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle je martèle mon message plus souvent sur Bay Street qu'à Ottawa, mais il y a de l'argent à faire dans des endroits comme la Birmanie, et ces marchés deviendront encore plus rentables à l'avenir, ce qui fait que nous ne pouvons pas attendre avant de faire sentir notre présence là-bas. Nous devons y investir dès maintenant, pas nécessairement des capitaux mais du temps, des ressources et les efforts nécessaires pour que les investisseurs canadiens prennent conscience des possibilités offertes sur ces marchés.

Le sénateur Robichaud : Nous ne pouvons pas attendre, mais nous attendons, n'est-ce pas?

M. Gilmore : Vous dites « nous », mais le gouvernement du Canada n'attend pas. Le gouvernement fédéral a ouvert une mission là-bas. Je l'aurais fait il y a une dizaine d'années, mais elle y est maintenant. Ce n'est pas une très grande mission, mais elle est tout de même là. Ce sont les entreprises sur Bay Street qui attendent, et franchement, c'est plus facile pour elles de faire des

We live in a very comfortable neighbourhood so we don't travel much, sadly.

The Chair: Professor Potter, is there anything you wish to add to the comments of Mr. Gilmore?

Mr. Potter: I've done quite a fair bit of work with private firms investing in China, so, obviously, there are some differences there, but Burma today looks a lot like China in the late 1970s and early 1980s after they first embarked on their market opening policies. Many of the inadequacies described with regard to the Burmese system today were quite evident in China in the early 1980s.

One of the dilemmas, of course, is that businesspeople are better suited, frankly, than academics or others, to determine their own interests. I think what the government, the consulting sector and the NGO sector can do is to create conditions that allow businesses to thrive once they have already decided to go into a market. I think that the issues of language training, exposure to the region and getting more information or more boots on the ground, so to speak, are all very useful steps in creating a level of confidence and awareness among the business community that will allow them to invest with comfort. But I think at the end of the day those decisions are made by businesses. Our role in the policy or academic sector, consulting sector, is really to provide tools and assistance once businesses have made that bottom-line investment decision.

I defer to my expert colleague on these areas, because I'm mainly a specialist on China, and not on those regions. I would say that the issue of investing first and getting in early, with the China experience, many of the firms that have been the most successful in China have been ones that have watched developments, had some positive engagement with China's emerging economy back in the 1980s and 1990s, but that were somewhat cautious and circumspect about going all the way in.

It is certainly true that a number of Canadian firms have been in China for many years and have benefited from the relationships and the networks that were created for them, and so there are reasons to get in early. But I think it also has to be balanced against the business case for investment.

At the end of the day, when we look at the pattern of Japan businesses, European businesses, particularly Scandinavia, investing in China in the 1980s and early 1990s, there was a sense of getting a place at the table, participation in the market, but being careful about the amount of exposure that's taken on. I think that is the kind of cautious approach that will serve business well in the long run and seems to be the case with these emerging markets.

I do think we want to put in place the policies and the supports that were referred to in terms of language and exposure to the country, prime ministerial visits and so on, which I think can be extremely useful in creating a climate of comfort for business

affaires à Baltimore qu'au Myanmar. Nous vivons dans un quartier très confortable, alors nous ne voyageons pas beaucoup, malheureusement.

Le président : Monsieur Potter, souhaitez-vous ajouter quelque chose aux commentaires de M. Gilmore?

M. Potter : J'ai beaucoup travaillé avec des entreprises privées investissant en Chine, alors la situation est évidemment différente, mais le Myanmar d'aujourd'hui ressemble à la Chine de la fin des années 1970 et du début des années 1980, dans les premiers balbutiements de ses politiques d'ouverture économique. Bon nombre des manques qu'accuse le système du Myanmar aujourd'hui étaient flagrants dans la Chine du début des années 1980.

Évidemment, un des dilemmes qui se posent est que les gens d'affaires sont franchement mieux placés que les universitaires ou les autres intervenants pour déterminer ce qui est dans leur propre intérêt. Ce que le gouvernement, le secteur consultatif et les ONG peuvent faire, c'est de créer les conditions propices aux affaires une fois que les entreprises ont décidé du marché à conquérir. Les entrepreneurs ont tout à gagner en s'initiant à la langue locale, en apprenant à connaître la région et en faisant du repérage sur place, pour ainsi dire, car c'est ce qui leur donnera la confiance et les connaissances nécessaires pour investir sans crainte. Je crois qu'au bout du compte, ces décisions reviennent aux entrepreneurs. Le rôle du secteur des politiques, du secteur universitaire et du secteur consultatif est de fournir des outils et de l'aide aux entrepreneurs qui ont décidé d'investir quelque part.

Je renvoie la question à mon collègue, qui s'y connaît davantage que moi au sujet de ces régions, car ma spécialité est surtout la Chine. Je dirais que pour ce qui est d'investir d'abord et d'agir rapidement, selon ce que j'ai pu voir avec la Chine, les entreprises qui ont le mieux réussi là-bas sont souvent celles qui ont pris le temps d'observer les développements et qui ont eu des échanges positifs avec le marché émergent de la Chine à la fin des années 1980 et au début des années 1990, tout en demeurant un tant soit peu prudentes dans leur engagement.

C'est vrai, beaucoup d'entreprises canadiennes font des affaires en Chine depuis de nombreuses années et ont bénéficié des liens et des réseaux qui avaient été établis pour elles, alors il y a de bonnes raisons pour amorcer les choses rapidement. Il faut tout de même suivre les analyses de rentabilisation des investissements.

Si on jette un coup d'œil aux tendances d'investissement des entreprises japonaises, européennes et scandinaves, surtout, en Chine dans les années 1980 et au début des années 1990, on voit que l'intention était de prendre part au marché, tout en prenant soin de doser leur exposition. Je crois que c'est le type d'approche prudente qui rendra service aux entreprises à long terme, et cela semble être le cas avec ces marchés émergents.

Je pense qu'il faut effectivement mettre en place les politiques et les outils voulus en fait de formation linguistique et de connaissance du pays, sans parler des visites du premier ministre et des mesures semblables, car cela peut être vraiment très utile

investing in these areas. But at the same time, businesses really are in the best position to determine their own investment strategies, and we want to assist but not substitute our judgment for theirs.

Senator Ataullahjan: My question is for you, Mr. Gilmore. I was recently in Pakistan on a five-week personal visit. I saw the huge explosion in the American companies; a lot of them are there. Yet, of Canadian companies, the one that has a visible profile is Second Cup, which has opened two cafés there and seems to be doing very well. There is money that people are spending. What can we do to convince Canadian businesses that while there are security issues there, people are spending money and people are out and about leading a normal life? Just a note: I was very happy to see on your website that out of the over 8,000 businesses you assisted in Afghanistan, 272 were female-owned. I thank you for that.

Mr. Gilmore: Senator, before I respond to your question, I want to note that I agree with Professor Potter's comments that Canadian businesses historically have hurt themselves, not only in China but also in the Russian experience of going in fast and sometimes too big and not seeing the returns they were expecting. It is important to note that there's a difference between going in and investing huge and going in and at least having a seat at the table. The point I was making aligns with the point Professor Potter was saying was that at the very least they need to have a seat at the table.

Regarding Pakistan, I'm glad you raised that point. I try to point this out every time I speak publicly, that it's widely unrecognized that right now we're living through the most miraculous time in human history. More people have been lifted out of extreme poverty in the last 15 years, measured in relative or absolute terms, than at any other time in human history. It's spectacular. In fact, there are people as diverse as Jeffrey Sachs, as well as Wall Street plutocrats, who are predicting that we may all but eliminate extreme poverty by the year 2030.

This shift is because of that economic growth that you witnessed in Pakistan. Eighty-six per cent of the jobs globally, whether it is in Mississauga or in Lahore, are created by small- and medium-sized enterprises. It's that economic growth that we have seen in South Asia and China and Latin America that has led to this miraculous reduction in poverty.

One of the points I try to make to policy-makers as well as the private sector is that going there is not just good business sense, it is good social sense. This is the route to ending poverty, through the creation of jobs, not necessarily charity.

pour créer le climat favorable à l'investissement dans ces régions. Cependant, les entrepreneurs sont les mieux placés pour déterminer leurs propres stratégies d'investissement, et nous voulons les aider, pas prendre les décisions à leur place.

La sénatrice Ataullahjan : Ma question s'adresse à vous, monsieur Gilmore. J'ai passé cinq semaines au Pakistan dernièrement pour des raisons personnelles. J'ai constaté à quel point les entreprises américaines avaient gagné du terrain là-bas; il y en a énormément. Pour ce qui est des entreprises canadiennes, la seule qui a un peu de visibilité, c'est Second Cup, qui a ouvert deux cafés là-bas et les affaires semblent très bonnes. Il y a de l'argent qui se dépense. Que pouvons-nous faire pour convaincre les entreprises canadiennes que même si les enjeux en matière de sécurité sont réels, les gens ont de l'argent à dépenser et continuent à mener une vie normale? Je note en passant que j'étais très heureuse de voir sur votre site web que sur les 8 000 entreprises que vous avez aidées en Afghanistan, 272 appartenaient à des femmes. Je vous en remercie.

M. Gilmore : Madame la sénatrice, avant de répondre à votre question, je tiens à souligner que je suis d'accord avec M. Potter pour dire que les entreprises canadiennes ont agi contre leur propre intérêt par le passé, et pas seulement en Chine, mais aussi en Russie. Elles ont voulu aller trop vite et ont parfois vu trop grand, et n'ont pas obtenu les profits escomptés. Il est important de noter qu'il y a une différence entre se lancer en affaire, se lancer en affaire en investissant des sommes faramineuses et s'assurer, à tout le moins, une place à table. Je suis du même avis que M. Potter, c'est-à-dire que les entreprises canadiennes doivent au moins s'assurer d'avoir une place à table.

Pour ce qui est du Pakistan, je suis heureux que vous en ayez parlé. J'essaie de faire valoir ce point chaque fois que je prends la parole en public. Les gens ne saisissent pas que nous traversons une période miraculeuse de l'histoire humaine. Plus de gens que jamais ont pu se sortir de l'extrême pauvreté au cours des 15 dernières années, qu'on parle de manière relative ou absolue. C'est spectaculaire. En fait, les Jeffrey Sachs comme les ploutocrates de Wall Street prédisent qu'on pourrait pratiquement éradiquer l'extrême pauvreté d'ici 2030.

Ce nouveau tournant est dû à la croissance économique que vous avez pu constater au Pakistan. À l'échelle mondiale, 86 p. 100 des emplois sont créés par des petites et moyennes entreprises, que ce soit à Mississauga ou à Lahore. Cette même croissance économique qui s'est installée en Asie du Sud, en Chine et en Amérique latine a permis de réduire miraculeusement le taux de pauvreté.

Ce que j'essaie de faire comprendre notamment aux responsables des politiques et au secteur privé, c'est qu'il ne suffit pas d'avoir un bon sens des affaires, il faut aussi avoir une bonne conscience sociale. C'est en créant des emplois qu'on pourra mettre fin à la pauvreté, pas nécessairement en faisant la charité.

The security issue is one that we come across everywhere we work, whether it is Liberia, Haiti, Burma or Afghanistan. Frankly, it's all very relative. We have an office in New York and I stay in Brooklyn. Every morning when I get up and go for a run, every once in a while I feel I have taken a wrong turn and found myself in an awkward neighbourhood. At the same time, I'm perfectly happy to run through several neighbourhoods of Kabul because I know them well. I know what security is, and I'm accustomed to them.

Like the executives at Second Cup have learned, and those at SNC-Lavalin and some of the Canadian mining companies, there are almost no security situations in the world that aren't manageable. We can speak from experience. We ran very large country teams in Kandahar and Helmand province outside the wire for over three years in Afghanistan and did it without serious security risks.

When you're sitting in the boardroom in Bay Street and look at what's going on in Pakistan, it seems impossible. You can't even imagine whether or not Air Canada flies to Lahore. What would you do once you landed on the ground? Is there even a Sheraton and do I need an armed guard? Once you have spent 30 minutes on the ground and three days on the ground and three months on the ground, you very quickly go from being absolutely terrified to being able to work very comfortably in these environments.

We encourage companies in Bay Street to take that risk. Go and spend a week, go with somebody who knows the country, go with a Pakistani-Canadian, for example, and you'll be amazed at what you find.

Senator D. Smith: I'm going to make a comment and invite you to respond to it, with regard to your thoughts on Bay Street. I live on Bay Street, and also my law firm that I chaired for many years has big offices there, but we're all over the world.

A lot of investors are very cautious, unless they're really satisfied that the money they're investing, they're going to be protected by a rule of law that works. With regard to Myanmar, you know the arbitrary things that have been going on there for a while. I think progress has been made, but it takes quite a while.

In Eastern Europe, for example, I think we're the biggest law firm in Poland right now, but it took quite a while for outside investors to be satisfied that the money they were investing in businesses was going to be the benefit of a rule of law they had confidence in.

We're in four or five former Soviet republics and foreign places in China. We're in only one place in Africa, and that's Cairo, because you know what happened to the Heenan firm, and a lot of them since then have joined us; but they don't want to function in a society where corruptions and payoffs and that stuff is routine, and it's not worth it.

La sécurité est un enjeu universel, qu'on travaille au Libéria, en Haïti, au Myanmar ou en Afghanistan. Honnêtement, c'est très relatif. Nous avons des bureaux à New York et j'habite à Brooklyn. Je vais courir tous les matins, et j'ai parfois l'impression de m'être égaré dans un quartier un peu lugubre. Par contre, je n'ai pas peur du tout d'aller courir dans plusieurs quartiers de Kaboul, parce que je les connais bien. Je connais les règles de sécurité, et j'y suis habitué.

Les hauts dirigeants de Second Cup l'ont compris, de même que ceux de SNC-Lavalin et de compagnies minières canadiennes : il n'existe pratiquement pas de situations dangereuses qui ne peuvent pas être contrôlées. Nous savons ce que c'est. Pendant trois ans, nous avons dirigé de grandes équipes nationales à l'extérieur du périmètre en Afghanistan, à Kandahar et dans la province d'Helmand, et nous n'avons jamais couru de risque important en matière de sécurité.

Quand on est assis dans une salle de conférence sur Bay Street et qu'on voit ce qui se passe au Pakistan, cela semble impossible. Difficile d'imaginer si Air Canada assure vraiment des vols vers Lahore. Et que faire une fois rendu? Y a-t-il un Sheraton, ai-je besoin d'un garde armé? Après 30 minutes sur place, puis trois jours et trois mois, la terreur des premiers instants laisse rapidement place à l'aisance, et on peut travailler dans ces milieux sans crainte.

Nous encourageons les entrepreneurs de Bay Street à prendre ce risque. Allez y passer une semaine, allez-y avec quelqu'un qui connaît le pays, avec un Pakistano-Canadien par exemple, vous serez agréablement surpris.

Le sénateur D. Smith : Je vais me permettre un commentaire sur ce que vous nous avez dit sur Bay Street, et je vous prierais d'y réagir. J'habite sur Bay Street, et mon cabinet d'avocats, que j'ai présidé pendant de nombreuses années, a de grands bureaux sur Bay Street également, mais aussi partout dans le monde.

Beaucoup d'investisseurs sont très frileux, à moins de savoir que leur investissement sera protégé par un État de droit qui fonctionne. On sait qu'au Myanmar, le système est mené par des décisions arbitraires depuis un bon moment. Je pense qu'il y a eu des progrès, mais il faut du temps pour tout régler.

En Europe de l'Est, par exemple, je crois que notre cabinet est le plus grand de la Pologne en ce moment, mais il a fallu attendre longtemps avant que les investisseurs externes fassent confiance à l'État de droit pour protéger leurs investissements.

Nous avons des bureaux dans quatre ou cinq anciennes républiques soviétiques et ailleurs en Chine. Nous avons des bureaux dans une seule ville d'Afrique, au Caire, parce que vous savez ce qui est arrivé au cabinet Heenan. Beaucoup des avocats qu'il employait se sont depuis joints à nous, mais ils ne veulent pas travailler dans une société où la corruption et les pots-de-vin sont monnaie courante, et cela n'en vaut pas la peine.

Are you satisfied that the rule of law that currently exists in Burma or Myanmar will function in a way that investors from Canada will be able to rely on?

Mr. Gilmore: Again, I agree with something Professor Potter said earlier, which is the only people who can determine whether they should be investing in a country like Burma are the investors themselves. You're right; the Canadian Bay Street investors and Canadian law firms have been very conservative in not going into countries like Burma or parts of Africa. But their counterparts in Wall Street and in the city, in Paris and Johannesburg and elsewhere, have looked at the exact same facts, and often they have the exact same demands on their portfolio and have come to different conclusions.

In Burma, you're absolutely right. Two of the greatest weaknesses in that economy are rule of law and informal corruption. They're very problematic, and they are holding the country back. There are some remarkable efforts being made by the current government to legislate reforms in this regard, but it's still a huge problem, but again it's a manageable problem.

There are a lot of American financial companies on the ground in Burma right now. There's no sector in the world that's more heavily regulated than the American financial sector. They're able to find a way to do it cleanly and profitably. There really is no excuse why Canadian firms aren't coming to the same conclusion.

Senator Johnson: Professor Potter, you were the chair of the task force, *Advancing Canada's Engagement with Asia On Human Rights - Integrating Business and Human Rights*, that came out in September. You directed recommendations at three different groups of stakeholders: governments, the private sector and civil society. Can you tell us, please, in what way do the roles and responsibilities of governments, private-sector companies and civil society organizations differ with respect to Canada's foreign policy goals and international human rights objectives in Asia?

Mr. Potter: When we drafted that report we aimed the recommendations at different sectors, there certainly was a section on general recommendations as well. We identified different sectors because we recognized they have different roles to play in the relationship. We may be all singing from the same song sheet, so to speak, but we may be singing in harmony, which means we're not doing everything each other is doing.

For government, for example, there are a number of recommendations on programmatic initiatives that can provide the kinds of supports, encouragement and knowledge that businesses and NGOs need to interact with Asia effectively. Language and training are two examples.

Pensez-vous que l'État de droit en place actuellement en Birmanie, ou au Myanmar, sera suffisamment fiable pour que les investisseurs canadiens puissent y faire confiance?

M. Gilmore : Encore là, je suis d'accord avec M. Potter quand il dit que les seules personnes à pouvoir décider s'il est approprié d'investir dans un pays comme le Myanmar sont les investisseurs eux-mêmes. Vous avez raison, les investisseurs canadiens de Bay Street et les cabinets d'avocats canadiens sont très conservateurs et préfèrent ne pas s'installer dans des pays comme le Myanmar ou certains pays d'Afrique. Mais leurs homologues de Wall Street et de la ville, de Paris, de Johannesburg et d'ailleurs, ont étudié les mêmes données et leurs portefeuilles sont souvent soumis aux mêmes exigences, mais ils en ont tiré des conclusions différentes.

Pour le Myanmar, vous avez tout à fait raison. Les deux grandes faiblesses de cette économie sont l'instabilité de l'État de droit et la corruption du secteur informel. Ce sont deux grands problèmes, et c'est ce qui empêche le pays d'avancer. Le gouvernement actuel multiplie les efforts pour instaurer des réformes législatives afin de remédier à la situation, mais c'est encore très problématique. Cependant, la situation n'est pas désespérée.

Beaucoup d'entreprises financières américaines sont établies au Myanmar en ce moment. Le secteur financier américain est le secteur le plus réglementé au monde. Elles trouvent le moyen de faire les choses proprement et d'engranger des profits. Rien ne justifie que les entreprises canadiennes ne tirent pas les mêmes conclusions.

La sénatrice Johnson : Monsieur Potter, vous présidiez le groupe de travail qui a produit le rapport *Advancing Canada's Engagement with Asia On Human Rights - Integrating Business and Human Rights*, paru en septembre. Vos recommandations s'adressaient à trois groupes d'intervenants : les gouvernements, le secteur privé et la société civile. Pourriez-vous nous dire, s'il vous plaît, en quoi diffèrent les rôles et les responsabilités des gouvernements, des entreprises du secteur privé et des organisations de la société civile en ce qui concerne les objectifs de la politique étrangère du Canada et les objectifs internationaux en matière de droits de la personne en Asie?

M. Potter : Quand nous avons rédigé le rapport, nous avons ciblé différents secteurs dans nos recommandations, mais il y avait aussi des recommandations d'ordre général. Nous avons cerné divers secteurs, parce que nous sommes conscients qu'ils interviennent différemment dans l'équation. On peut chanter le même refrain sans chanter les mêmes notes, si je puis dire. Autrement dit, tout le monde n'a pas nécessairement le même rôle à jouer.

Pour le gouvernement, par exemple, il y a différentes recommandations sur les programmes qui peuvent offrir le soutien, l'encouragement et les connaissances dont les entreprises et les ONG ont besoin pour interagir de manière efficace avec l'Asie. La langue et la formation en sont deux exemples.

With regard to the private sector, part of the question there is — and this actually touches on the rule of law, which is a question that was addressed a moment ago — part of that question is encouraging the private sector to be active in economies, but also to avoid allowing themselves to be complicit in human rights violations. Regrettably, we have seen firms, not simply from Canada but from other investing countries, be implicated in human rights violations around extractives. There have been efforts to address this issue. We wanted to encourage firms to be aware of the environment they're going into, of the human rights implications of their projects, and to avoid being implicated in human rights violations.

In terms of NGOs, a major purpose of that is to empower local rule of law people, and local trade and human rights folks so that the knowledge base in local economies is strong such that it can create not only better conditions locally but also more inviting conditions for foreign business. The idea was really to integrate the pursuit of human rights not only on the civil and political side, which are critically important, but also on the economic, social and cultural side.

The government, the NGO sector and the private sector all have an important role to play, but those roles vary. Again, I go back to the harmony metaphor: If we are all singing from the same song sheet, we may have some level of functional specialization and differentiation.

If I may, I will use this opportunity to speak for a second on the rule of law question that was raised a bit earlier. One of the things that the rule of law question raises — and I think we need to speak frankly about it — is that rule of law efforts challenge existing elites and regimes. We've been looking at rule of law effort in China for the last 30 years, and one of the major issues around that is to what extent is it going to constrain the power of the Chinese Communist Party? A similar issue is at play in Thailand, Burma and other areas of the region, even in Singapore.

From the standpoint of a foreigner like myself, I ask: What sort of rule of law are we talking about? Are we really talking about a clear set of rules that can dictate how businesses operate? That's certainly part of it. Or are we talking about a set of standards that hold the government as well as business to account?

That latter question, which, in my mind, is really the true rule of law question, is extremely sensitive and extremely discomfiting to many existing elites who owe their position not to the rule of law but to any number of other ways of exercising power.

En ce qui concerne le secteur privé — et cela renvoie à l'État de droit, dont il a été question il y a quelques minutes —, il faut notamment encourager les entreprises à s'engager dans ces économies, mais aussi à éviter de se faire complices de violations des droits de la personne. Malheureusement, nous avons vu des entreprises, pas seulement des entreprises canadiennes, mais aussi des entreprises étrangères, être mêlées à des cas de violation des droits de la personne dans le secteur de l'extraction des ressources. Des efforts ont été déployés pour remédier à la situation. Nous voulions inciter les entreprises à se tenir au courant des réalités entourant l'environnement qu'elles s'approprient à intégrer et des répercussions de leurs projets en matière de droits de la personne, et à éviter toute situation où les droits de la personne sont bafoués.

Pour ce qui est des ONG, l'un des principaux objectifs est d'accroître l'influence des défenseurs de la primauté du droit, des représentants du commerce et des défenseurs des droits de la personne de la région, de sorte que les connaissances des économies locales soient tellement bonnes que cela puisse non seulement améliorer les conditions à l'échelle locale, mais aussi attirer davantage les entrepreneurs étrangers. L'objectif consistait vraiment à intégrer l'avancement des droits de la personne non seulement dans le volet civil et politique, ce qui est essentiel, mais également dans les volets économique, social et culturel.

Le gouvernement, le milieu des ONG et le secteur privé ont tous un rôle important à jouer, mais ces rôles varient. Je reviens à ma métaphore : on peut chanter le même refrain, mais en n'ayant pas les mêmes rôles à jouer.

Si vous me le permettez, je vais en profiter pour parler un peu de la question de la primauté du droit, qui a été soulevée tout à l'heure. L'une des choses que l'on peut dire au sujet de la primauté du droit — et je pense que nous devons en parler franchement —, c'est que son renforcement pose un problème aux élites et aux régimes actuels. Nous examinons les efforts déployés pour renforcer la primauté du droit en Chine au cours des 30 dernières années, et nous nous demandons entre autres dans quelle mesure cela limitera le pouvoir du Parti communiste chinois. Il y a un enjeu similaire en Thaïlande, en Birmanie et dans d'autres pays de la région, même à Singapour.

Un étranger comme moi se pose la question suivante : qu'entend-on par primauté du droit? Parle-t-on vraiment d'un ensemble de règles claires qui dictent la façon dont les entreprises mènent leurs activités? C'est certainement cela en partie. Parle-t-on plutôt d'un ensemble de normes qui obligent le gouvernement et les entreprises à rendre des comptes?

La dernière question qui, à mon sens, est vraiment liée à la primauté du droit, est extrêmement délicate et dérangeante pour bien des élites actuelles qui doivent leurs postes non pas à la primauté du droit, mais à un certain nombre d'autres façons d'exercer le pouvoir.

So I think the rule of law question is not simply a question of an instrument to facilitate business; it's really a very important question about social and political transformation, and local existing elites and regimes are very aware of the threat it poses to their privileges.

Second, on the corruption front, one reason why law firms — with which I'm somewhat familiar — are very uneasy about the corruption problem is because of the various liabilities that they and their clients can face under foreign corrupt practices legislation in Canada, the U.S. and by international treaty. These are not simply abstract questions of saying corruption is a drag on the economy, it raises transaction costs, or is a moral question. There is a specific kind of legal liability question that impedes businesses and firms from getting too involved.

I won't belabour it here, but we could get into a very long discussion about the origins and the conceptualization of corruption and the thinking of corruption from what I would call a relational standpoint, which is much more local-culture oriented, or the transactional standpoint, which is more familiar to Canadians and North Americans. But at the end of the day, it is a culturally embedded condition that needs to be understood in its local context, but often that local context creates very significant conflicts for businesses, for law firms and advisers, and that's one reason why people stay clear.

[Translation]

Senator Verner: I have just one question. You are really pushing companies to invest in the Southeast Asian region. If you were to invest, which industry would you say has great opportunities for success? Which industry would you invest in?

[English]

Mr. Gilmore: Senator, as it turns out, I'm in the process now of launching a \$75-million SME investment fund for these frontier markets, in partnership with the Canadian-run investment firm in the U.K. called CitiFinancial. This fund was actually recently written up by *Forbes* magazine.

We've identified in our work overseas in these emerging markets or frontier markets that some of the fastest-growing sectors are the small- and medium-sized enterprises. They are also simultaneously those that are most starved for capital.

We're not the only ones; the Canadian government about five years ago, under the leadership of Minister Flaherty, championed the SME sector in the G20 context. It's been a priority of both the British and the American governments as well.

Je crois donc que la primauté du droit ne sert pas simplement à faciliter le commerce; c'est vraiment un élément très important de transformation sociale et politique, et les élites et les régimes actuels de la région sont très conscients de la menace qu'elle représente pour les privilèges qu'elles ont.

De plus, en ce qui concerne la corruption, les cabinets d'avocats — un milieu que je connais assez bien — sont très mal à l'aise face à un problème de corruption entre autres à cause des différentes responsabilités auxquelles eux et leurs clients peuvent être confrontés dans le cadre de pratiques et de dispositions législatives étrangères au Canada, aux États-Unis et en vertu de traités internationaux. Il ne s'agit pas simplement de dire que la corruption nuit à l'économie, augmente les coûts de transaction ou constitue une question morale. Il y a un type spécifique de questions liées à la responsabilité légale qui empêche les entreprises de trop intervenir.

Je ne m'attarderai pas là-dessus, mais nous pourrions discuter longuement des origines et de la conception de la corruption d'un point de vue relationnel, qui est beaucoup plus axé sur la culture, ou d'un point de vue transactionnel, qui est mieux connu des Canadiens et des Nord-Américains. Au bout du compte, c'est une situation culturellement ancrée qui doit être comprise dans le contexte local, mais souvent, ce contexte crée de grands conflits pour les entreprises, les cabinets d'avocats et les conseillers, et c'est l'une des raisons pour laquelle les gens ne veulent pas s'en mêler.

[Français]

La sénatrice Verner : Juste une question. Vous pressez beaucoup les entreprises à s'investir dans la région de l'Asie du Sud-Est. Si vous-même aviez à investir, dans quel secteur d'activités diriez-vous qu'il y a des chances de succès incroyables? Dans quel secteur d'activités cibleriez-vous vos investissements?

[Traduction]

M. Gilmore : Madame la sénatrice, il se trouve que je suis en train de lancer des fonds d'investissement de 75 millions de dollars pour les PME pour ces marchés d'avant-poste, en partenariat avec l'entreprise d'investissement canadienne au Royaume-Uni CitiFinancière. Le magazine *Forbes* a récemment écrit un article élogieux à cet égard.

Dans le cadre de nos activités dans ces marchés émergents ou marchés d'avant-poste, nous avons constaté que l'un des secteurs qui connaissent la croissance la plus rapide, c'est celui des petites et moyennes entreprises. C'est en même temps celui qui nécessite le plus de capitaux.

Nous ne sommes pas les seuls; il y a cinq ans, le gouvernement canadien, sous la houlette du ministre Flaherty, s'est fait le promoteur du secteur des PME au G20. C'est également un secteur prioritaire pour les gouvernements britannique et américain.

As I mentioned earlier, from a social perspective, I'm investing in that sector because, like I said, 86 per cent of the jobs in these countries are being created by SMEs. Female-owned SMEs are an important part of that. So that's where we're putting our money.

[*Translation*]

Senator Verner: I understand the role small and medium-sized companies play. It is interesting to see that many of the companies you have helped are managed by women. Which industries have those women chosen to become involved in? Are we talking about finance? Service companies? Are we talking about manufacturing? That is what I mean more specifically when I talk about industries.

[*English*]

Mr. Gilmore: That's an excellent question. It varies from country to country. For example, in Afghanistan, we did a great deal of work with female-owned garment-manufacturing businesses, which made sense because of the social norms. Businesses that have a large female component in terms of the labour force were often run by women, and that ended up being the garment sector. In Africa, we have seen female participation across all the sectors. In Haiti, it's focused on the artisanal side.

One of the reasons we support female-owned business and prioritize them is that they are often actually some of the local entrepreneurs who are the quickest to adapt to international business norms, whether on transparency or quality issues. Female entrepreneurs, if I can generalize, are very quick to change their business practices and learn from their partners.

One of the reasons we don't prioritize females — I'm not going to call it a myth — but there is an unfounded belief in the development world that female-owned businesses have a larger impact on the economy; that if you invest a dollar in a female entrepreneur, it will have a larger impact on GDP than a dollar on a male entrepreneur. It is also a belief that her profits are spent in a more socially conscious way on her children and others. Unfortunately, this has never been backed up with data. This belief has been circulated so widely that it's become a truism. It's been shown in micro-finance that female entrepreneurs are more likely to pay back their loans, but that's not the same as saying they will have a bigger impact on the economy; so we invest in them for a different reason.

Comme je l'ai déjà dit, sur le plan social, j'investis dans ce secteur parce que je le répète, dans ces pays, 86 p. 100 des emplois sont créés par des PME. Les entreprises appartenant à des femmes en représentent une partie importante. C'est donc dans ce secteur que nous investissons.

[*Français*]

La sénatrice Verner : Je comprends les petites et moyennes entreprises. Il est intéressant de voir que parmi les entreprises que vous avez accompagnées, un nombre relativement important sont conduites par des femmes. Dans quel secteur d'activités ces femmes ont-elles choisi de s'investir? Est-ce qu'on parle de finance? Est-ce qu'on parle d'entreprises de service? Est-ce qu'on parle de produits manufacturiers? De quoi parle-t-on au juste? C'est ce que je veux dire de façon plus pointue par les secteurs d'activités.

[*Traduction*]

M. Gilmore : C'est une excellente question. Cela varie d'un pays à l'autre. Par exemple, en Afghanistan, nous avons beaucoup collaboré avec des entreprises de confection de vêtements appartenant à des femmes, ce qui était sensé en raison des normes sociales. Souvent, les entreprises dans lesquelles travaillent un grand nombre de femmes sont dirigées par des femmes et il se trouve qu'il s'agit de l'industrie du vêtement. En Afrique, nous avons vu des femmes dans tous les secteurs. En Haïti, il s'agit surtout du secteur de l'artisanat.

Nous soutenons les entreprises appartenant à des femmes et elles constituent notre priorité en partie parce que souvent, elles comptent parmi les entreprises locales qui s'adaptent le plus rapidement aux normes du commerce international, qu'il s'agisse des questions liées à la transparence ou à la qualité. Si je peux me permettre de généraliser, les femmes entrepreneures changent très rapidement leurs pratiques commerciales et tirent parti de l'expérience de leurs partenaires.

L'une des raisons pour lesquelles nous ne donnons pas la priorité aux femmes — je ne dirai pas que c'est un mythe —, c'est que dans les pays en développement, on croit, sans preuve, que les entreprises détenues par des femmes ont de plus grandes répercussions sur l'économie; on croit qu'aider financièrement une femme entrepreneure aura de plus grandes répercussions sur le PIB qu'aider un homme entrepreneur. On croit également que ses profits sont dépensés de façon plus responsable sur le plan social, pour ses enfants, par exemple. Malheureusement, cette conviction n'a jamais été étayée par des données; toutefois, elle se propage tellement qu'elle est devenue une évidence. Dans le secteur du microfinancement, on a montré que les femmes entrepreneures sont plus nombreuses à rembourser leurs prêts, mais cela ne veut pas dire que les répercussions sur l'économie seront plus importantes; nous aidons donc financièrement les entrepreneures pour une autre raison.

The Chair: Professor Potter and Mr. Gilmore, thank you very much. It's been extremely helpful to look at human rights, rule of law and the perspectives that you have put before us. It will be extremely helpful as we try to craft our recommendations on the policies that we think the government should pursue.

Mr. Gilmore, your wealth of knowledge of business and experiences helped to translate what has been an issue for this committee for a long time: Why don't Canadian businesses invest in these alternate markets to the one next door. On behalf of the committee, I thank both of you for your input. It has been extremely valuable and we thank you for taking the time to be with us. Professor Potter, we'll be looking forward to your report so we can file it as part of our evidence.

Senators, we will turn to another housekeeping issue. We'll take a moment to shut down the video conferencing, et cetera.

The steering committee was given instructions that this committee wished to travel as part of its fact-finding on the Asia-Pacific study. We did not narrow the focus until recently as to which countries. As you know, you gave instructions that we would be looking at the countries of Burma, the Philippines, Indonesia and Singapore. We also agreed that we wouldn't go to all of these but that we would pick one or another and that we would put in the budget for two countries: Singapore seemed to be where Canada was concentrating some of its financial resources, et cetera, and to include one other country might be of value to the committee.

The budget before you is what our clerk put together with a stop in Vancouver so we can get the input of the Asian activity in Vancouver as a committee activity; and then there would be a fact-finding to Indonesia and Singapore. This could change if we think another country, like Burma, would be more important to go to. The costs would be in the same neighbourhood.

We have had instructions, as every other committee has had, that all senators are entitled to travel if there is a committee. I understand that that may or may not continue to be the rule; I have no idea. I do know that some committees have put in a budget with less than the full complement of members. That may be for other reasons. We've not reached more than nine on one trip and generally about seven senators who eventually go on a trip. This budget is crafted for 12 senators, so the cost is that much higher.

There's also in the budget per diems for those travelling based on the number of days that we're estimated to be away. We also have figures for hospitality and working meals. That is almost what I call double in there, because if we do the working meals, we won't do the per diems. That's how it is stated.

La présidente : Je vous remercie beaucoup, monsieur Potter et monsieur Gilmore. Il a été très utile d'examiner les questions des droits de l'homme, de la primauté du droit et les points de vue que vous avez mis de l'avant. Vos témoignages nous seront très utiles dans la préparation de nos recommandations sur les politiques que le gouvernement devrait adopter.

Monsieur Gilmore, vos vastes connaissances des affaires et votre grande expérience nous ont aidés à répondre à une question que le comité se pose depuis longtemps : pourquoi les entreprises canadiennes n'investissent-elles pas dans d'autres marchés? Au nom de tous les membres du comité, je vous remercie tous les deux de nous avoir donné votre point de vue. Votre participation a été très utile et nous vous remercions d'avoir pris le temps de venir témoigner. Monsieur Potter, nous avons hâte de lire votre rapport afin de pouvoir l'intégrer à tous nos témoignages.

Mesdames et messieurs les sénateurs, nous allons maintenant discuter d'une question de régie interne. Nous allons prendre quelques minutes pour mettre fin à la vidéoconférence, et cetera.

Notre comité a informé le comité directeur qu'il souhaite voyager dans le cadre de son étude sur la région de l'Asie-Pacifique. Jusqu'à tout récemment, nous n'avions pas encore déterminé exactement dans quels pays nous irons. Comme vous le savez, vous avez demandé que nous étudions la Birmanie, les Philippines, l'Indonésie et Singapour. Nous avons également convenu de ne pas nous rendre dans tous ces pays, mais d'en choisir un ou deux et d'inclure deux pays dans le budget. Il semble que le Canada a consacré une partie de ses ressources financières à Singapour, par exemple, et il vaudrait peut-être la peine que le comité ajoute un autre pays.

Le budget que vous avez devant vous a été préparé par notre greffier et il comprend un arrêt à Vancouver pour que nous puissions tenir des audiences sur les activités de l'Asie dans cette ville; et nous nous rendrons en Indonésie et à Singapour pour réaliser une mission d'étude. Il pourrait y avoir des changements si jamais nous jugeons qu'il est plus important de nous rendre dans un autre pays, comme la Birmanie. Les coûts seraient comparables.

Comme pour tout autre comité, on nous a indiqué que tous les sénateurs ont le droit de voyager dans le cadre des travaux d'un comité. Je crois comprendre que cela peut ne pas continuer à être la règle; je l'ignore. Je sais que certains comités présentent un budget qui n'inclut pas tous les membres. C'est peut-être pour d'autres raisons. Nous n'avons jamais été plus que neuf sénateurs lors d'un voyage et en général, environ sept sénateurs y participent. Le budget inclut 12 sénateurs, ce qui fait que les coûts sont élevés.

Le budget comprend également des indemnités journalières en fonction du nombre de jours prévus de voyage. Il y a également des montants pour les frais d'accueil et les repas de travail. Je parlerais de cumul ici, car si nous incluons les repas de travail, nous n'incluons pas les indemnités journalières. C'est ce qu'on dit.

There's also contemplation that we need costs for interpretation and materials in Vancouver and those costs are fairly high. I have discussed the matter but, unfortunately, Senator Downe is not here. He was in favour of the budget in conversation. I know Senator Johnson thought the figures were high. It is here. We're to file our budget by tomorrow, so it is in your hands as to what you wish to do with the budget.

Any comments?

I propose to go to the committee, when they ask me to justify it, and say that we are the Foreign Affairs Committee. It is very difficult for us to gain credibility if we don't deal with counterpart countries we are commenting on. Even though our recommendations are to the Canadian government, very few reports gain credibility if we have not talked directly on the ground to our counterparts. That's the uniqueness of the Foreign Affairs Committee. I know they may be limiting travel.

As well, we've put the budget as contemplated in full but we would undertake to find the cheapest airfares. We've had to put them in the way they are. As soon as we know when we're going to go, this time I will ask senators to commit to going not with the usual flexibility as we've had people drop out in the last week. It's costly and not very good. We will give you advance warning so that we know exactly how many people are travelling. We're not going to restrict anyone, but this budget is based on all, and we know that never happens. We hope that will be taken into account.

I'd also undertake to go back to the committee when we have firmed it up, if they provisionally approve it, on the actual cost. Airfares will depend on whether we are going in June or September and how we combine the countries. That is simply impossible unless you put a date to it. This would be our global budget, the broadest budget. Obviously, we'll try to reduce these costs drastically to something more acceptable. That's the psychology or approach that I'll take.

Senator Johnson: I don't disagree with what you're saying. I feel that at this time this figure is too much, with that many senators travelling. Are we not being asked to cut back on the number of people who go on these delegations now?

The Chair: I have not been. Parliamentary associations have been asked, but that's through the joint interparliamentary council. That's my point. I had the discussion with the clerk. I used to put in a guess as to how many would go, and I was told I definitely could not restrict senators from their rights, and that I had to put in a budget for 12. If that committee wishes to cut us down, then I'll be guided by their instructions on any issue in

De plus, nous prévoyons devoir recourir à des services d'interprétation et avoir besoin de matériel à Vancouver, ce qui entraîne des coûts élevés. J'en ai discuté, mais malheureusement, le sénateur Downe est absent. Il approuvait le budget. Je sais que la sénatrice Johnson était d'avis que les montants étaient élevés. Vous les avez devant vous. Nous allons présenter notre budget d'ici demain, et c'est à vous de déterminer ce que vous voulez faire du budget.

Avez-vous des observations à faire?

Je propose d'aller devant le comité lorsqu'il me demandera de lui donner des justifications et de faire valoir que nous formons le Comité des affaires étrangères. Il est très difficile pour nous d'accroître notre crédibilité si nous ne rencontrons pas nos homologues des pays sur lesquels nous nous penchons. Même si c'est au gouvernement canadien que nous faisons des recommandations, très peu de rapports acquièrent de la crédibilité si nous ne parlons directement à nos homologues chez eux. C'est ce qui fait la particularité du Comité des affaires étrangères. Je sais qu'il restreindra peut-être les déplacements.

Qui plus est, nous présentons le budget prévu au complet, mais nous voudrions trouver les tarifs aériens les moins chers. Nous devons inscrire les montants actuels. Dès que nous saurons dans quels pays nous nous rendrons, cette fois, je demanderai aux sénateurs de s'engager à participer au voyage, et de ne pas se retirer comme certaines personnes l'ont fait la semaine dernière. Cela coûte cher, et ce n'est pas très bon. Nous vous avertirons à l'avance de sorte que nous sachions exactement combien de personnes participeront au voyage. Nous ne restreindrons personne, mais le budget est préparé en tenant pour acquis que tous les sénateurs participeront, et nous savons que cela n'arrive jamais. Nous espérons que ce sera pris en considération.

Je m'adresserai de nouveau au comité lorsque nous aurons précisé les coûts, s'il approuve le budget provisoire. Les tarifs aériens seront déterminés en fonction de la période dans laquelle nous nous déplacerons, en juin ou en septembre, et la combinaison des pays. Il est tout simplement impossible de le faire à moins d'inclure une date. Ce sera notre budget global, le plus vaste. Évidemment, nous essayerons de réduire considérablement les coûts pour que le budget soit acceptable. C'est la démarche que je privilégie.

La sénatrice Johnson : Je ne suis pas en désaccord avec vous. Je crois que pour l'instant, le montant est trop élevé avec un si grand nombre de sénateurs. Ne nous demande-t-on pas de réduire le nombre de personnes qui font partie des délégations maintenant?

La présidente : On ne me l'a pas demandé. On l'a demandé aux associations parlementaires, mais dans le cadre du conseil interparlementaire mixte. C'est mon point de vue. J'en ai discuté avec le greffier. Habituellement, je devinais combien de sénateurs allaient participer, mais on m'a dit que je ne pouvais pas restreindre le droit des sénateurs et que je devais préparer un budget pour 12 sénateurs. Si les membres du comité souhaitent en

here, whether it is timing or anything else. We're bound by what the Internal Economy Committee does.

My qualifier has always been that they must treat all committees in the same way. If they're cutting us back, then they had better cut everyone else back. I don't expect any special favours, but I want equal treatment. That's the whole approach I take. We will submit this budget. We'll send a letter saying that I want to appear to explain it, the qualifiers that we have put in, the preconditions, and that we're open in this environment to do what they're doing with all committees. On that basis, is there a mover of the budget?

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: I so move.

[English]

The Chair: Any further discussion?

Senator Verner: A question, if I may. I understand what you said about senators being asked to confirm their travel. Do you have any idea when it would be?

The Chair: No. I don't know the dates yet, but it depends on that; and we need to discuss it. We've always left things open and encouraged senators to participate. A lot of good work happens overseas: Brazil and Turkey, for example. That marks how we're going to do it because that's how we get our counterparts' input. Even though we get some witnesses here, it's not the same. As soon as we know when we're ready to go, then we'll have the discussion to know if it's a convenient time to be away from the Senate and how we manage the times for the other side. Often we've said we'd like to go at a certain time but then they're either not sitting as parliamentarians or they're in the middle of an election or something.

We do not know yet. We are going such a long distance and it is an expensive route. All roads lead to Asia now; it's not like going where you can get some hot deals on airfare. These are competitive routes. If we get tickets, we're going to try to get the kinds of tickets that are efficient and cost-effective. That means we will have to nail them down and to stick to those tickets. As soon as we know more, we hope to give you enough time to respond and we'll go from there.

Senator Verner: Thank you.

The Chair: Agreed?

Some Hon. Senators: Agreed.

réduire le nombre, je suivrai leurs indications pour toute question, qu'il s'agisse du temps, ou de tout autre aspect. Nous sommes tenus de nous conformer à ce que fait le Comité de la régie interne.

J'ai toujours pensé qu'il doit traiter tous les comités de la même façon. Si on nous impose des compressions, on doit en imposer à tous les autres comités également. Je ne m'attends pas à ce qu'on nous accorde un traitement de faveur, mais je veux que nous soyons tous traités de la même façon. C'est ma façon de voir les choses. Nous présenterons le budget. Nous enverrons une lettre au comité pour qu'il sache que je veux comparaître pour donner des explications sur les justifications, les conditions préalables, et que dans ce contexte, nous sommes prêts à respecter les exigences qu'il impose à tous les comités. Cela dit, est-ce que quelqu'un veut proposer le budget?

[Français]

La sénatrice Fortin-Duplessis : Je propose la motion.

[Traduction]

La présidente : Y a-t-il d'autres interventions?

La sénatrice Verner : J'ai une question à poser, si vous me le permettez. Je comprends que l'on demandera aux sénateurs de confirmer leur participation au voyage. Avez-vous une idée du moment où cela se fera?

La présidente : Non. Je ne connais pas encore les dates, mais tout dépend de cela; et nous devons en discuter. Nous avons toujours incité les sénateurs à participer. Nous menons beaucoup de très bons travaux lorsque nous allons à l'étranger : par exemple, ceux que nous avons faits au Brésil et en Turquie. Cela détermine notre façon de procéder, car c'est de cette façon que nous obtenons le point de vue de nos homologues. Même si nous accueillons des témoins ici, ce n'est pas la même chose. Dès que nous saurons à quel moment nous serons prêts à partir, nous en discuterons afin de déterminer si nous jugeons que c'est un bon moment pour nous de nous éloigner du Sénat, et nous discuterons de la façon dont nous gérerons notre temps en fonction de l'autre Chambre. Souvent, nous disons que nous aimerions partir à tel moment, mais soit les députés ne siègent pas, soit ils sont en pleine campagne électorale, par exemple.

Nous ne le savons pas encore. Nous irons loin et ce voyage coûtera cher. Tous les chemins mènent en Asie maintenant; ce n'est pas comme si nous pouvions avoir de bons tarifs aériens. Il y a une forte concurrence. Si nous achetons des billets, nous essaierons d'en obtenir à moindre coût. Cela signifie que nous devons bien les choisir et les utiliser. Dès que nous en saurons plus, nous espérons vous donner plus de temps pour répondre et nous procéderons.

La sénatrice Verner : Merci.

La présidente : D'accord?

Des voix : D'accord.

The Chair: Thank you. The meeting is adjourned.
(The committee adjourned.)

La présidente : Merci. La séance est levée.
(La séance est levée.)

WITNESSES

Wednesday, March 5, 2014

As an individual:

Manuel Litalien, Assistant Professor, Department of Social Welfare and Social Development, Nipissing University (by video conference).

Saskatchewan Trade and Export Partnership (STEP):

Lionel LaBelle, President and CEO (by video conference).

Thursday, March 6, 2014

As an individual:

Dominique Caouette, Associate Professor, Department of Political Science, Director, CETASE (centre for East Asian studies), Coordinator, REDTAC (network for studies in transnational issues and collective action), University of Montréal (by video conference).

Canadian Council for International Co-operation:

Denis Côté, Coordinator, Asia-Pacific Working Group.

Canadian Bureau for International Education:

Karen McBride, President and CEO.

As an individual:

Pitman Potter, Professor of Law, HSBC Chair in Asian Research, University of British Columbia (by video conference).

Building Markets:

Scott Gilmore, Chief Executive Officer.

TÉMOINS

Le mercredi 5 mars 2014

À titre personnel :

Manuel Litalien, professeur adjoint, Département de développement social, Université Nipissing (par vidéoconférence).

Saskatchewan Trade and Export Partnership (STEP) :

Lionel LaBelle, président et premier dirigeant (par vidéoconférence).

Le jeudi 6 mars 2014

À titre personnel :

Dominique Caouette, professeur agrégé, Département de science politique, directeur, Centre d'études de l'Asie de l'Est (CETASE), coordonnateur du Réseau d'études des dynamiques transnationales et de l'action collective (REDTAC), Université de Montréal (par vidéoconférence).

Conseil canadien pour la coopération internationale :

Denis Côté, coordonnateur, Groupe de travail de l'Asie-Pacifique.

Bureau canadien de l'éducation internationale :

Karen McBride, présidente et chef de la direction.

À titre personnel :

Pitman Potter, professeur de droit, titulaire de la chaire HSBC de recherche sur l'Asie, Université de la Colombie Britannique (par vidéoconférence).

Building Markets :

Scott Gilmore, chef de la direction.